U d'/ of Ottawa
39003001365013

JUIL 2 1970

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/euripide02euri

EURIPIDE

Tous droits réservés.

LECONTE DE LISLE

EURIPIDE

Traduction nouvelle.

TOME DEUXIÈME

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33 PASSAGE CHOISEUL, 23-33

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PA
3976
.F5L4
V.2

VII

ANDROMAKHÈ

VII

ANDROMAKHÈ

ANDROMAKHÈ.
LE CHOEUR DE FEMMES.
HERMIONÈ.
MÉNÉLAOS.
MOLOSSOS.
PÈLEUS.
LA NOURRICE.
ORESTÈS.
UN MESSAGER.
THÉTIS.
UNE SUIVANTE.

ANDROMAKHÈ.

HONNEUR de la terre asiatique, Ville Thèbaienne, d'où, autrefois, avec les délices d'une riche dot, je partis pour la royale demeure de Priamos, donnée en mariage à

Hektôr, afin d'avoir des enfants, moi, Andromakhè, heureuse alors, et, maintenant, plus malheureuse que nulle autre femme ne le sera jamais, j'ai vu mon mari Hektôr tué par Akhilleus, et le fils que j'avais conçu de lui, Astyanax, précipité des hautes tours, après que les Hellènes eurent pris la terre de Troia! Et moi, issue d'une très noble race, je suis venue dans la Hellas, et j'ai été donnée en esclave à l'insulaire Néoptolémos, comme récompense guerrière et sa part du sac de Troia. J'habite les champs voisins de Phthia et de la ville Pharsalia, où la maritime Thétis habitait avec Pèleus, loin des hommes et fuyant leur fréquentation; et le peuple Thessalien, en honneur des noces de la Déesse, nomme ce lieu Thétidéios. Le fils d'Akhilleus possède ici cette demeure, mais il permet à Pèleus de commander la terre Pharsalienne, ne voulant pas reprendre le sceptre au vieillard vivant. Et moi, unie au fils d'Akhilleus, j'ai conçu dans ces demeures et donné à mon maître un enfant mâle. Et, jusqu'ici, bien que gisant dans le malheur, j'avais toujours espéré que, mon fils vivant, je trouverais quelque appui et quelque secours contre mes maux; mais depuis que le Maître a épousé la Lakainienne Hermionè et s'est détourné de mon lit d'esclave, je suis tourmentée par elle de mauvais traitements. Elle dit, en effet, que, par des charmes secrets, je la rends stérile et odieuse à son mari, et que je veux commander au lieu d'elle dans la demeure et la chasser de son lit par la violence, moi qui ne l'ai occupé que contre mon gré, et qui, maintenant, l'ai quitté. Le grand Zeus sait que je ne suis entrée dans ce lit que contre ma volonté. Mais je ne l'en persuade pas, et elle veut me tuer, et son père Ménélaos aide sa fille en cela. Et, maintenant, il est dans ces demeures, étant venu de Sparta dans ce dessein.

Épouvantée, je suis accourue dans ce temple de Thétis, voisin des demeures, afin qu'elle empêche que je meure ; car Pèleus et les enfants de Pèleus révèrent ce temple comme un monument de noces de la Nèrèis. Quant à mon fils unique, je l'ai fait partir secrètement pour une demeure étrangère, craignant qu'on le tue. Car son père n'est pas auprès de moi pour me protéger, ainsi que son enfant, étant allé dans la terre des Delphiens, où il va pour l'expiation de sa fureur contre Apollôn, quand, parti pour Pythô, il demanda que Phoibos vengeât le meurtre de son père. Or, implorant le Dieu par sa faute passée, il s'efforce de se le rendre propice désormais.

LA SUIVANTE.

Maîtresse, je ne crains pas à la vérité de te nommer de ce nom, puisque je t'en jugeais digne dans ta demeure, quand nous habitions la terre de Troia. J'étais dévouée à toi et à ton époux vivant. Maintenant, je viens t'annoncer des nouvelles, craignant sans doute qu'un de nos maîtres me découvre, mais ayant compassion de toi. En effet, Ménélaos et sa fille ourdissent contre toi des desseins que tu dois redouter.

ANDROMAKHÈ.

O très chère compagne de servitude, car tu es esclave comme celle qui fut Reine autrefois et qui est malheureuse maintenant, que font-ils? Quelles embûches dressent-ils, eux qui veulent me tuer, moi si malheureuse?

LA SUIVANTE.

O lamentable! ils veulent tuer ton fils que tu as envoyé secrètement hors de la demeure.

ANDROMAKHÈ.

Hélas sur moi! A-t-on découvert mon fils que j'avais éloigné? D'où vient cela? O malheureuse, je meurs!

LA SUIVANTE.

Je ne sais; mais c'est d'eux-mêmes que je l'ai appris: Ménélaos est sorti de la demeure à la recherche de ton fils.

ANDROMAKHÈ.

Je meurs donc! O fils, deux vautours, t'ayant saisi, te tueront! Et celui que tu nommes ton père s'attarde encore à Pythô!

LA SUIVANTE.

En effet, je pense que, lui présent, tu ne serais pas malheureuse à ce point; mais, maintenant, tu es privée d'amis.

ANDROMAKHÈ.

Ne dit-on pas que Pèleus doive venir?

LA SUIVANTE.

Il est trop vieux pour te venir en aide par sa présence.

ANDROMAKHÈ.

Cependant, je l'ai fait appeler, et non une seule fois.

LA SUIVANTE.

Penses-tu donc qu'aucun de ces messagers s'inquiète de toi?

ANDROMAKHÈ.

D'où vient cela? Veux-tu donc porter toi-même mon message?

LA SUIVANTE.

Mais que dirai-je, si je suis longtemps absente de la demeure?

ANDROMAKHÈ.

Tu trouveras de nombreuses raisons, car tu es femme.

LA SUIVANTE.

Il y a du danger, car Hermionè n'est pas une gardienne négligente.

ANDROMAKHÈ.

Tu le vois! tu abandonnes tes amis dans le malheur.

LA SUIVANTE.

Certes, jamais! Ne me fais point ce reproche. J'irai, car la vie d'une femme esclave n'est pas regrettable, dussé-je subir quelque malheur.

ANDROMAKHÈ.

Va donc! Pour moi je ferai monter vers l'Ouranos les gémissements et les lamentations dont je suis toujours la proie; car c'est une consolation naturelle pour les femmes, dans leurs maux présents, de les avoir sans cesse à la bouche et sur la langue. Et je n'ai pas une seule raison.

mais bien plusieurs de gémir : ma patrie, Hektôr tué et la dure destinée à laquelle je suis liée et qui m'a indignement précipitée dans la servitude. Il ne faut dire d'aucun mortel qu'il est heureux, avant le suprême jour, et avant de savoir comment il est descendu mort dans le Hadès. Paris n'emmena pas une épouse, mais une Ërinnys dans la haute Ilios, quand il conduisit Héléna vers son lit nuptial. A cause d'elle, ô Troia, le rapide Arès, venu avec les mille nefs de la Hellas, te ravagea par le fer et le feu, et le fils de la maritime Thétis traîna derrière son char, autour des murailles, Hektôr, mon mari, à moi malheureuse, et moi-même, arrachée de mon lit nuptial, je fus emmenée sur le rivage de la mer, la tête couverte du voile serviie. D'abondantes larmes ruisselèrent de ma face, quand je laissai ma ville et mon lit nuptial, et mon mari dans la poussière. Hélas ! malheureuse ! que me servait de voir encore la lumière pour être esclave d'Hermionè ? Accablée par elle, et suppliant l'image de la Déesse, je l'entoure de mes bras, et je me consume en larmes comme la goutte qui flue du rocher !

LE CHOEUR.

Strophe I.

O femme, assise depuis longtemps sur ce sol et dans ce temple de Thétis que tu n'abandonnes pas, moi qui suis de Phthia je viens cependant vers toi qui es de race asiatique, afin, si je le puis, de trouver un remède aux maux inextricables qui vous ont jetées, toi et Hermionè, en une querelle odieuse, à cause du lit nuptial du fils d'Akhilleus, que tu possèdes avec elle.

Antistrophe I.

Connais ta destinée, réfléchis au malheur présent dans lequel tu es tombée. Tu combats contre tes maîtres, une fille Ilienne contre les filles de Lakédaimôn. Laisse ce temple qui reçoit les brebis offertes à la Déesse de la mer. Quelle utilité y a-t-il à consumer ton corps à cause des violences de tes maîtres? Leur puissance te convaincra. Pourquoi tant d'efforts et de peines, quand tu ne peux rien?

Strophe II.

Allons! Quitte la splendide demeure de la divine Nèrèis, et reconnais que tu es esclave sur une terre étrangère, dans une ville étrangère, où tu ne vois aucun de tes amis, ô très malheureuse, ô très misérable épouse!

Antistrophe II.

Car je suis pleine de compassion pour toi, femme Ilienne, qui es venue dans nos demeures; mais je me contiens par crainte de mes maîtres, et je vois seulement ta destinée avec pitié, de peur que l'enfant de la fille de Zeus sache que je te suis bienveillante.

HERMIONE.

Je ne suis point venue, apportant, en prémices nuptiales, de la demeure d'Akhilleus et de Pèleus, ces ornements d'or qui entourent ma tête et ces péplos aux couleurs variées qui revêtent mon corps; mais je les ai apportés de la terre Lakainienne Spartiate, et mon père

Ménélaos me les a donnés avec une grande dot, afin qu'il me soit permis de parler librement. Je réponds ainsi à vos paroles. Mais toi, qui es une femme captive et une esclave, tu veux, m'ayant chassée, posséder ces demeures, et, par tes philtres, je suis odieuse à mon mari, et, à cause de toi, mon ventre reste stérile; car l'esprit des femmes asiatiques est habile en ces choses. C'est pourquoi je te réprimerai, et la demeure de la Nèrèis ne te sera d'aucun secours, ni l'autel, ni le temple, et tu mourras! Et si quelqu'un des hommes, ou des Dieux, veut te sauver, il te faut, au lieu de ton ancien orgueil, devenir humble, te prosterner à mes genoux, et balayer ma demeure, et répandre la rosée d'Akhéloos des vases d'or, et reconnaître sur quelle terre tu es. En effet, il n'y a ici ni Hektôr, ni Priamos, ni richesse, mais une cité de la Hellas. Tu en es venue à ce point de démence, misérable que tu es! d'oser coucher avec le fils d'un père qui a tué ton mari, et de concevoir des enfants de son meurtrier! Telle est la race des Barbares : Le père s'unit à sa fille, et le fils à sa mère, et la sœur à son frère; et les plus chers s'entretuent, et la loi ne défend rien de tout cela! N'introduis rien de tel parmi nous. Il n'est pas honnête, en effet, qu'un homme tienne les rênes de deux femmes; mais quiconque ne veut pas habiter une demeure honteuse doit se contenter d'une seule Kypris nuptiale.

LE CHŒUR.

La jalousie est chose propre aux femmes, et elles haïssent toujours grandement celles qui partagent le lit nuptial.

ANDROMAKHÈ.

Hélas! hélas! La jeunesse est mauvaise pour les mortels,

et il est mauvais que, dans la jeunesse, un homme ait des désirs iniques. Pour moi, je crains qu'étant ton esclave, cela ne fasse repousser ce que j'ai à dire, bien que j'aie de bonnes raisons à donner, et que, si j'ai raison, il m'en arrive malheur. Les grands qui ont beaucoup d'orgueil, supportent avec peine les raisons supérieures des petits. Cependant, je ne me résignerai pas à me trahir moi-même. Dis, ô jeune femme, par quelle bonne raison aurais-je l'espoir de te chasser de tes noces légitimes? Parce que la cité Lakainienne est inférieure à celle des Phryges, ou que ma destinée l'emporte et que tu me vois libre? Serait-ce que, par ma jeunesse et par ma beauté, orgueilleuse de la grandeur de mes richesses et de mes amis, je veux posséder la demeure à ta place? Serait-ce pour enfanter, au lieu de toi, des enfants esclaves, charge misérable pour moi? Quelqu'un souffrira-t-il que mes enfants soient rois de Phthia, si tu n'en as pas? Les Hellènes, en effet, m'aiment extrêmement! Je leur suis inconnue par Hektôr et par moi-même, et je n'étais pas reine des Phryges! Ce n'est point à cause de mes philtres que l'époux te hait, mais tu ne sais point lui plaire. Car le vrai philtre est celui-ci : ce n'est point la beauté, ô femme, mais ce sont les vertus qui charment les maris. Pour toi, si tu es blessée de quelque chose, tu dis que la cité Lakainienne est grande et que Skyros n'est rien, et tu te vantes de tes richesses au milieu des pauvres, et pour toi Ménélaos est plus grand qu'Akhilleus. C'est pour cela que ton mari te hait. Il faut qu'une femme, même si elle est donnée à un mauvais mari, lui complaise et ne lutte pas d'orgueil. Si tu avais été donnée à un mari roi de la Thrèkè, terre toute couverte de neige, où le même homme fait entrer tour à tour plusieurs femmes dans son lit, les aurais-tu donc

tuées? Et, insatiable de désirs, tu aurais donc déshonoré toutes les femmes? Certes, cela est honteux. Si nous souffrons de cette maladie du désir beaucoup plus que les hommes, nous en usons avec retenue. O très cher Hektôr! si Kypris te troublait parfois, j'aimais, à cause de toi, celles qui te plaisaient. Et, souvent, j'offrais ma mamelle à tes bâtards, sans te faire aucune peine. Et, ainsi, je me conciliais mon mari par ma vertu; mais toi, par jalousie, tu ne permets pas qu'une seule goutte de rosée aithérée arrive à ton mari. Femme! prends garde de surpasser ta mère en désirs de l'homme. Les enfants qui ont l'esprit sain doivent éviter les mauvaises mœurs de leurs mères.

LE CHOEUR.

Maîtresse, autant que tu le pourras, permets que je te persuade de te réconcilier avec celle-ci.

HERMIONÈ.

Pourquoi parler si arrogamment, et en venir à lutter de paroles avec moi, comme si toi seule étais honnête et que je ne fusse pas chaste?

ANDROMAKHÈ.

Tu ne l'es certes pas, au moins dans les paroles que tu prononces.

HERMIONÈ.

Que ton esprit ne soit point en moi, femme!

ANDROMAKHÈ.

Tu es jeune, et tes paroles sont honteuses.

HERMIONÈ.

Tu ne parles point en effet, mais tu agis contre moi autant que tu le peux.

ANDROMAKHÈ.

Ne peux-tu subir silencieusement la douleur qui te vient de Kypris?

HERMIONÈ.

Quoi donc? N'est-ce pas là ce qu'il y a de meilleur pour les femmes?

ANDROMAKHÈ.

Pour celles qui en usent bien; sinon, cela est honteux.

HERMIONÈ.

Nous ne réglons pas notre Cité par les lois des Barbares.

ANDROMAKHÈ.

Ce qui est honteux ici n'est pas moins honteux là.

HERMIONÈ.

Certes, tu es habile; mais cependant il te faut mourir.

ANDROMAKHÈ.

Vois-tu la statue de Thétis qui te regarde?

HERMIONÈ.

Certes, elle hait ta patrie, à cause du meurtre d'Akhilleus.

ANDROMAKHÈ.

C'est Héléna, ta mère, qui l'a tué, et non moi.

HERMIONÈ.

M'outrageras-tu donc outre mesure?

ANDROMAKHÈ.

Voici que je me tais et ferme ma bouche.

HERMIONÈ.

Parle sur la chose pour laquelle je suis venue.

ANDROMAKHÈ.

Je dis que tu n'es pas sage comme il convient que tu le sois.

HERMIONÈ.

Ne quitteras-tu pas le temple sacré de la Déesse de la mer?

ANDROMAKHÈ.

Certes, si je meurs; sinon, je ne le quitterai jamais.

HERMIONÈ.

Cela est résolu, et je n'attendrai pas que mon mari revienne.

ANDROMAKHÈ.

Et moi, avant son retour, je ne me livrerai pas à toi

HERMIONÈ.

J'emploierai le feu, sans tenir compte de toi.

ANDROMAKHE.

Allume-le donc ! Les Dieux le sauront.

HERMIONE.

Je ferai à ton corps de brûlantes plaies.

ANDROMAKHE.

Égorge-moi, souille de sang l'autel de la Déesse ; elle me vengera de toi.

HERMIONE.

O troupeau Barbare ! ô dure obstination ! Tu veux donc la mort ? Mais moi je vais te chasser promptement de ton asile. J'ai contre toi un attrait certain. Mais je cacherai ce que je veux dire ; la chose elle-même se révèlera promptement. Reste ferme. Quand même du plomb fondu te scellerait là de toutes parts, je t'arracherai d'ici avant que le fils d'Akhilleus, en qui tu te fies, soit revenu.

ANDROMAKHE.

Je me fie en lui. Ceci est étrange : Quelqu'un des Dieux a donné aux mortels des remèdes contre les serpents féroces ; mais, contre ce qui est pire que la vipère et le feu, contre une femme méchante, nul n'a trouvé de remède, tant nous sommes une calamité pour les hommes !

LE CHOEUR.

Strophe I.

Certes, il causa de grandes calamités, le fils de Maia et

de Zeus, quand il vint dans les bois Idaiens, conduisant le char au beau joug des trois Déesses, pour le combat lamentable de la beauté, vers les étables du bouvier, vers le jeune pasteur solitaire dans sa demeure déserte!

Antistrophe I.

Quand elles furent arrivées dans les bois ombreux, les Déesses lavèrent leurs corps éclatants dans les eaux des sources de la montagne, et elles allèrent vers le fils de Priamos. Et elles luttaient entre elles de paroles flatteuses, et Kypris l'emporta par ses paroles habiles, douces à entendre, mais qui devaient amener l'amer renversement de la ville malheureuse des Phryges et des citadelles de Troia!

Strophe II.

Plût aux Dieux qu'elle eût jeté cette calamité par-dessus sa tête, celle qui enfanta autrefois Paris, avant qu'elle l'eût envoyé habiter le mont Idaios, quand, auprès du Laurier sacré, Kasandra cria qu'il fallait tuer ce mortel fléau de la Ville de Priamos! Vers qui n'alla-t-elle pas? Qui d'entre les vieillards du peuple ne priait-elle pas, afin qu'on tuât l'enfant?

Antistrophe II.

Le joug servile n'eût pas été imposé aux Iliennes, et toi, femme, tu posséderais la demeure royale. Elle eût épargné à la Hellas les travaux douloureux que ses jeunes hommes ont endurés en errant pendant dix années autour de Troia; les lits ne fussent pas restés déserts, et les vieillards n'eussent pas été privés de leurs enfants.

MÉNÉLAOS.

J'arrive, ayant pris ton fils que tu avais caché dans une autre demeure, à l'insu de ma fille. Tu pensais que cette image de la Déesse te protègerait et celui-ci chez ceux qui l'avaient caché, mais voici que tu es moins avisée que Ménélaos, femme ! A moins que tu ne quittes ce lieu, celui-ci sera tué à ta place. Donc, choisis, ou de mourir, ou de voir cet enfant périr à cause de tes outrages envers moi et envers ma fille.

ANDROMAKHÈ.

O Renommée, Renommée, à des milliers de mortels qui n'étaient rien tu apportes une brillante existence ! J'estime heureux ceux qui doivent l'honneur de leur nom à la vérité ; mais ceux qui ne le doivent qu'au mensonge, je pense qu'ils passent pour sages grâce au hasard. Est-ce toi qui, commandant aux plus vaillants des Hellènes, as enlevé autrefois Troia à Priamos, lâche que tu es ? Toi, qui, d'après les paroles de ta fille encore enfant, montres une telle arrogance, et qui luttes contre une malheureuse femme esclave ? Je ne te juge ni digne de Troia, ni vainqueur de Troia. Il en est qui brillent au dehors et sont tenus pour sages, mais qui, au dedans, sont tels que tous les autres hommes, à moins qu'ils ne l'emportent par les richesses, car cela est toujours très puissant. Ménélaos, allons ! cessons ces discours. Si je suis tuée par ta fille, si elle amène ma mort, elle ne pourra fuir l'expiation de ce meurtre ; et, devant tout le peuple, toi aussi, tu en seras coupable, car ta complicité t'accablera. Ou j'échapperai à la mort, et tu tueras mon fils. Mais comment son père supportera-t-il d'une âme égale la mort de son fils ?

Troia ne l'a point nommé un lâche comme toi ; il va où il faut qu'il aille, et il se montrera digne de Pèleus et de son père Akhilleus. Il chassera ta fille de ses demeures. Et toi, en mariant celle-ci à quelque autre, que diras-tu ? Qu'elle a fui un mauvais mari par pudeur ? Mais ce sera faux. Qui l'épousera ? La garderas-tu sans mari, veuve et vieillissant dans ta demeure ? ô homme misérable ! ne vois-tu pas les maux innombrables qui t'attendent ? Par combien de concubines ne voudrais-tu pas voir ta fille offensée, plutôt que de subir ce que je t'annonce ? Il ne faut pas, pour peu de chose, se préparer de grands maux, et si nous, femmes, nous sommes un tel fléau, les hommes ne doivent pas ressembler aux femmes. Pour moi, en effet, si j'ai empoisonné ta fille à l'aide de philtres, comme elle le dit, et rendu son ventre stérile, le voulant ainsi et n'y étant point contrainte, je ne m'attache plus à cet autel, et je me soumettrai au jugement de ton gendre qui ne m'infligera pas un moindre châtiment, à moi qui le prive de postérité. C'est ainsi que je pense. Mais je crains une chose seulement de toi : c'est pour une querelle de femme que tu as renversé la malheureuse ville des Phryges !

LE CHOEUR.

Tu as parlé trop audacieusement, toi, femme, à des hommes, et ta modestie a lancé trop loin les traits de ton esprit.

MÉNÉLAOS.

Femme, ceci est peu de chose en effet, peu digne de ma puissance, comme tu le dis, et de la Hellas ; mais, sache bien que, pour quelque homme que ce soit, obte-

nir ce qu'il veut, vaut mieux que prendre Troia. Et moi, je viens à l'aide de ma fille, car je pense que c'est un grand outrage que d'être privée du lit nuptial. Une femme peut supporter d'autres maux moindres, mais qui perd son mari, perd la vie. Il convient que celui-ci commande à mes esclaves, et ma fille à ceux de son mari, et moi en outre, car il n'y a point de bien particulier entre amis, et tout est commun entre de vrais amis. Mais, pendant qu'ils sont absents, je ne veille pas pour le mieux sur leurs biens, j'agis en lâche et non en homme sage. Lève-toi donc et sors de ce temple de la Déesse, car, si tu meurs, cet enfant échappera à sa destinée. Si tu refuses de mourir, je le tuerai, car il est nécessaire que l'un de vous deux perde la vie.

ANDROMAKHÈ.

Hélas sur moi ! Tu m'obliges à un choix cruel. Malheureuse en choisissant et malheureuse en ne choisissant pas ! O toi qui médites de grands maux pour peu de chose, écoute : pourquoi me tuer ? Pourquoi ? Quelle ville ai-je trahie ? Lequel de tes enfants ai-je tué ? Quelle demeure ai-je brûlée ? J'ai couché de force avec mon maître, et c'est moi, et non lui, auteur de ces maux, que tu vas tuer ! Le principe omis, tu te jettes sur la conclusion. Hélas sur moi, à cause de ces maux ! ô misérable patrie ! Que d'indignes souffrances je subis ! Qu'avais-je besoin d'enfanter et d'ajouter un double fardeau à ce premier poids ? Mais pourquoi me lamenter sur ces choses et non sur les misères présentes, moi qui ai vu le cadavre de Hektôr traîné derrière un char, et Ilios misérablement incendiée, et moi-même traînée par les cheveux sur les nefs des Argiens, et, dès mon arrivée à Phthia, mariée

aux tueurs de Hektôr? En quoi donc m'est-il doux de vivre? Vers quoi me faut-il regarder? Vers ma destinée passée ou présente? Un seul fils m'était resté, œil de ma vie, et ils vont le tuer, parce que cela leur plaît. Non, certes, il ne périra pas pour sauver ma misérable vie! En lui est ma dernière espérance qui est de le sauver, et ce serait un opprobre pour moi de ne pas mourir pour mon fils. Voici que je quitte l'autel; je me livre entre vos mains pour être égorgée, massacrée, pendue par le cou! O fils, moi, ta mère, afin que tu ne meures pas, je vais dans le Hadès! Si tu échappes à la mort, souviens-toi de ta mère et de ce que j'ai souffert en périssant, et dis à ton père, tandis qu'il t'embrassera, dis-lui, en versant des larmes et en l'entourant de tes bras, quels maux j'ai soufferts. Pour tous les hommes, les enfants sont la vie. Si quelqu'un les en blâme, ne connaissant pas le bonheur d'avoir des enfants, et s'il n'en souffre pas, il est heureux dans le malheur.

LE CHOEUR.

J'ai compassion de toi, ayant entendu tes paroles. Les calamités de tous les mortels, fussent-ils étrangers, sont dignes de pitié. Il te fallait, Ménélaos, ménager une réconciliation entre ta fille et celle-ci, afin de la délivrer de ses maux.

MÉNÉLAOS.

Esclaves, saisissez-la et liez ses mains, car elle n'entendra pas d'agréables paroles. En effet, afin que tu abandonnes l'autel de la Déesse, j'ai annoncé la mort de ton fils, et, par là, je t'ai poussée à te remettre entre mes mains pour être tuée. Sache bien qu'il en sera ainsi de

toi. En ce qui concerne ton fils, ma fille décidera s'il faut le tuer, ou non. Mais entre dans la demeure, afin d'apprendre, esclave que tu es, à ne jamais outrager les hommes libres !

ANDROMAKHÈ.

Hélas ! Tu m'as circonvenue par la ruse ; je suis trompée !

MÉNÉLAOS.

Annonce-le à tous ; je ne le nierai pas.

ANDROMAKHÈ.

Voilà donc ce qui est légitime parmi vous qui habitez les bords de l'Eurotas ?

MÉNÉLAOS.

Et parmi ceux qui habitent Troia et qui se vengent d'avoir été outragés.

ANDROMAKHÈ.

Penses-tu que les Dieux ne sont plus Dieux, et qu'ils ne tirent pas vengeance ?

MÉNÉLAOS.

Quand elle se manifestera, je la subirai ; mais toi, je te tuerai.

ANDROMAKHÈ.

Et tu arracheras ce petit de dessous mes ailes ?

MÉNÉLAOS.

Non, certes; mais je le donnerai à ma fille pour qu'elle le tue, si elle veut.

ANDROMAKHÈ.

Hélas! je ne pleurerai donc pas sur toi, ô fils!

MÉNÉLAOS.

Cette espérance certaine ne te reste-t-elle pas?

ANDROMAKHÈ.

O les plus odieux des mortels à tous les hommes! habitants de Sparta, conciliabule de ruses, rois des mensonges! artisans perfides de malheurs, ayant des pensées tortueuses, mauvaises et trompeuses, vous florissez injustement dans la Hellas! Quel crime n'est pas en vous? Où de plus innombrables meurtres? N'êtes-vous pas avides d'un gain honteux? N'êtes-vous pas toujours surpris disant une chose de la langue et en pensant une autre? Puissiez-vous périr! Mourir n'est pas pour moi aussi cruel que tu le crois. Tout m'a fait mourir depuis que la malheureuse Ville des Phryges a été consumée et que mon illustre mari est mort, lui dont la lance a souvent fait de toi un lâche marin au lieu d'un hoplite de terre. Et maintenant, brave contre une femme, tu me tues! Tue-moi donc, car, certes, ma langue ne vous flattera jamais, ni toi, ni ta fille. En effet, si tu es grand dans Sparta, j'ai été grande dans Troia; et si je subis une destinée contraire, ne t'en glorifie en rien, car tu pourras la subir un jour.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Jamais je n'approuverai les doubles lits nuptiaux des mortels, ni qu'on ait des enfants nés de mères différentes, cause de tristes calamités dans les familles. Que mon mari se contente d'un seul lit nuptial non partagé.

Antistrophe I.

Dans les cités aussi, certes, deux commandements sont plus insupportables qu'un seul; c'est un fardeau sur un fardeau, et c'est la sédition parmi les citoyens. Les Muses mêmes excitent une querelle entre deux poètes qui composent le même hymne.

Strophe II.

Quand les vents rapides emportent les marins, deux pilotes et une foule de sages sont d'un moindre secours qu'un plus faible, mais qui commande seul. Il en est de même dans les demeures privées, comme dans les cités, quand on veut bien gouverner.

Antistrophe II.

La Lakainienne, fille du stratège Ménélaos, l'a démontré. C'est par un feu furieux qu'elle est entrée dans ce lit étranger, et elle médite le meurtre de cette malheureuse fille Ilienne et celui de son fils, dans une envie haineuse. Ce meurtre est impie, injuste, odieux. Un jour, Vénérable! tu subiras le châtiment de ceci.

Mais je vois ce couple uni et frappé d'une sentence de mort paraître devant la demeure. Femme malheureuse, et toi, malheureux enfant, qui mourras à cause des noces

de ta mère, n'ayant rien fait de mal et pur de tout crime envers ces Rois !

ANDROMAKHÈ.

Voici que, mes mains sanglantes liées de chaînes, je suis envoyée sous terre !

MOLOSSOS.

Mère, mère ! J'y descends avec toi, sous ton aile !

ANDROMAKHÈ.

Misérable victime ! O chefs de la terre de Phthia !

MOLOSSOS.

O père ! viens au secours de ceux qui te sont chers !

ANDROMAKHÈ.

Tu seras couché, ô cher fils, sur les mamelles de ta mère, mort sous la terre, avec ta mère morte !

MOLOSSOS.

Hélas sur moi ! Que ferai-je ? et toi, mère ?

MÉNÉLAOS.

Allez sous la terre, car vous êtes venus de murailles ennemies. Vous mourrez l'un et l'autre pour des raisons différentes. Toi, c'est mon arrêt qui te tue, et c'est ma fille Hermionè qui tue cet enfant. En effet, c'est une

grande folie à des ennemis d'épargner les fils de leurs ennemis, quand ils peuvent les tuer et délivrer leur demeure de cette crainte.

ANDROMAKHÈ.

O mari, mari ! Plût aux Dieux que j'eusse ta main et ta lance pour me secourir, ô fils de Priamos !

MOLOSSOS.

Malheureux ! Quelle incantation trouverai-je contre la mort ?

ANDROMAKHÈ.

Embrasse les genoux du Maître, et supplie-le, ô fils !

MOLOSSOS.

O cher, cher ! Éloigne de moi la mort !

ANDROMAKHÈ.

Mes paupières ruissellent de larmes, comme la source qui tombe du haut d'un rocher, malheureuse que je suis !

MOLOSSOS.

Hélas sur moi ! Quel remède trouverai-je à ces maux ?

MÉNÉLAOS.

Pourquoi m'implores-tu ainsi de tes prières, comme tu implorerais un rocher marin battu des flots ? Je suis le soutien des miens, mais je n'ai rien qui m'attache à toi, car j'ai consumé une grande partie de ma vie à prendre Troia et ta mère. Puisque tu te réjouis d'elle, tu descendras avec elle dans le Hadès souterrain.

LE CHOEUR.

Je vois Pèleus qui vient ici, hâtant sa marche sénile

PÈLEUS.

Je vous le demande, ainsi qu'à celui qui ordonne cette tuerie, qu'y a-t-il? Comment et pour quelle cause la demeure est-elle troublée. Que faites-vous, préparant ces supplices sans jugement? Ménélaos, arrête! Ne te hâte pas d'agir sans jugement. Toi, précède-moi plus vite. Il me semble, en effet, que ceci n'admet pas de retard, et je désire recouvrer, maintenant ou jamais, la vigueur de la jeunesse. D'abord, je soufflerai vers celle-ci un vent propice, comme pour des voiles. Dis-moi de quel droit ceux-ci, ayant lié tes mains, t'emmènent avec ton fils. Car, de même qu'une brebis qui réchauffe sous elle son agneau, tu péris en mon absence et celle de ton maître.

ANDROMAKHÈ.

Ceux-ci, ô vieillard, me mènent à la mort avec mon fils, ainsi que tu le vois. Que te dirai-je? Car ce n'est pas par un seul appel que je t'ai pressé de venir, mais par mille messages. Tu as peut-être entendu parler de la querelle qui, dans ces demeures, s'est élevée avec la fille de celui-ci, et du motif pour lequel je meurs? Et maintenant, ils m'emmènent, m'ayant arraché de l'autel de Thétis qui t'a enfanté un noble fils, Elle que tu révères; et, me condamnant sans nul droit et sans attendre le retour de ceux qui sont absents de ces demeures, ils profitent de ma solitude et de celle de cet enfant, qui n'est coupable d'aucun mal et qu'ils veulent tuer avec moi, malheureuse! Mais, je te supplie, ô vieillard, en me prosternant à tes genoux,

car il ne m'est point permis de toucher de la main ton très cher menton, délivre-moi, par les Dieux! Sinon, nous mourrons, honteusement pour vous, et misérablement pour moi, ô vieillard!

PÈLEUS.

Je vous ordonne de dénouer ses liens avant qu'un de vous gémisse, et de laisser ses deux mains libres.

MÉNÉLAOS.

Et moi, je le défends, n'étant point ton inférieur, et possédant sur celle-ci un plus grand pouvoir que toi.

PÈLEUS.

Comment! Es-tu venu ici commander dans ma demeure? N'est-ce pas assez pour toi de commander dans Sparta?

MÉNÉLAOS.

J'ai pris cette captive dans Troia.

PÈLEUS.

Mais le fils de mon fils l'a reçue en récompense.

MÉNÉLAOS.

Ce qu'il possède n'est-il pas à moi, comme mes biens sont à lui?

PÈLEUS.

Pour en bien user, non pour faire le mal, non pour tuer violemment.

MÉNÉLAOS.

Sache que jamais tu ne l'arracheras de ma main.

PELEUS.

Mais j'ensanglanterai ta tête avec ce sceptre.

MÉNÉLAOS.

Touche! approche, afin que tu me connaisses!

PÉLEUS.

Es-tu donc compté parmi les hommes, ô très lâche, né de lâches? Y a-t-il quelque raison que tu sois compté parmi les hommes, toi qui as été privé de ta femme par un Phryge, laissant les foyers de ta demeure non clos et non gardés, comme si tu avais dans tes demeures une femme chaste, quand elle était la plus mauvaises de toutes? Et le voulût-elle, peut-elle être une jeune femme spartiate chaste, hors de la demeure, les cuisses nues, la tunique dénouée, avec des jeunes hommes, se livrant aux courses et aux luttes, ce que je ne puis supporter? Faut-il ensuite être étonné si vous n'élevez pas des femmes chastes? Il faudrait le demander à Héléna qui, hors des demeures, ayant abandonné ton lit nuptial, s'en alla, impudique, avec un jeune homme, dans une terre étrangère. Et c'est pour elle que tu as conduit à Ilios une si nombreuse armée de Hellènes. Il fallait, quand tu l'avais reconnue coupable, non faire la guerre, mais la laisser là, la mépriser et ne jamais la recevoir dans ta demeure. Mais tu n'as pas conçu cette heureuse pensée dans ton esprit, tu as fait périr une foule de nobles âmes, tu as privé de vieilles mères de leurs enfants, et tu as ravi de nobles fils à des pères en cheveux blancs! Et moi, malheureux, je suis de ceux-là, et je te regarde comme le mauvais Daimôn d'Akhilleus, toi qui, seul, es revenu non blessé de Troia, et qui as rapporté tes belles armes dans de beaux étuis, et telles que tu les avais emportées! Moi-même, je conseillais à mon petit-fils, quand il voulait

prendre une femme, de ne point former d'alliance avec toi, et ne point recevoir dans ses demeures la fille d'une mauvaise femme, car les filles ont les vices maternels. Considérez donc ceci, ô prétendants, qu'il ne vous faut épouser que des filles nées de vertueuses mères. Par surcroît, tu as été injurieux envers ton frère, en ordonnant de tuer sa fille, tant tu craignais de ne pas retrouver une méchante femme! Quand Troia fut prise, — car j'en reviens à toi, — tu n'as pas tué ta femme remise en ton pouvoir; mais, ayant regardé ses seins, jetant ton épée, tu as reçu son baiser, et, vaincu par le désir de Kypris, tu as caressé une chienne traîtresse, ô très lâche que tu es! Et, ensuite, venu dans les demeures de mes enfants, tu agis outrageusement pendant leur absence, tu veux tuer honteusement cette malheureuse femme et cet enfant qui vous fera pleurer, toi et ta fille, dans vos demeures, quand même il serait trois fois bâtard. Souvent un sol aride l'emporte sur une terre grasse, et beaucoup de bâtards l'emportent sur des enfants légitimes. Mais emmène ta fille. Il vaut mieux pour les hommes avoir un gendre pauvre, honnête et ami, qu'un gendre vicieux et riche. Pour toi, tu es un homme de rien!

LE CHŒUR.

D'un petit commencement, la langue excite de grandes querelles parmi les hommes. Les sages redoutent cela et n'ont point de discussion avec leurs amis.

MÉNÉLAOS.

Pourquoi donc dirais-tu que les vieillards sont sages, eux qui semblent tels aux Hellènes? Toi qui es Pèleus, né

d'un père illustre, uni à moi par alliance, tu dis des choses honteuses pour toi et outrageantes pour nous, à cause d'une femme barbare, elle que tu eusses dû chasser par delà les eaux du Neilos, par delà le Phasis! Et moi, je devrais t'y exhorter toujours, car elle est de la terre asiatique où les innombrables cadavres de la Hellas gisent tués par les lances. Et elle est aussi coupable du sang de ton fils; car Paris, qui a tué ton fils Akhilleus, était frère de Hektôr, et celle-ci est la femme de Hektôr. Et, cependant, tu te résignes à vivre sous le même toit qu'elle, à t'asseoir à la même table, et tu permets qu'elle enfante des fils ennemis dans ta demeure; et quand, pour to comme pour moi, vieillard, je veux la tuer, elle m'est arrachée des mains! Mais, allons! car il n'est pas honteux de parler: si ma fille n'enfante pas, et si des enfants naissent de celle-ci, les rendras-tu maîtres de la terre phthiotide, et Barbares d'origine, commanderont-ils aux Hellènes? Après cela, est-ce moi qui déraisonne, qui hais la justice, et as-tu seul raison? Maintenant considère ceci : si tu avais marié ta fille à quelque citoyen, souffrirais-tu de telles choses en silence? Je ne le pense pas. Et voici que, pour une étrangère, tu injuries ainsi tes amis naturels! Cependant, le mari et la femme ont le même droit, celle-ci outragée par son mari, et l'homme ayant dans sa demeure une femme impudique. La force de l'homme réside dans ses bras, et celle de la femme est dans l'appui de ses parents et de ses amis. N'est-il donc pas juste que je vienne en aide aux miens? Tu es vieux, vieux, et, en parlant ainsi de moi comme stratège, tu me loues plus que si tu te taisais. Pour Héléna, elle a subi ces calamités, non volontairement, mais par l'ordre des Dieux, et ceci a grandement servi à la Hellas. Sans expérience des armes

et de la guerre, les Hellènes en sont revenus plus aguerris; car, en toutes choses, l'expérience est la maîtresse des hommes. Si, quand je me retrouvai en présence de ma femme, je me retins de la tuer, je fis sagement. Et je voudrais aussi que tu n'eusses pas tué Phokos. Je t'ai conseillé par bienveillance et non par colère. Mais si tu te mets en fureur, c'est que l'incontinence de la langue est plus forte chez toi, tandis que j'ai le bénéfice de la prévoyance.

LE CHOEUR.

Cessez donc de vous livrer, car c'est, en effet, ce qu'il y a de mieux, à ces paroles vaines, de peur que vous ayez tort tous deux à la fois.

PELEUS.

Hélas ! Quelles mauvaises mœurs sont dans la Hellas ! Quand une armée élève des trophées sur des ennemis, on ne songe pas qu'ils sont dus aux fatigues des guerriers, mais le stratège en emporte toute la gloire, lui qui, seul, avec mille autres, vibrant la lance, n'a fait rien de plus que chacun d'eux et possède la plus grande renommée. Siégeant, avec arrogance, dans les magistratures de la Cité, ils respirent l'orgueil, au-dessus du peuple, bien qu'ils soient des hommes de rien. D'autres, cependant, seraient beaucoup plus habiles que ceux-là, si l'audace était en eux en même temps que la volonté. Ainsi, toi et ton frère, vous siégez pleins d'orgueil à cause de la prise de Troia et pour avoir eu le commandement guerrier, fiers des peines et des fatigues des autres ! Mais je te montrerai que l'Idaien Paris n'était pas un plus grand ennemi que Pèleus, si tu ne sors très promptement de cette

demeure avec ta fille stérile, que celui qui est né de mon sang chassera par les demeures, l'ayant saisie aux cheveux, elle qui, telle qu'une génisse stérile n'ayant pu enfanter, ne souffre pas qu'une autre enfante. Parce qu'elle est malheureuse en enfants, faut-il que nous en soyons privés ? Éloignez-vous de celle-ci, esclaves, afin que je voie qui m'empêchera de lui délier les mains. Lève-toi ! pour que je délie, quoique tremblant, l'enlacement des nœuds. C'est donc ainsi, ô très lâche, que tu as meurtri ses mains ? Pensais-tu lier un bœuf ou un lion ? Ou as-tu craint qu'ayant saisi une épée, elle t'en repoussât ? Viens dans mes bras, ô enfant ; dénoue avec moi les liens de ta mère. Je te nourrirai dans Phthia, pour être le grand ennemi de ceux-ci. Si la gloire de la guerre et le courage de la mêlée manquaient aux Spartiates, ils ne seraient, sachez-le, supérieurs en aucune autre chose.

LE CHOEUR.

La race des vieillards est sans frein et ne peut être contenue qu'avec peine à cause de leur nature irritable.

MÉNÉLAOS.

Tu es trop enclin à proférer des injures. Je suis venu contraint dans Phthia. Je n'y ferai et n'y subirai rien d'indigne. Et maintenant, car je n'ai pas d'abondants loisirs, je retournerai dans ma demeure. En effet, une ville, située non loin de Sparta, et qui, auparavant, nous était amie, se montre maintenant hostile. Je veux, pour me venger, conduire des troupes contre elle et la réduire en ma puissance. Dès que j'aurai accompli ce que j'ai résolu, je reviendrai, et face à face, je me renseignerai auprès de

mon gendre, et je connaîtrai ses raisons. Et s'il châtie cette femme, et s'il est désormais honnête, il éprouvera à son tour mon honnêteté; et, irrité, il trouvera un homme rité, et j'agirai envers lui comme il agira envers moi. ais je supporte aisément tes paroles, car, semblable à ne ombre, tu as seulement la voix, et tu ne peux rien utre chose que parler.

PÉLEUS.

Précède-moi, fils, t'abritant sous mon bras, et toi, ô malheureuse! car ayant éprouvé une cruelle tempête, tu es arrivée en un port tranquille.

ANDROMAKHÈ.

O vieillard, que les Dieux te comblent de biens, les tiens et toi qui as sauvé mon fils et moi malheureuse! Mais prends garde que ceux-ci, cachés dans un endroit solitaire de la route, ne m'entraînent de force, te voyant vieux, et moi faible, et cet enfant tout jeune. Fais attention à ce que, sauvés maintenant, nous ne soyons pas repris ensuite.

PÉLEUS.

Ne profère pas de timides paroles de femmes. Marche. Qui vous atteindra? Certes, celui-là en gémirait, car, par la faveur des Dieux, je commande dans Phthia à des troupes de cavalerie et à de nombreux hoplites. Je possède encore une vigueur intacte et ne suis pas consumé de vieillesse, comme tu le penses. Mais, en regardant seulement un tel homme, je triompherai de lui, bien que

je sois vieux. Un vieillard courageux l'emporte sur beaucoup de jeunes hommes, car à quoi sert à un lâche d'avoir un corps robuste ?

LE CHOEUR.

Strophe.

Que je ne sois pas née, ou que je sois issue de nobles parents, et possédant de riches demeures ! En effet, si quelqu'un de ceux qui sont bien nés souffre de quelque difficulté, il n'est pas sans aide. C'est dans les familles illustres que sont l'honneur et la gloire. Le temps n'emporte jamais les traces des hommes illustres, et la vertu resplendit aussi pour les morts.

Antistrophe.

Il vaut mieux ne point remporter une victoire déshonorante que de vaincre la justice à l'aide de la violence et de l'envie. Cela plaît pour le moment aux hommes, mais, avec le temps, cela se flétrit et devient un opprobre pour les familles. Je veux vivre une vie honorée qui n'acquière la puissance, en dehors du droit, ni dans le mariage, ni dans les affaires publiques.

Épôde.

O vieillard Aiakide, je crois que tu as été très célèbre par ta lance, avec les Lapithes, contre les Kentaures, et que, sur la nef Argô, pour une expédition illustre, tu as passé les Symplègades maritimes et inhospitalières, et

quand, autrefois, l'illustre fils de Zeus ravagea la ville d'Ilios, que tu revins en Europa, jouissant d'une gloire égale.

LA NOURRICE.

O très chères femmes, comme le malheur succède au malheur en ce jour! En effet, dans ces demeures, ma maîtresse Hermionè, abandonnée par son père, et, à la fois, ayant conscience de la mauvaise action qu'elle a médité de commettre, quand elle a voulu tuer Andromakhè et son fils, veut mourir, craignant son mari, et qu'elle soit chassée ignominieusement de ces demeures à cause de cela, ou qu'elle soit mise à mort pour avoir voulu tuer ceux qu'elle ne devait point tuer. A peine les serviteurs qui la gardent peuvent-ils l'empêcher de se suspendre par le cou et lui enlever l'épée de la main, tant elle gémit et reconnaît qu'elle a voulu commettre des actions mauvaises. Et moi, je m'efforce d'éloigner ma maîtresse du lacet fatal, ô amies! Mais vous, entrez dans ces demeures, sauvez-la de la mort; car des amis nouveaux qui surviennent persuadent plus aisément que ceux à qui on est habitué.

LE CHŒUR.

Voici que, dans les demeures, nous entendons la clameur des serviteurs à cause de ce que tu nous annonces. La malheureuse semble vouloir montrer combien elle déplore les crimes qu'elle a médités. Elle s'échappe des demeures, fuyant, dans son désir de mourir, les mains de ses serviteurs.

HERMIONÈ.

Strophe I.

Hélas sur moi ! Je veux arracher ma chevelure et me déchirer de mes ongles !

LA NOURRICE.

O enfant ! Que veux-tu faire ? Veux-tu mettre ton corps à mal ?

HERMIONÈ.

Antistrophe I.

Hélas ! hélas ! hélas ! Va dans l'Aithèr, léger voile, loin de mes cheveux !

LA NOURRICE.

Fille ! couvre ta poitrine, rattache ton péplos.

HERMIONÈ.

Strophe II.

Pourquoi me faut-il couvrir ma poitrine de mon péplos ? Ce que j'ai fait n'est-il pas manifeste, non caché à mon mari ?

LA NOURRICE.

Gémis-tu parce que tu as médité le meurtre de ta compagne de lit ?

HERMIONÈ.

Antistrophe II.

Je gémis de ce que j'ai osé faire, exécrable, exécrable que je suis aux hommes !

LA NOURRICE.

Ton mari te pardonnera cette faute.

HERMIONÈ.

Pourquoi arraches-tu cette épée de ma main ? Rends, rends, ô chère, pour que je me perce. Pourquoi m'éloignes-tu du lacet ?

LA NOURRICE.

Mais si je te laissais à ta fureur, pour que tu meures... ?

HERMIONÈ.

Hélas ! ô destin ! où trouverai-je la chère flamme du feu ? Où me précipiter du haut des rochers, dans la mer ou dans les montagnes boisées, afin que, morte, je sois la proie du Hadès

LA NOURRICE.

Pourquoi te tourmenter de ces choses ? Les calamités arrivent divinement à tous les hommes, soit en ce temps, soit en un autre temps.

HERMIONÈ.

Tu m'as laissée, tu m'as laissée, ô Père, sur le rivage, comme une nef solitaire, sans aviron marin. Tu me perdras ! Je n'habiterai plus désormais dans cette demeure nuptiale. De quelle statue m'approcherai-je en suppliante ? Tomberai-je esclave aux genoux de mon esclave? Plût aux Dieux que je fusse enlevée, oiseau rapide, sur des ailes bleues, loin de la terre de Phthia, ou que je fusse la nef en bois de pin qui, la première, passa les rivages des Kyanées, naviguant dans les détroits !

LA NOURRICE.

O enfant, je n'ai pas approuvé tes excès, quand tu as mal agi envers la femme Trôiade, et, maintenant, je n'approuve pas non plus ta crainte excessive. Ton mari ne te repoussera pas ainsi de son lit, en cédant aux paroles d'une femme Barbare. Il ne t'a point ramenée captive de Troia, toi, fille d'un homme illustre, reçue avec une grande dot, et venue d'une ville très florissante. Et ton père, ne t'abandonnant pas, comme tu le crains, fille, ne permettra pas que tu sois chassée de cette demeure. Mais rentre ; ne parais pas devant ces demeures, de peur qu'il t'arrive quelque déshonneur d'être aperçue devant ce vestibule, fille !

LE CHOEUR.

Voici un hôte étranger qui s'avance en hâte vers nous.

ORESTÈS.

Femmes étrangères, n'est-ce pas là la demeure du fils d'Akhilleus et le toit royal ?

LE CHOEUR.

Tu l'as dit ; mais qui es-tu, toi qui nous interroges sur ceci ?

ORESTÈS.

Je suis le fils d'Agamemnôn et de Klytaimnestra, et je me nomme Orestès, et je me rends à l'oracle Dôdônaien de Zeus. Mais, puisque je suis venu dans Phthia, j'ai résolu de m'informer d'une femme qui m'est parente, de Her-

mionè la Spartiate, et de savoir si elle vit et si elle est heureuse ; car, bien qu'elle habite loin de notre terre, cependant elle m'est chère.

HERMIONÈ.

O toi qui m'apparais comme un port aux marins dans les tempêtes, fils d'Agamemnôn, je t'en supplie par tes genoux, prends pitié de moi dont tu vois la malheureuse destinée ! Bien que je ne porte pas les rameaux des suppliants, je jette mes bras autour de tes genoux !

ORESTES.

Ah ! qu'est ceci ? Ne me trompé-je pas ? Vois-je bien la fille de Ménélaos, la Reine de ces demeures ?

HERMIONÈ.

Certes ! la seule fille que la Tyndaris Héléna ait donnée à mon père dans ses demeures, sache-le.

ORESTÈS.

O Phoibos guérisseur, mets fin à ses maux ! Qu'est-ce que ceci ? Sont-ce les Dieux ou les hommes qui te font souffrir ?

HERMIONÈ.

Je souffre en partie par moi-même, en partie par l'homme qui me possède, en partie par quelque Dieu. De tous côtés je suis perdue !

ORESTÈS.

Quelle autre calamité peut-il exister qu'une rivalité de concubine pour une femme encore sans enfants?

HERMIONÈ.

C'est pour cela que je languis; tu as su me le faire avouer, tu l'as compris.

ORESTÈS.

Ton mari aime-t-il quelque concubine au lieu de toi?

HERMIONÈ.

La femme captive de Hektôr.

ORESTÈS.

Certes, tu as dit une mauvaise chose, qu'un homme ait deux femmes.

HERMIONÈ.

Cela est ainsi, et je me suis vengée.

ORESTÈS.

Lui as-tu tendu quelque embûche, telle qu'une femme a coutume d'en tendre à une autre femme?

HERMIONÈ.

J'ai voulu la tuer ainsi que son fils bâtard.

ORESTÈS.

L'as-tu tuée, ou quelque accident te l'a-t-il enlevée?

HERMIONÈ.

Le vieux Pèleus qui prend la défense des plus mauvais.

ORESTÈS.

Quelqu'un a-t-il pris part à ce meurtre avec toi?

HERMIONÈ.

Mon père, arrivé de Sparta pour cela.

ORESTÈS.

A-t-il été dompté par la main d'un vieillard?

HERMIONÈ.

Par la honte, et il est parti en m'abandonnant.

ORESTÈS.

Je comprends· tu crains ton mari pour ce que tu as osé.

HERMIONÈ.

Tu l'as dit! il me tuera en effet, et justement. Qu'importe de parler? Mais, je te supplie, par Zeus qui protège les parents! emmène-moi de ce pays vers quelque lieu très éloigné, ou vers le toit paternel, car il me semble que ces demeures me repoussent comme si elles avaient une voix, et la terre de Phthia me hait. Si mon mari, ayant quitté l'oracle de Phoibos, revient auparavant dans sa demeure, il me tuera à cause de mes très honteuses actions, où je serai l'esclave de celle à qui je commandais. Mais, dira-t-on, comment as-tu mal agi ainsi? Le conseil de mauvaises femmes m'a perdu; elles m'ont enflé l'âme en disant : — Supporteras-tu qu'une très méchante

captive esclave partage ton lit dans tes demeures? J'en jure par la reine Hèra, certes, dans ma demeure, jamais aucune femme voyant la lumière ne jouira de mon lit. — Et moi, écoutant ces paroles de Seirènes subtiles, perfides et insinuantes, j'ai été saisie de démence. Que m'importait, en effet, de m'inquiéter de mon mari, à moi qui avais tout ce dont j'avais besoin? Je possédais d'abondantes richesses, je commandais dans ces demeures, j'aurais enfanté des enfants légitimes, et elle n'aurait eu que des bâtards à demi esclaves de mes fils. Jamais, jamais, je le répète, il ne faut que les hommes sages permettent que d'autres femmes entrent dans la demeure de l'épouse, car elles sont des instigatrices de malheurs. L'une, pour un gain, la corrompt; l'autre, qui a déjà failli, veut qu'on faillisse avec elle, et beaucoup agissent ainsi par impudeur. Voilà comment les demeures des hommes sont troublées. Contre ces calamités, fermez de serrures et de verrous les portes de vos demeures, car la venue des femmes du dehors n'amène rien de bon, mais, au contraire, beaucoup de maux.

LE CHOEUR.

Tu as laissé aller ta langue outre mesure contre ton sexe. Ceci te doit être pardonné; mais, cependant, il convient que les femmes dissimulent les vices féminins.

ORESTÈS.

Il était sage celui qui disait qu'il fallait entendre les raisons des hommes en leur présence. Pour moi, connaissant le trouble de cette demeure et ta querelle avec la femme de Hektôr, j'attendais, considérant si tu devais rester dans

cette maison, ou si, frappée de crainte à cause de la captive, tu devais sortir d'ici. Je suis venu, non parce que j'obéissais à tes ordres, mais au cas où tu aurais l'intention de partir, comme tu sembles le vouloir, et où j'aurais à t'emmener. Car tu étais mienne, avant d'habiter avec cet homme, par suite de l'improbité de ton père qui, avant d'envahir la frontière de Troia, t'avait donnée à moi pour femme, et qui te promit ensuite à l'homme qui te possède maintenant, s'il renversait la Ville Troiade. Après que le fils d'Akhilleus fut revenu ici, je pardonnai à ton père, et je priai le fils d'Akhilleus de renoncer à t'épouser, lui racontant mes misères et le Daimôn qui me hante, et que je pourrais avoir une femme parmi mes parents, mais non au dehors, exilé que je suis de mes demeures. Mais il m'outragea et me reprocha le meurtre de ma mère et les terribles Déesses à la face ensanglantée. Et moi, accablé par ma fortune domestique, je gémissais, je gémissais, supportant cependant mes calamités, et je partis contre mon gré et privé de tes noces. Maintenant donc, puisque tu éprouves une fortune contraire, et que, tombée dans le malheur, tu manques de résolution, je t'emmènerai de ces demeures et te remettrai aux mains de ton père. La parenté, en effet, est toute puissante, et rien n'est meilleur qu'un ami domestique.

HERMIONE.

C'est à mon père de disposer de moi, et non à moi ; mais emmène-moi d'abord de ces demeures, de peur que mon mari me prévienne par son retour, ou que Pèleus, apprenant que je quitte la demeure de son fils, me poursuive avec des cavaliers.

ORESTÈS.

Ne sois pas effrayée de la main d'un vieillard, et ne crains rien du fils d'Akhilleus pour les outrages qu'il m'a faits. Des embûches de mort et des rets inévitables lui ont été tendus par cette main. Je ne dirai pas la chose d'avance, mais le Rocher Delphique la saura une fois accomplie. Le matricide lui apprendra que les serments de mes alliés ont été tenus sur la terre Pythique, et qu'il ne fallait pas épouser celle qui m'était promise. Le châtiment de la mort de son père, qu'il a demandé au Roi Phoibos, sera sa perte, et son changement de pensée ne lui sera d'aucune aide auprès du Dieu qui va le châtier. Mais, à cause de cela et de ses accusations contre moi, il périra misérablement. Il reconnaîtra quelle est ma haine, car le Daimôn renverse la destinée des hommes ennemis et ne leur permet pas l'orgueil.

LE CHOEUR

Strophe I.

O Phoibos! qui ceignis de murailles la hauteur bien fortifiée d'Ilios, et toi, Dieu de la mer! qui es traîné par des chevaux bleus sur la plaine marine, pourquoi, remettant l'ouvrage que votre main avait construit, à Euyalios habile au combat, avez-vous trahi la malheureuse Troia?

Antistrophe I.

Et pourquoi, sur les rives du Simoïs, avez-vous lié tant de chars à des chevaux rapides, et avez-vous excité entre les hommes tant de combats mortels et sans couronnes?

Et les Rois issus d'Ilios s'en sont allés morts, et le feu des autels ne brûle plus pour les Dieux dans Troia, et ne répand plus de fumée odorante.

Strophe II.

L'Atréide a été tué par la main de sa femme, et celle-ci, subissant la mort pour la mort, l'a reçue de son fils. L'ordre fatidique du Dieu, du Dieu lui-même, la désigna, quand l'Agamemnônien, parti d'Argos, la tua, meurtrier de sa mère, étant entré dans le Temple Delphique. O Daimôn! ô Phoibos! comment le croirai-je?

Antistrophe II.

Un grand nombre de femmes ont poussé des gémissements dans les Agoras des Hellènes, sur leurs malheureux fils morts, et ont quitté leurs demeures pour prendre d'autres maris. Ces cruelles douleurs n'ont point accablé que toi et tes amis; la Hellas a souffert de grandes calamités, et la foudre a traversé les champs fertiles des Phryges, en y répandant la mort Ploutonienne!

PÈLEUS.

Femmes Phthiotides, apprenez-moi ce que je cherche. J'ai entendu dire confusément que la fille de Ménélaos avait quitté ces demeures et s'en était éloignée. Je viens donc, désirant savoir si cela est vrai, car ceux qui sont dans la demeure doivent s'inquiéter du sort de leurs amis absents.

LE CHOEUR.

Pèleus, ce que tu as appris est vrai. Il ne convient pas que je cache les malheurs auxquels j'ai pris part. En effet, la Reine fugitive s'est éloignée de ces demeures.

PÈLEUS.

Poussée par quelle crainte? Achève de me le dire.

LE CHOEUR.

Craignant que son mari ne la chassât de la demeure.

PÈLEUS.

Serait-ce parce qu'elle avait médité la mort de l'enfant?

LE CHOEUR.

Certes, et par crainte de la femme captive.

PÈLEUS.

A-t-elle quitté les demeures avec son père ou quelque autre?

LE CHOEUR.

Le fils d'Agamemnôn l'a emmenée de cette terre.

PÈLEUS.

Avec quelle espérance? Veut-il en faire sa femme?

LE CHŒUR.

Et il prépare aussi le meurtre de ton fils.

PÈLEUS.

Par des embûches cachées, ou en le combattant face à face?

LE CHOEUR.

Dans le temple sacré de Loxias Delphien.

PÈLEUS.

Hélas sur moi! ceci est horrible! Que quelqu'un aille très promptement à l'autel Pythique, et dise à nos amis ce qui s'est passé ici, afin d'empêcher que le fils d'Akhilleus soit tué par ses ennemis.

LE MESSAGER.

Hélas! hélas! quels malheurs je viens annoncer, à toi, vieillard, et aux amis de mon maître!

PÈLEUS.

Ah! mon esprit est frappé du pressentiment de quelque malheur!

LE MESSAGER.

Le fils de ton fils n'est plus, sache-le, vieillard Pèleus! Il a été frappé de l'épée par les hommes Delphiens et par l'étranger Mykènaien.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! que feras-tu, ô vieillard? Prends garde de tomber, redresse-toi!

PÈLEUS.

Je ne suis plus rien, je meurs! Ma voix s'éteint, mes membres se dissolvent sous moi!

LE MESSAGER.

Écoute comment la chose s'est passée, et redresse ton corps, si tu veux venger les tiens.

PÈLEUS.

O Destinée! aux limites extrêmes de la vieillesse, de quelle calamité tu m'enveloppes, ô malheureux! Comment a-t-il péri, le fils unique de mon unique fils? Dis! Je veux le savoir, bien que ce soit affreux à entendre.

LE MESSAGER.

Après que nous fûmes arrivés sur la terre illustre de Phoibos, pendant trois passages brillants de Hèlios, nous emplîmes nos yeux du spectacle des choses. Déjà cela fut suspect aux Delphiens, et le peuple qui habite le pays du Dieu s'assemblait dans les agoras et dans les cercles, et le fils d'Agamemnôn, allant par la Ville, tenait à l'oreille de chacun des discours ennemis : — Voyez cet homme qui parcourt les antres du Dieu, pleins d'or, trésors des hommes! Pour la seconde fois, il vient ici, comme il l'a déjà fait, pour piller le temple de Phoibos! — Et, de là, cette funeste rumeur se répandit dans la Ville, et les magistrats se réunissaient dans les lieux d'assemblées; et, en particulier, tous ceux qui surveillaient les trésors du Dieu, mirent une garde dans la demeure entourée de colonnes. Pour nous, ayant reçu des brebis nourries dans les bois du Parnèsos, et ne sachant encore rien de ces cho

nous approchâmes des autels avec les Proxènes et les Divinateurs Pythiques. Et quelqu'un dit : — O jeune homme, qu'implorerons-nous du Dieu pour toi? Pour quelle cause es-tu venu ? — Et Néoptolémos répondit : — Je veux expier une offense faite à Phoibos. En effet, je lui ai demandé autrefois qu'il vengeât le sang de mon père. — Et, alors, la calomnie d'Orestès l'emporta fortement, que mon maître mentait et qu'il était venu dans un dessein criminel. Et celui-ci marcha vers le sanctuaire, afin de supplier Phoibos devant l'Oracle, et il considérait les victimes consumées. Et, en face, était une troupe armée d'épées et ceinte de lauriers; et, parmi eux, était le fils de Klytaimnestra, le machinateur de tout cela. Et Néoptolémos, se tenant debout en présence de tous, priait le Dieu; mais ceux-ci, armés d'épées aiguës, frappent brusquement le fils d'Akhilleus désarmé. Celui-ci recule sans tourner le dos. En effet, il n'était pas blessé d'un coup mortel. Il dégaine, et, arrachant les armes suspendues aux clous du Parastade, il se tient devant l'autel, tel qu'un guerrier terrible, et s'écrie en interrogeant les fils des Delphiens : — Pourquoi me tuez-vous, quand je fais ici un voyage pieux? Pour quel motif dois-je mourir? — Aucun de ces hommes ne lui répondit, mais ils l'assaillaient de jets de pierres. Accablé de tous côtés par cette épaisse grêle, il lui opposait ses armes, et parait les coups en tendant son bouclier çà et là. Mais rien n'y faisait. D'innombrables traits, flèches, piques, dards et broches mortelles volaient devant lui. Tu aurais vu les admirables pyrrhiques de ton fils pour éviter les traits. Mais tous le tenant enfermé dans le cercle qui l'enveloppait et ne le laissant pas respirer, abandonnant le foyer de l'autel prêt pour les victimes et bondissant sur ses pieds comme pour

le bond troien, il se rua contre eux, et ceux-ci tels que des colombes qui voient l'épervier, tournèrent le dos et prirent la fuite. Et beaucoup tombaient pêle-mêle, blessés ou écrasés sous les pieds des autres, par les étroites sorties. Et une clameur impie retentit dans la demeure sacrée, renvoyée par les rochers; mais, comme au milieu de la sérénité, mon maître brillait sous ses armes spendides, jusqu'à ce que, du fond du sanctuaire, quelqu'un poussa un cri horrible, farouche, qui ramena la foule au combat. Alors, le fils d'Akhilleus tomba, percé au flanc par l'épée aiguë d'un homme delphien, qui le tua avec un grand nombre d'autres. Et quand il fut tombé, quel fer, quelle pierre ne l'atteignit pas, jeté de loin ou le frappant de près? Tout son beau corps est déchiré de blessures horribles. Puis, ils jetèrent, hors du temple abondant en victimes, son cadavre gisant près de l'autel. Pour nous, l'ayant promptement saisi de nos mains, nous t'apportons ce reste lamentable pour que tu pleures et gémisses sur lui, vieillard, et que tu lui donnes les honneurs de la sépulture. Tel est l'accueil que le roi Loxias, qui prophétise pour d'autres et qui rend la justice à tous les hommes, a fait au fils d'Akhilleus accomplissant ses expiations. Comme un homme mauvais, il s'est souvenu des querelles anciennes. Comment donc serait-il sage?

LE CHOEUR.

Voici le Roi, apporté de la terre Delphique, qui entre dans la demeure. O malheureux! qui as souffert cette destinée! Et toi, malheureux vieillard, tu reçois dans ta demeure l'Akhilléiôn, mais non comme tu le voulais! Frappé toi-même du même coup, tu tombes dans la même calamité!

PELEUS.

Strophe.

Hélas sur moi! Quel mal lamentable je vois ici et reçois de mes mains dans mes demeures! Ah! ah! Hélas sur moi! ô Ville thessalienne! Je meurs, je meurs! Toute ma race, tous mes enfants ont disparu de mes demeures! O malheureux à cause de mes maux! Vers quel ami tournerai-je les yeux pour me consoler? O chère bouche! ô joues! ô mains! Plût aux Dieux que ton Daimôn t'eût tué devant Ilios, sur la rive du Simoïs!

LE CHOEUR.

Et, mort là-bas, il eût été honoré selon l'état des choses, ô vieillard! et tu en eusses été plus heureux.

PÈLEUS.

Antistrophe.

O noces, ô noces, qui avez perdu, perdu ma famille et ma Ville! Ah! ah! ah! ô fils, plût aux Dieux que le Daimôn de ta femme n'eût point attiré sur mes enfants et ma race la mort que te destinait Hermionè, ô fils! mais qu'elle eût péri auparavant par la foudre! Et qu'à cause du trait mortel laissé à ton père, tu n'eusses jamais fait un crime à Phoibos, toi, mortel contre un Dieu, du meurtre de ton père issu de Zeus!

LE CHOEUR.

Strophe I.

Hélas! hélas! Commençons par nous lamenter lugubrement en plaintes funèbres sur notre maître mort.

PÈLEUS.

Antistrophe I.

Hélas, hélas! Malheureux vieillard que je suis! je vous répondrai par mes larmes.

LE CHOEUR.

Strophe II.

C'est la fatalité d'un Dieu! Un Dieu a voulu ce malheur.

PÈLEUS.

O cher! tu as laissé la demeure déserte et ton vieux père privé d'enfants!

LE CHOEUR.

Strophe III.

Mourir, il te fallait mourir, ô vieillard, avant tes enfants!

PÈLEUS.

J'arracherai mes cheveux, je meurtrirai ma tête des coups de mes mains! O Ville, Phoibos m'a privé de mes deux fils!

LE CHOEUR.

Strophe IV.

O malheureux vieillard, voyant et souffrant de tels maux, quelle vie mèneras-tu désormais?

PÈLEUS.

Antistrophe II.

Privé d'enfants, abandonné, ne voyant pas de terme à mes maux, j'épuiserai mes peines jusqu'à la mort.

LE CHOEUR.

Antistrophe III.

C'est vainement que les Dieux t'ont fait des noces divines!

PÈLEUS.

Tout s'est évanoui dans l'air de ce qui faisait mon orgueil!

LE CHOEUR.

Antistrophe IV.

Seul, tu erres dans la demeure déserte!

PÈLEUS.

Ma Ville n'est plus rien pour moi! Que mon sceptre impuissant gise contre terre! Et toi, fille de Nèreus, qui habites les antres profonds, tu me verras perdu et prosterné!

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! Mais quel est cet ébranlement? Quel est le Dieu que je sens? Jeunes filles, voyez, regardez! Quel Dieu traverse l'Aithèr blanc et entre dans les plaines nourricières de chevaux de Phthia?

THETIS.

Pèleus, à cause de nos noces anciennes, je viens, moi, Thétis, ayant quitté la demeure de Nèreus. Et d'abord, je

t'exhorte à ne point te tourmenter outre mesure de tes maux présents, car moi-même, qui n'eusse pas dû enfanter des enfants que je dusse pleurer, j'ai perdu mon fils Akhilleus, aux pieds rapides, qui était le premier dans la Hellas et que j'ai conçu de toi. Mais je t'apprendrai pourquoi je suis venue. Écoute. Ensevelis le fils mort d'Akhilleus devant l'autel Pythique, comme un opprobre pour les Delphiens et pour la main meurtrière et violente d'Orestès. Il faut, vieillard, que la captive, je parle d'Andromakhè, habite la terre Molossienne et soit unie par des noces légitimes à Hélénos. Et l'enfant, seul reste de la race d'Aiakos, la suivra, et de lui doivent sortir successivement des rois qui règneront heureusement sur la Molossia. En effet, vieillard, il ne faut pas que ta race et la mienne et celle de Troia soient détruites ainsi, car cette dernière est chère aussi aux Dieux, bien que renversée par la haine de Pallas. Pour toi, afin que tu saches le prix de notre union, née Déesse et fille d'un père divin, je t'affranchirai des maux mortels, et je ferai de toi un Dieu immortel et incorruptible. Et, à l'avenir, Dieu avec une Déesse, tu habiteras avec moi la demeure de Nèreus. Et, de là, sortant à pied sec de la mer, tu verras notre très cher fils Akhilleus habiter les demeures insulaires de Leukè, dans la mer Euxénienne. Va donc dans la Ville divine des Delphiens, portant ce mort; et, après que tu l'auras enfermé sous la terre, reviens dans l'antique caverne rocheuse de Sépias; et attends jusqu'à ce que je vienne de la mer, avec le chœur des cinquante Nèrèides, pour t'emmener. En effet, il te faut supporter ce qui est fatal. Ceci est voulu par Zeus. Cesse de gémir sur les morts. C'est la destinée que les Dieux ont faite à tous les hommes : ils doivent mourir.

PÈLEUS.

O vénérable! ô épouse généreuse! fille de Nèreus, salut! Ce que tu fais est digne de toi et de tes enfants. Selon ton ordre, Déesse, je calmerai ma douleur, et, ayant enseveli celui-ci, je gagnerai l'antre du Pèlios où j'ai entouré de mes bras ton très beau corps. Ne faut-il pas, en effet, n'épouser que des femmes issues de parents bien nés, ne marier ses enfants que dans d'illustres familles, si on est sage, et ne pas céder au désir des mauvaises unions, même si l'épouse apportait dans les demeures une très riche dot? Jamais, ainsi, il n'arrive malheur de la part des Dieux.

LE CHOEUR.

Les Daimones se manifestent de plusieurs façons, et les Dieux accomplissent bien des choses contre notre espérance, et celles que nous attendons n'arrivent pas, et un Dieu fait survenir les choses inattendues, et c'est ainsi que celle-ci s'est produite.

FIN D'ANDROMAKHÈ.

VIII

LES SUPPLIANTES

VIII

LES SUPPLIANTES

AITHRA.
CHŒUR DES MÈRES ARGIENNES.
THÈSEUS
ADRASTOS.
UN HÉRAUT
UN MESSAGER.
ÉUADNÉ.
IPHIS.
UN ENFANT.
ATHÈNA.

AITHRA.

DEMETER, Protectrice de cette terre d'Eleusis! et vous, sacrificateurs, qui habitez le temple de la Déesse, faites que nous soyons heureux, moi, et Thèseus mon fils, et la Ville d'Athèna, et la terre de Pittheus, où m'ayant élevée

dans ses riches demeures, étant mon père, il me donna, moi, Aithra, pour femme à Aigeus, fils de Pandiôn, averti par les oracles de Loxias. En priant ainsi, je regarde ces vieilles femmes qui, ayant quitté les demeures de la terre Argienne, avec des rameaux suppliants d'olivier, se roulent à mes genoux, après avoir subi un terrible malheur; car, devant les portes de Kadmos, elles ont été privées de sept nobles fils morts, que le roi des Argiens, Adrastos, avait emmenés autrefois, désirant rendre à Polyneikès, son gendre exilé, sa part de l'héritage d'Oidipous. Mais leurs mères veulent enfermer sous la terre leurs corps tombés dans le combat, et ceux qui les possèdent ne veulent point les leur accorder, méprisant ainsi les lois divines. Souffrant les mêmes maux que celles qui implorent mon secours, Adrastos, les yeux débordant de larmes, gît là, gémissant sur la guerre et la très malheureuse expédition qu'il a menée loin de sa demeure. Et il me presse, afin que, par mes prières, je décide mon fils a reprendre ces cadavres, soit par la persuasion, soit par la force de la lance, pour qu'on les ensevelisse. Et il ne demande que ce seul secours à mon fils et à la Ville d'Athèna. Afin de sacrifier pour ma terre, avant le labourage, je suis sortie de mes demeures vers ce temple où apparut d'abord le premier épi nourricier qui se dressa sur la terre. Ceinte de ce lien de feuillage sacré, je reste devant les chastes autels des deux Déesses, Korè et Dèmètèr, ayant pitié de ces vieilles mères aux cheveux blancs, privées de leurs enfants, et respectant les rameaux sacrés enveloppés de laine. Un héraut a été envoyé par moi à la Ville pour appeler Thèseus, afin qu'il éloigne de notre terre une calamité amenée par ces suppliantes, ou qu'il dénoue la nécessité de leur supplication, en accom-

plissant quelque pieuse action envers les Dieux. En effet, il sied aux femmes sages de laisser les hommes agir en toute chose.

LE CHOEUR.

Strophe I.

O vieille femme, je te supplie par ma vieille bouche, et tombant à tes genoux! Rachète mes fils qui gisent tués, et qui sont abandonnés, morts, en pâture aux bêtes sauvages des montagnes.

Antistrophe I.

Regarde mes larmes misérables sous les paupières de mes yeux, et les marques rugueuses de mes mains sur mes vieilles chairs! Que ferai-je en effet, moi qui n'ai point exposé mes fils morts dans mes demeures, et qui ne vois point les tertres de leurs tombeaux?

Strophe II.

Toi aussi, autrefois, ô vénérable! tu as enfanté un fils, rendant ainsi ton lit nuptial agréable à ton mari. Maintenant, prends part à la douleur dont je gémis, malheureuse, à cause des morts que j'ai enfantés. Persuade ton fils, que nous supplions, de venir vers l'Isménos et de remettre entre mes malheureuses mains les corps non ensevelis des enfants morts.

Antistrophe II.

Non comme il convient, mais poussée par la nécessité et tombant à tes genoux, je suis venue prier devant les autels où brûle le feu des Dieux; mais nous avons une

cause juste, et tu peux, à l'aide de ton fils, soulager notre infortune. Moi qui souffre des maux lamentables, je te supplie, malheureuse que je suis ! de remettre mon fils entre mes mains, afin que je serre dans mes bras les misérables membres de mon enfant mort.

Strophe III.

Une autre lamentation vient après la nôtre ; les coups que se donnent nos servantes retentissent. Allez, ô vous qui partagez notre douleur, vous qui chantez, de concert avec nos maux, en un chœur qui plaît à Aidès ! Ensanglantez vos ongles blancs sur vos joues, et déchirez votre corps, car ce qu'on rend aux morts est un honneur pour les vivants.

Antistrophe III.

Cette volupté insatiable et cruelle de me lamenter me pousse à ne jamais cesser de pleurer, comme l'eau qui flue intarissablement d'une roche élevée, car la violente douleur des femmes à cause de leurs fils morts les pousse d'ordinaire à pleurer. Hélas ! hélas ! Plût aux Dieux que, morte, je pusse oublier mes douleurs !

THÈSEUS.

Quel gémissement ai-je entendu ? quel bruit de poitrines et quelles lamentations funèbres retentissant hors de ce temple ? Car je suis saisi de la crainte que ma mère, vers qui je viens, ne soit, depuis qu'elle a quitté les demeures, en proie à quelque chose de nouveau. Qu'est-ce que ceci ? Je vois un spectacle inattendu : ma vieille mère assise à

l'autel avec des femmes étrangères qui offrent plus d'une marque de douleur, car elles versent de leurs yeux vénérables des larmes désolées, contre terre. Elles ont rasé leurs chevelures, et leurs vêtements ne conviennent pas aux fêtes sacrées. Qui sont-elles, mère? Il t'appartient de me l'apprendre et à moi d'écouter. Je prévois en effet quelque chose de nouveau.

AITHRA.

O enfant, ces femmes sont les mères de fils qui sont tombés aux portes Kadméiennes, des sept chefs. Elles me gardent et m'environnent avec des rameaux suppliants, comme tu vois, fils.

THÈSEUS

Et quel est celui-ci qui gémit misérablement devant les portes?

AITHRA.

C'est Adrastos, dit-on, Roi des Argiens.

THÈSEUS.

Et les enfants qui l'entourent, sont-ils les siens?

AITHRA.

Non, mais les fils de ceux qui ont péri.

THÈSEUS.

Pourquoi sont-ils venus vers vous avec des mains suppliantes?

AITHRA.

Je le sais; mais c'est à eux qu'il appartient de répondre, fils.

THÈSEUS.

Je t'interroge, toi qui es enveloppé de ta Khlamide? Parle, découvre ta tête, et cesse de gémir. Tu n'arriveras à rien si tu ne parles.

ADRASTOS.

O Roi illustre de la terre victorieuse des Athènaiens, Thèseus, je viens en suppliant vers toi et vers ta Ville!

THÈSEUS.

Que cherches-tu? De quel secours as-tu besoin?

ADRASTOS.

Tu sais quelle désastreuse expédition j'ai faite?

THÈSEUS.

Tu n'as pas, en effet, traversé la Hellas sans le moindre bruit.

ADRASTOS.

J'ai perdu là les plus braves des Argiens.

THÈSEUS.

La guerre lamentable amène de telles pertes.

ADRASTOS.

Je suis allé redemander ces corps à Thèba.

THÈSEUS.

T'es-tu servi des hérauts de Hermès, afin de pouvoir ensevelir les morts ?

ADRASTOS.

Oui ! mais ceux qui les ont tués ne me l'ont point permis.

THÈSEUS.

Qu'ont-ils dit, quand tu demandais des choses justes ?

ADRASTOS.

Quoi ! Ils ne savent pas porter la bonne fortune.

THESEUS.

Es-tu venu me consulter, ou pour quel autre service ?

ADRASTOS.

Je désire, ô Thèseus, que tu fasses rendre les fils des Argiens.

THÈSEUS.

Où en est donc votre Argos ? Vous vous glorifiiez donc faussement ?

ADRASTOS.

Nous sommes perdus sans espoir, et nous venons à toi.

THESEUS.

D'après ta seule résolution, ou celle de la Ville entière ?

ADRASTOS.

Tous les Danaïdes te prient et te supplient d'ensevelir les morts.

THÈSEUS.

Mais pourquoi as-tu mené sept corps d'armée contre Thèba ?

ADRASTOS.

Je venais ainsi en aide à mes deux gendres.

THÈSEUS.

Auxquels des Argiens avais-tu donné tes filles ?

ADRASTOS.

Ce n'est point dans notre race que j'ai fait alliance.

THÈSEUS.

Tu as donc donné les jeunes filles Argiennes à des étrangers ?

ADRASTOS.

A Tydeus, et à Polyneikès issu de Thèba.

THESEUS.

Dans quel désir as-tu été amené à cette alliance ?

ADRASTOS.

Les obscures énigmes de Phoibos m'y ont engagé.

THESEUS.

Que dit Apollôn pour décider les noces des jeunes filles ?

ADRASTOS.

Il m'a dit de donner mes filles à un sanglier et à un lion.

THÈSEUS.

Et comment as-tu expliqué les oracles du Dieu ?

ADRASTOS.

Étant venus, exilés, pendant la nuit, vers ma demeure !...

THÈSEUS.

Qui? car tu en as indiqué deux.

ADRASTOS.

Tydeus et Polyneikès se livrèrent au combat.

THESEUS.

Et tu leur donnas tes filles, comme à des bêtes fauves ?

ADRASTOS.

J'assimilai leur combat à celui de deux bêtes fauves.

THESEUS.

Comment étaient-ils venus, abandonnant leur patrie ?

ADRASTOS.

Tydeus était exilé de sa patrie à cause du meurtre de son frère.

THÈSEUS.

Mais le fils d'Oidipous, pourquoi venait-il, ayant quitté Thèba ?

ADRASTOS.

A cause des imprécations de son père, et de peur qu'il tuât son frère.

THÈSEUS.

Au moins, parles-tu d'un exil volontaire et prudent.

ADRASTOS.

Mais ceux qui restaient firent injure aux absents.

THESEUS.

Son frère l'a-t-il donc frustré de son patrimoine ?

ADRASTOS.

Je partis pour en tirer vengeance, et c'est ainsi que je péris.

THÈSEUS.

As-tu consulté les Divinateurs ? As-tu vu les flammes des victimes ?

ADRASTOS.

Hélas sur moi ! Tu me presses sur le point où j'ai le plus failli.

THÈSEUS.

Tu n'as point marché, semble-t-il, avec des Dieux propices ?

ADRASTOS.

Bien plus, je marchais contre le gré d'Amphiaraos.

THESEUS.

As-tu donc repoussé avec tant de légèreté les présages divins ?

ADRASTOS.

Les clameurs des jeunes hommes m'ont troublé.

THESEUS.

Tu en as cru l'audace au lieu des sages conseils, ce qui a déjà perdu un grand nombre de stratèges.

ADRASTOS.

Mais, ô la plus vaillante tête de la Hellas, Roi des Athènaiens ! j'ai honte, à la vérité, prosterné contre terre, d'embrasser tes genoux, homme à cheveux blancs que je suis, Roi heureux autrefois ! Et cependant, il est nécessaire que je cède à mon malheur. Sauve mes morts, aie pitié de mes maux et de ces mères de fils morts, et qui sont ainsi privées de leurs enfants dans la blanche vieillesse. Elles ont eu le courage de venir ici, sur une terre étrangère, remuant avec peine leurs vieux membres, non pour les fêtes de Dèmètèr, mais afin d'ensevelir leurs morts, afin de mener avant le temps les funérailles de ceux par les mains de qui il convenait qu'elles fussent elles-mêmes ensevelies. Il est sage au riche de contempler la pauvreté, et au pauvre de regarder les riches et de les imiter afin d'éprouver le désir des richesses, et aux heureux de considérer les malheureux ; et au poète, quand il enfante des

vers, de les enfanter avec joie. Comment, en effet, s'il est lui-même en proie aux soucis, pourrait-il charmer les autres? Car cela n'est pas équitable. Mais tu diras peut-être : — Pourquoi, ne songeant point à la terre de Pélops, imposes-tu ce travail aux Athènaiens? — Je dois déclarer ceci : Sparta est cruelle et rusée de mœurs, et les autres cités sont petites et faibles; mais ta ville peut seule soutenir cette entreprise, car elle a coutume de soutenir le malheur, et elle a en toi un chef jeune et brave. Privées d'un tel chef, beaucoup de villes ont péri.

LE CHŒUR.

Et moi, je parle comme lui, Thèseus, afin que tu aies pitié de mes calamités.

THÈSEUS.

Avec d'autres j'ai déjà agité une telle question. On a dit que parmi les hommes les maux sont plus nombreux que les biens ; mais moi, je pense, au contraire, que les biens l'emportent sur les maux chez les hommes; car, si cela n'était pas, nous ne verrions pas la lumière. Je loue celui des Dieux qui a dégagé notre vie de l'état sauvage, d'abord en nous donnant l'intelligence et la langue messagère de la parole, afin que nous connaissions la voix, et des fruits qui nourrissent et les humides rosées ouraniennes qui alimentent les fruits qui naissent de la terre et arrosent le sein de celle-ci, et puis des abris contre l'hiver et contre l'ardeur du Dieu, et la navigation sur la mer, et le commerce des choses qui manquent à chaque pays. Enfin, ce qui nous est caché et que nous ne connaissons point clairement, les divinateurs nous le révèlent en contemplant le feu, les entrailles et le vol des oiseaux. Ne

sommes-nous pas trop ambitieux, quand un Dieu a tant accordé à notre vie, de ne pas en être satisfaits ? Mais notre esprit veut être plus puissant qu'un Dieu, et, dans l'orgueil de nos pensées, il nous semble que nous sommes plus sages que les Daimones. Tu sembles être de ce nombre et manquer de prudence, toi qui, lié par les oracles de Phoibos, as donné tes filles à des étrangers, comme si tu les prenais pour des Dieux, et qui as ainsi souillé ta famille illustre et ta demeure. Il faut que le sage ne mêle pas les coupables aux innocents, mais qu'il acquière pour sa famille des amis florissants de richesses ; car un Dieu confond les fortunes communes et ruine l'innocent qui n'a point failli, en l'accablant des calamités du coupable. Or, quand tu menais tous les Argiens à cette expédition, quand les divinateurs parlaient hautement, les méprisant et agissant malgré les Dieux, tu as perdu ta Ville, séduit par les jeunes hommes qui se réjouissent d'amasser des honneurs et attisent la guerre sans droit, et corrompent les citoyens, l'un pour être stratège, l'autre pour avoir en mains la puissance et gouverner insolemment, et celui-ci, par soif du gain, ne considérant point le peuple et ses souffrances. Il y a en effet trois partis de citoyens : les Riches, inutiles et désirant toujours de plus grands biens ; les Pauvres, qui manquent de nourriture, violents et envieux pour la plupart, qui lancent des injures aux riches, trompés qu'ils sont par la langue des pervers qui les commandent. Le troisième parti, qui tient le milieu, sauve la Cité, conservant l'ordre et ce qui est constitué. Et tu veux que je sois ton allié ? Que dirai-je de persuasif à mes concitoyens ? Va donc ! Si tu as conçu un dessein désastreux, il n'est pas équitable de nous entraîner violemment dans la mauvaise fortune.

LE CHOEUR.

Il a mal agi, mais la faute en est à des jeunes hommes ; il convient donc de lui pardonner.

ADRASTOS.

Je ne t'ai pas choisi pour juge de mes maux, mais je suis venu vers leur médecin, ô Roi ! Non, si j'ai mal agi, pour subir des reproches et des châtiments, ô Roi, mais afin que tu m'aides. Si tu ne le veux pas, il est nécessaire que je me conforme à tes volontés. Que ferai-je, en effet ? O vieilles femmes, allez ! Laissez le vert feuillage ceint de laine de ces rameaux ; prenez à témoins les Dieux et la terre et la Déesse Dèmètèr porte-torches et la lumière de Hèlios, puisque nos supplications aux Dieux ne nous ont servi en rien !

LE CHOEUR.

. . . . . qui était fils de Pélops ; et nous qui sommes de la terre Pélopienne et du même sang paternel que toi. Que feras-tu ? Trahiras-tu celles-ci et rejetteras-tu de cette terre ces vieilles femmes qui subissent une destinée qu'elles ne devaient point subir ? Non ! la bête fauve, en effet, a un refuge dans les rochers, et l'esclave aux autels des Dieux, et la Cité battue par les tempêtes fuit suppliante vers une autre Cité ; car, dans les choses humaines, il n'est rien de perpétuellement heureux. — Va, ô malheureuse ! sors du sol sacré de Perséphonéia ! Supplie celui-ci, en jetant tes bras autour de ses genoux, de rapporter les cadavres de nos fils morts que nous avons perdus, jeunes, sous les murailles Kadméiennes ! — Hélas sur moi ! Saisissez, emportez, levez-

moi par ma vieille main, malheureuse que je suis ! Par ton menton, ô cher, ô le plus illustre dans la Hellas, je te supplie, embrassant tes genoux et ta main, aie pitié de moi, malheureuse, qui te prie pour mes enfants, et qui, telle qu'une vagabonde, pleure un chant lamentable ! Je te conjure, ô fils, de ne point laisser non ensevelis, en proie aux bêtes fauves, sur la terre de Kadmos, mes fils du même âge que toi ! Vois mes larmes sous mes paupières, à moi qui tombe à tes genoux, afin que tu accordes la sépulture à mes enfants !

THÈSEUS.

Mère, pourquoi pleures-tu en couvrant tes yeux d'un péplos léger ? Est-ce en entendant la plainte lamentable de celles-ci ? Car, moi aussi, j'en suis ému. Lève ta tête blanche, et ne répands point des larmes devant les foyers sacrés de Dèmètèr.

AITHRA.

Hélas ! hélas !

THÈSEUS.

Tu n'as pas à gémir sur leurs maux.

AITHRA.

O malheureuses femmes !

THÈSEUS.

Tu n'es pas au nombre de ces femmes.

AITHRA.

Te dirai-je quelque chose, fils, de glorieux pour toi et pour la Ville ?

THESEUS.

Parle, car beaucoup de sages paroles sont dites aussi par les femmes.

AITHRA.

Mais j'hésite à prononcer ce que j'ai à dire.

THESEUS.

C'est une chose honteuse de cacher ce qui est bon à ses amis.

AITHRA.

Non, certes! je ne me tairai pas, car je me reprocherais un jour mon silence et de m'être tue honteusement, et, de ce qu'il est inutile aux femmes de bien parler, d'avoir omis par crainte de donner un bon conseil. Donc, ô fils, je t'ordonne de considérer d'abord ce qui plaît aux Dieux, de peur de les offenser en négligeant de le faire ; car tu les offenses en ceci seulement, étant sage d'autre part. En outre, s'il ne fallait pas être audacieuse en faveur de ceux qui sont injustement opprimés, certes, je me tairais. Mais ceci te sera glorieux, et je ne crains pas de t'exhorter, ô fils, à contraindre au devoir, par ton bras, ces hommes violents qui empêchent les morts de recevoir la sépulture et les honneurs funéraires, et à réprimer ceux qui foulent les lois de toute la Hellas ; car ce qui contient les Cités des hommes, c'est ce qui conserve avec soin les lois. Mais on dira que, par lâcheté, quand il t'était permis d'acquérir pour ta Ville une couronne de gloire, tu l'as négligé par crainte ; que tu as combattu à la vérité contre un sanglier sauvage, accomplissant ainsi un travail sans gloire, mais que tu t'es trouvé

lâche quand il fallait combattre en face du casque et de la lance. Non ! si tu es né de moi, ô fils, tu ne feras pas cela. Ne vois-tu pas que la patrie, qu'on raille comme imprudente, regarde ses railleurs d'un œil farouche ? Car elle s'accroît dans les dangers. Mais les Villes timides qui végètent obscurément, restent obscures par excès de crainte. Ne viendras-tu pas en aide, ô fils, aux morts et à des femmes malheureuses qui manquent de secours ? Je ne crains pas pour toi si tu pars pour une cause juste ; et, voyant le peuple de Kadmos, déjà victorieux, jeter un autre coup de dés, je suis rassurée, car les Dieux ont coutume de changer toutes choses.

LE CHOEUR.

O toi qui m'es très chère, tu as bien parlé pour lui et pour moi, et c'est une double joie !

THÉSEUS.

Mère, les paroles que j'ai dites contre celui-ci sont justes et j'ai exprimé mon sentiment sur ses actions coupables, mais je comprends ce que tu me conseilles et que ma nature n'est pas de fuir les dangers ; car j'ai acquis, parmi les Hellènes, par beaucoup d'actions glorieuses, la réputation de chasser les pervers. Il ne m'est donc point permis de me refuser à cette tâche. Que diraient, en effet, les hommes qui m'envient, quand toi, ma mère, qui crains pour moi, tu m'ordonnes la première de tenter cette entreprise ? J'irai, je rachèterai ces cadavres, d'abord à l'aide de la persuasion, sinon, par la force des armes et à l'aide des Dieux. Mais je désire que cela soit décidé par toute la Cité, et elle le voudra, si je le veux. En permettant au peuple d'en délibérer, je le rendrai plus favorable.

En effet, je l'ai constitué en monarchie, mais la cité est libre, ayant le droit de suffrage. Prenant avec moi Adrastos, pour appuyer mes paroles, je vais me rendre devant la foule des Athènaiens, et, les ayant persuadés, je réunirai les jeunes hommes, et je viendrai ici en armes, et j'enverrai un héraut à Kréôn pour lui redemander les corps des morts. Mais, ô vieilles femmes, enlevez ces couronnes sacrées qui entourent ma mère, afin que je la conduise à la demeure d'Aigeus en tenant sa chère main; car malheureux le fils qui ne sert pas à son tour ses parents! En échange des beaux dons qu'il leur aura faits, il recevra lui-même de ses enfants ce qu'il aura donné à ses parents.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Argos! Nourrice de chevaux, ô terre de ma patrie, tu as entendu, tu as entendu ces paroles du Roi, pieuse envers les Dieux et honorables pour la grande contrée des Pélasges et de l'Argolide.

Antistrophe I.

Puisse-t-il, amenant le terme de mes malheurs et faisant plus encore, enlever nos fils sanglants, charme de leur mère, et, par ce bienfait, se rendre amie la terre d'Inakhos!

Strophe II.

Une pieuse entreprise est un honneur glorieux pour les villes, et une reconnaissance éternelle lui est acquise. Que

fera enfin cette Cité pour moi? Se liera-t-elle d'amitié avec moi, et obtiendrons-nous la sépulture pour nos enfants?

Antistrophe II.

Viens en aide à une mère, secours-la, Cité de Pallas! de peur qu'on ne viole les lois des hommes. Car toi, tu respectes la justice, tu ne cèdes pas à l'iniquité, et tu délivres ceux qui sont injustement opprimés.

THÈSEUS.

Toi qui as pour office de nous servir, la Ville et moi, en portant nos décrets, traverse maintenant l'Asopos et l'eau de l'Isménos, et annonce ceci au vénérable tyran des Kadméiens : — Thèseus, habitant une terre voisine, te demande amicalement ces cadavres afin de les ensevelir. Il pense qu'il est juste que cela soit accordé, et que tu obtiennes ainsi l'amitié de tout le peuple des Érékhthides. — S'ils y consentent, reviens aussitôt; s'ils ne le veulent pas, parle une seconde fois et dis-lui d'attendre l'armée de mes jeunes hommes porteurs de boucliers. Elle est assemblée, elle est là, et je la range autour du puits sacré de Kallikhoros. La Ville accepte de bon gré et joyeusement cette entreprise, dès qu'elle a su que je la voulais. Ah! qui s'avance pendant mes paroles? il me semble vaguement que c'est un héraut Kadméien. Attends. Peut-être t'épargnera-t-il de partir, et prévient-il mes desseins par son arrivée.

LE HÉRAUT.

Qui est le tyran de ce pays ? A qui me faut-il porter les paroles de Kréôn qui commande à la terre de Kadmos, Étéoklès ayant été tué devant les sept portes, de la main de son frère, de Polyneikès ?

THESEUS.

Tu as tout d'abord parlé faussement, étranger, en cherchant ici un tyran. Cette ville, en effet, n'est pas commandée par un seul homme, mais c'est une Cité libre. Le peuple commande successivement d'année en année, n'accordant pas tout aux richesses, et le pauvre possède un droit égal.

LE HÉRAUT.

Tu nous donnes en ceci un avantage comme au jeu de dés. En effet, la Ville d'où je viens est commandée par un seul homme et non par la foule. Nul ne la trouble par de vaines paroles, ni ne la tourne de côté et d'autre dans son propre intérêt. Nul ne s'y remontre, tantôt populaire et usant d'une grande faveur, puis détesté, et qui, dissimulant ses fautes anciennes sous de nouvelles calomnies, échappe au châtiment. D'ailleurs, comment le peuple, ne sachant rien discerner avec justesse, pourrait-il gouverner sagement la Cité ? C'est le temps qui donne la science, et non la hâte de commander. L'homme campagnard, qui est pauvre, même s'il n'était pas ignorant, ne pourrait, à cause de ses travaux, s'appliquer aux affaires publiques. Certes, c'est une chose odieuse pour les grands hommes que la vue d'un homme méprisable élevé aux dignités et menant le peuple par la parole, lui qui n'était rien auparavant.

THESEUS.

Ce héraut est habile, et serait éloquent à l'occasion. Mais puisque tu as engagé cette course, écoute, car c'est toi qui as commencé cette lutte de paroles. Rien n'est plus funeste à la Cité qu'un tyran. D'abord les lois ne sont plus communes à tous ; un seul commande, est le maître et possède la loi qui n'est plus égale. Mais, par les lois écrites, le riche et le faible ont un droit égal, et il est permis aux plus pauvres de blâmer le puissant, quand celui-ci fait mal parler de lui, et le moindre peut vaincre le plus fort, s'il soutient une cause juste. Ceci est la liberté : — Qui veut proposer quelque chose pour le bien de la République ? — Celui qui le veut se manifeste ; celui qui ne le veut pas se tait. Quelle plus grande égalité y a-t-il dans une Cité ? Là où le peuple est souverain, il se réjouit des citoyens courageux qui s'élèvent ; mais un tyran pense qu'ils sont ses ennemis, et il tue les meilleurs qu'il juge sages, craignant pour sa tyrannie. Comment donc une Cité pourrait-elle être fermement établie, quand un homme enlève les citoyens courageux et moissonne les jeunes hommes, comme on fait des épis dans un champ printanier ? A quoi sert d'amasser des richesses et des biens pour ses enfants, afin qu'un tyran ait une vie plus opulente ? Ou qui voudrait élever ses filles vierges dans ses demeures pour les voluptés futures d'un tyran, dès qu'il en aura la volonté, et pour causer les larmes de leurs parents ? Puissé-je ne plus vivre plutôt que de voir mes filles ainsi violées ! Et c'est ainsi que je réponds à tes paroles. Mais qu'es-tu venu demander à cette terre ? Tu gémirais d'être venu, toi qui te répands en paroles vaines, si une Cité ne t'avait pas envoyé, car celui qui a rempli

le message qu'il apporte, doit s'en retourner très promptement. Donc, que Kréôn, désormais, envoie dans ma Ville un messager moins bavard que toi.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! Quand le Daimôn fait prospérer les méchants, ceux-ci sont insolents comme s'ils devaient être toujours heureux.

LE HÉRAUT.

Je te répondrai. Sur le sujet en discussion, regarde comme vrai ce que tu as dit, moi je pense le contraire; mais je t'interdis, et tout le peuple Kadméien te défend de recevoir Adrastos sur cette terre. S'il s'y trouve, avant que l'éclat du jour s'éloigne, et malgré les bandelettes sacrées, chasse-le d'ici, et n'enlève point les morts de force, toi que la Cité des Argiens ne concerne en rien. Si tu m'obéis, tu gouverneras ta Cité sans orages; sinon, une grande tempête de guerre tombera sur nous, sur toi et sur tes alliés. Considère ceci, et, sans être irrité de mes paroles, parce que tu commandes à une Cité libre, ne me fais pas une fière réponse, en te fiant à la force des bras. La confiance est la pire des choses pour les hommes; c'est elle qui pousse les Cités à la guerre, en enflant leur esprit outre mesure. En effet, quand la guerre est soumise aux suffrages de la Cité, nul ne pense plus à sa propre mort, mais détourne ce malheur sur un autre; mais si la mort était devant les yeux de chacun, quand on dépose son suffrage, jamais la Hellas n'eût péri par la fureur de la guerre. Cependant, nous tous hommes, nous savons, de deux raisons, quelle est la meilleure, quel est le bien ou le mal et combien, pour les hommes, la paix l'emporte sur la

guerre. Et d'abord, elle est très agréable aux Muses, ennemie des lamentations, se plaît à procréer une heureuse population et se réjouit des richesses. Mauvais que nous sommes, rejetant les biens, nous entreprenons des guerres, et nous réduisons en servitude, hommes les hommes, et Cités les Cités plus faibles que nous. Mais toi, tu veux secourir nos ennemis et ensevelir des morts que leur propre insolence a perdus. Ce n'est donc plus avec justice que le corps de Kapaneus frappé de la foudre est tombé consumé des échelles appliquées à nos portes, quand il jura qu'il détruirait la Ville, que les Dieux le voulussent ou non ? ou que le gouffre béant engloutit le Divinateur et son char à quatre chevaux, et que les autres chefs gisent devant les portes sous les rochers qui ont écrasé les sutures de leurs os ? Donc, glorifie-toi d'être plus sage que Zeus, ou avoue que les Dieux font justement périr les mauvais. Il faut que les sages aiment d'abord leurs enfants, puis leurs parents, puis leur patrie qu'ils doivent accroître et non ruiner. La témérité d'un chef est chose dangereuse. Le pilote d'une nef, qui est calme selon le temps, est sage, et, pour moi, prudence est courage.

LE CHŒUR.

C'était assez de Zeus pour punir les crimes ; mais, pour vous, il ne fallait pas agir si injurieusement.

ADRASTOS.

O le pire de tous les hommes !

THÈSEUS.

Tais-toi, Adrastos ; ferme ta bouche et ne parle pas

avant moi, car c'est vers moi et non vers toi que ce héraut est venu. Donc, il me faut lui répondre. Or, je répondrai d'abord à tes premières paroles. Je ne reconnais pas Kréôn pour mon maître et je ne le crois point puissant au point de contraindre Athèna de faire ce qu'il veut. Les choses couleraient contre leur cours, si nous étions ainsi commandés. Je n'engage point cette guerre et je n'ai point marché avec ceux-ci contre la terre de Kadmos; mais, sans offenser ta Ville et sans vouloir des combats mortels aux hommes, je pense qu'il est juste d'ensevelir les cadavres des morts, en respectant la loi des Panhellènes. Qu'y a-t-il de blâmable en ceci? En effet, si vous avez souffert de la part des Argiens, ils sont morts. Vous vous êtes vengés, glorieusement pour vous, honteusement pour eux, et la vengeance est complète. Permettez que la terre couvre les morts, et que chacun d'eux puisse retourner là d'où il est venu à la vie, l'esprit dans l'Aithèr et le corps dans la terre. Car nous ne possédons pas celui-ci en propre, si ce n'est pour y habiter pendant la vie ; puis, il lui faut rentrer dans la terre qui l'a nourri. Penses-tu n'insulter qu'Argos en n'ensevelissant point les morts? Non, certes! Car ceci touche toute la Hellas que de refuser aux morts ce qu'ils doivent obtenir et de les laisser sans sépulture. Les plus braves deviendraient lâches si une telle loi était établie. Et tu es venu me menacer avec d'insolentes paroles, et, si ces morts sont recouverts de terre, vous êtes épouvantés! Craignez-vous qu'une fois ensevelis ils renversent votre Ville? ou que, dans le sein de la terre, ils engendrent des enfants qui les vengent quelque jour? Certes, c'est une inepte dépense de paroles d'exprimer ces craintes vaines et inutiles. Mais, ô insensés! connaissez la misérable destinée des hommes : notre vie est

une lutte. Parmi les mortels, les uns sont heureux maintenant, les autres le seront ensuite, et d'autres l'ont été. La fortune se joue ; elle est honorée par le malheureux afin qu'elle le fasse prospérer, et l'heureux l'exalte par ses louanges, afin que son souffle propice ne l'abandonne pas. Sachant cela, il nous faut, blessés d'une injure légère, la supporter sans colère, et que nos offenses, au moins, ne soient pas funestes à la Cité. Comment ceci sera-t-il ? Donne-nous les corps des morts pour que nous les ensevelissions, nous qui voulons être pieux ; sinon, ce qui arrivera est manifeste, car j'irai les ensevelir de force. Jamais, en effet, il ne sera dit parmi les Hellènes que l'antique Loi des Dieux, venue jusqu'à moi et à la Ville de Pandiôn, a été violée.

LE CHOEUR.

Aie bon courage ! En respectant la lumière de la justice, tu échapperas aux vains blâmes des hommes.

LE HÉRAUT.

Veux-tu que je resserre en un mot ton discours ?

THESEUS.

Parle, si tu veux, car tu n'es pas de nature silencieuse.

LE HÉRAUT.

Jamais tu n'enlèveras de notre terre les fils des Argiens.

THÉSEUS.

Et toi, écoute-moi à ton tour, si tu veux.

LE HÉRAUT.

J'écouterai ; il faut que chacun parle à son tour.

THÈSEUS.

J'enlèverai de la terre Asopienne et j'ensevelirai ces cadavres.

LE HÉRAUT.

Avant tout, il te faudra courir le danger des armes.

THÈSEUS.

J'ai supporté déjà beaucoup d'autres épreuves diverses.

LE HÉRAUT.

Ton père t'a-t-il engendré tel que tu suffises contre tous?

THESEUS.

Contre les mauvais, si nombreux qu'ils soient. Nous ne punissons pas les bons.

LE HÉRAUT.

Vous avez coutume, toi et ta Ville, d'agir avec indiscrétion en beaucoup de choses.

THÈSEUS.

C'est en soutenant de nombreuses entreprises qu'elle est devenue aussi prospère.

LE HÉRAUT.

Viens! afin que la lance Kadméienne te frappe devant la Ville !

THÈSEUS.

Quel vaillant combattant peut-il naître du Dragon ?

LE HÉRAUT.

Tu en feras l'expérience à tes dépens. Maintenant tu es encore jeune.

THÈSEUS.

Tu ne m'émeus ni n'excites ma colère par tes paroles insolentes. Mais sors de cette terre et remporte les vaines paroles que tu as apportées, car nous n'arrivons à rien en nous parlant. Il faut faire marcher les hoplites et les conducteurs de chars, et pousser contre la terre de Kadmos les chevaux harnachés qui répandent l'écume de leur bouche. Je vais partir moi-même pour les sept portes de Kadmos, tenant à la main le fer aigu, et je serai mon propre héraut. Pour toi, j'ordonne que tu demeures, Adrastos. Ne me joins pas ta fortune. A l'aide de mon Daimôn, je conduirai bravement ma brave armée. J'ai besoin d'une seule chose : avoir avec moi les Dieux qui respectent la justice. Ces deux appuis réunis assurent en effet la victoire. Car le courage ne sert en rien aux hommes, si un Dieu ne leur est favorable.

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe I.

O malheureuses mères de malheureux chefs, combien la pâle crainte me trouble sous le foie !

2me DEMI-CHOEUR.

Quelle nouvelle parole chantes-tu ?

1er DEMI-CHOEUR.

Où l'armée de Pallas se réunira-t-elle ?

2me DEMI-CHOEUR.

Penses-tu que la chose se terminera par les armes, ou par un échange de paroles ?

1er DEMI-CHOEUR.

A la vérité, ceci vaudrait bien mieux ; mais si les meurtres d'Arès, la mêlée et les cris désespérés avaient encore lieu, ô malheureuse que je suis, à quel blâme ne serais-je pas en proie, moi qui serais cause de ces maux !

2me DEMI-CHOEUR.

Antistrophe I.

Mais si quelque retour de la destinée renversait celui qui s'enorgueillit de ses prospérités ? Cette confiance me fortifie.

1er DEMI-CHOEUR.

Tu parles comme si les Daimones étaient justes.

2me DEMI-CHOEUR.

Quels autres qu'eux, en effet, dispensent les événements ?

1er DEMI-CHOEUR.

Je vois que les Dieux dispensent bien des destinées diverses aux hommes.

2me DEMI-CHOEUR.

Tu cèdes à ton ancienne crainte. La vengeance a appelé la vengeance et le meurtre a appelé le meurtre; mais les Dieux répartissent aux mortels les allégements des maux, car ils amènent la fin de toutes choses.

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe II.

Quand reverrons-nous les plaines où s'élèvent les belles tours et quitterons-nous les eaux divines de Kallikhoros!

2me DEMI-CHOEUR.

Puisse un des Dieux me donner des ailes afin que j'aille vers la Ville aux deux fleuves!

1er DEMI-CHOEUR.

Tu saurais, tu saurais la destinée de nos amis!

2me DEMI-CHOEUR.

La destinée du brave Roi de cette terre est encore incertaine.

1er DEMI-CHOEUR.

Antistrophe II.

Invoquons de nouveau les Dieux déjà invoqués; la confiance est le premier recours quand on craint.

2me DEMI-CHOEUR.

O Zeus! époux de notre antique mère, la Génisse, fille d'Inakhos!

1er DEMI-CHOEUR.

Secours cette Ville et sois-moi propice !

2me DEMI-CHOEUR.

Rends-moi ta gloire et les défenseurs de la Ville, ces chefs outrageusement traités, pour les mettre au bûcher !

LE MESSAGER.

Femmes, je viens avec de bonnes nouvelles, sain et sauf moi-même, ayant été pris dans le combat où les armées des sept chefs morts combattirent auprès du cours de Dirkè, et je vous annonce la victoire de Thèseus. Pour vous épargner une longue suite de paroles, j'étais prisonnier de Kapaneus que Zeus a consumé de sa foudre enflammée.

LE CHOEUR.

O très cher! tu apportes une agréable nouvelle : ton retour et la gloire de Thèseus. Et si, par surcroît, l'armée des Athènaiens est sauve, tout ce que tu annonces est heureux.

LE MESSAGER.

Elle est sauve, et la victoire est telle qu'elle aurait dû être pour Adrastos, avec ses Argiens, quand il les conduisit des bords de l'Inakhos contre la Ville des Kadméiens.

LE CHOEUR.

Comment le fils d'Aigeus et ses compagnons de guerre ont-ils élevé un trophée à Zeus? Dis! Tu étais là, en effet; et tu nous réjouiras, nous qui n'y étions pas.

LE MESSAGER.

L'éclatant rayon de Hèlios qui éclaire toute chose frappait la terre. A la porte Ëlektra, j'étais debout au sommet d'une tour d'où je voyais au loin. Et je vois les trois corps d'armée, et les Hoplites s'étendant plus haut, sur les bords de l'Isménos, et le Roi lui-même, l'illustre fils d'Aigeus, et, avec lui, sur la droite, les habitants de l'antique Kékropia. Et, sur la gauche, étaient les Paraliens armés de la lance, près de la source d'Arès ; et les cavaliers étaient postés en nombre égal sur les deux côtés de l'armée, et les chars étaient au-dessous du tombeau sacré d'Amphiôn. Le peuple de Kadmos se tenait devant les murailles, ayant placé en arrière les cadavres qui étaient cause du combat. Et les cavaliers étaient opposés aux cavaliers, et les chars à quadriges étaient rangés en face des chars. Alors, le héraut de Thèseus parla ainsi devant tous : — Hommes, taisez-vous ! faites silence, armée des Kadméiens : écoutez ! nous venons redemander les cadavres, voulant les ensevelir, par respect pour la loi universelle de la Hellas, et non pour étendre le carnage. — Et Kréôn ne répondit rien à ces paroles, mais il resta silencieux sous les armes. Et les conducteurs des chars à quadriges engagèrent la mêlée, et, poussant les chars les uns contre les autres, ils rapprochèrent les combattants. Et ceux-ci s'attaquaient avec le fer, et ceux-là faisaient retourner les chevaux en arrière pour les pousser de nouveau contre les combattants qu'ils portaient. Phorbas, qui était le chef des cavaliers Athènaiens, ayant vu les chars confusément mêlés, et, d'autre part, ceux qui commandaient les cavaliers Kadméiens, engagèrent le combat ; et ils étaient tour à tour vainqueurs et vaincus.

Moi qui ai vu cela, et qui n'ai point appris par d'autres les choses terribles qui se passaient, car j'étais là où luttaient les chars et les combattants des chars, je ne sais que dire tout d'abord, ou l'épaisse poussière qui montait dans l'Ouranos, ou ceux qui étaient traînés sens dessus dessous, embarrassés dans les rênes, ou les flots de sang versé, ou les uns tombés des chars, brisés, précipités la tête contre terre et perdant la vie sous les chars fracassés. Et Kréôn, ayant vu la cavalerie partie d'ici victorieuse, saisit son bouclier et s'avança, avant que la frayeur se fût emparée de ses compagnons. Mais Thèseus, n'hésitant pas un seul instant, marcha droit en avant et entraîna ses guerriers splendidement armés. Et les Kadméiens, au milieu de la mêlée, tuaient et étaient tués, et s'exhortaient avec de grandes clameurs : — Frappe ! repousse courageusement de ta lance les Érékhthéides ! — Et la foule des hommes issus des dents du Serpent combattait avec fureur. Et, en effet, notre aile gauche plia ; mais leur aile gauche prit la fuite, vaincue par notre droite, et le combat était égal. C'est à ce moment qu'il faut louer le Stratège. Ne se contentant pas de cette portion de victoire, il courut à l'aile qui pliait, et il cria d'une voix telle que la terre en retentit : — O enfants, si vous ne résistez pas à la lance solide des hommes nés de la Semence, la Cité de Pallas va périr ! — Et il inspira sa confiance à toute l'armée des Kranaïdes, et s'étant armé lui-même de la terrible massue Épidaurienne, et la faisant brandir, il en brisa les têtes couvertes de casques et les cous arrachés des troncs. Et, après bien des peines, tous, enfin, prirent la fuite. Et moi, je m'écriai, et je sautai et je battis des mains ; mais les vainqueurs couraient aux portes. Et les clameurs et les hurlements des jeunes hommes et des vieillards rou-

laient par la Ville et remplissaient les temples de terreur. Il était permis à Thèseus de se jeter dans la Ville ; mais il retint ses compagnons, disant qu'il était venu, non pour saccager la Ville, mais pour demander les cadavres. C'est un tel chef d'armées qu'il faut élire, qui soit brave dans les dangers et qui réprime l'insolence du peuple qui, dans la prospérité, veut gravir les plus hauts degrés de l'échelle, et qui a coutume de ruiner sa propre félicité quand il pourrait en jouir.

LE CHOEUR.

Maintenant que je vois ce jour inespéré, je pense qu'il y a des Dieux et que je souffre moins de maux, puisque ces hommes sont châtiés.

ADRASTOS.

O Zeus! pourquoi parle-t-on de la sagesse des misérables mortels ? Nous dépendons de toi, en effet, et nous n'accomplissons que les choses que tu veux. La redoutable Argos était à nous, et nous étions nombreux, jeunes et vigoureux ; et quand Ëtéoklès proposa de traiter, nous ne voulûmes point accepter les offres modérées qu'il nous faisait, et nous nous sommes perdus. Et lui, alors heureux, et tel qu'un pauvre récemment parvenu à la richesse, devint insolent, et le peuple insensé de Kadmos s'est perdu à son tour par son insolence. O vains mortels, qui, tendant l'arc plus qu'il ne convient, subissez justement vos maux, vous n'obéissez point à vos amis, mais aux faits accomplis! Et vous, ô Cités, quand vous pouvez détourner vos malheurs par la parole, vous décidez les affaires, non par la parole, mais par le carnage. Mais pour-

quoi parlé-je ainsi ? Je veux savoir comment tu t'es sauvé. Ensuite, je t'interrogerai sur le reste.

LE MESSAGER.

Après que le tumulte de la mêlée eut agité la Ville, je m'enfuis par la porte où entrait l'armée.

ADRASTOS.

Avez-vous rapporté les cadavres qui étaient cause du combat ?

LE MESSAGER.

Ceux-là mêmes qui commandèrent les sept illustres corps d'armée.

ADRASTOS.

Comment dis-tu ? Mais où est la foule des autres morts ?

LE MESSAGER.

Ils ont été ensevelis dans les vallées du Kithairôn.

ADRASTOS.

Au delà ou en deçà ? Qui les a ensevelis ?

LE MESSAGER.

Thèseus, là où est la Roche ombragée d'Éleuthèr.

ADRASTOS.

Et les morts qu'il n'a point ensevelis, où les as-tu laissés ?

LE MESSAGER.

Auprès d'ici. Ce qui est fait avec empressement est proche.

ADRASTOS.

Des esclaves les ont donc enlevés indignement du carnage ?

LE MESSAGER.

Aucun esclave n'a mis la main à ce travail.

ADRASTOS.

. . . . . .

LE MESSAGER.

Tu louerais Thèseus, si tu eusses été présent, quand il prenait soin des morts.

ADRASTOS.

A-t-il lavé lui-même les cadavres sanglants de ces malheureux ?

LE MESSAGER.

Lui-même a préparé les lits et couvert les corps.

ADRASTOS.

C'était un devoir cruel et honteux.

LE MESSAGER.

Qu'ont de honteux pour les hommes les maux communs à tous les hommes ?

ADRASTOS.

Hélas ! combien j'aimerais être mort avec eux !

LE MESSAGER.

Tu pleures inutilement, et tu arraches des larmes à celles-ci.

ADRASTOS.

Elles-mêmes, je pense, m'enseignent à pleurer. Mais, allons ! J'élèverai les mains en allant au-devant des morts, et je dirai le chant lamentable du Hadès, en appelant nos amis dont je reste privé dans une douloureuse solitude ; car la seule chose irréparable pour les mortels, c'est de perdre l'âme mortelle. Il est possible de recouvrer les autres biens.

LE CHŒUR.

Strophe I.

D'un côté la joie, de l'autre la tristesse ; la gloire pour la Ville et un double honneur de guerre pour les chefs. S'il m'est cruel de voir les cadavres de mes enfants, cependant, ce sera un beau spectacle, puisque je verrai ce jour inespéré, en subissant la plus grande de toutes les douleurs.

Antistrophe I.

Plût aux Dieux que le Temps, père antique des jours, m'eût gardée non mariée jusqu'ici, et toujours ! Quel besoin avais-je d'enfants ? Je ne me serais pas attendue à subir cette calamité immense, si j'avais été affranchie des noces. Mais, maintenant, je vois le plus manifeste des malheurs, privée que je suis de mes très chers enfants.

Je vois déjà les cadavres de nos fils morts. O malheureuse! Plût aux Dieux que je fusse morte avec ces enfants et descendue avec eux dans le Hadès!

ADRASTOS.

Strophe II.

Gémissez, ô mères, sur ces morts qui vont aller sous la terre! Gémissez à votre tour, en écoutant mes gémissements.

LE CHOEUR.

O enfants! ô cruel et cher nom de mère! Je te parle, à toi qui es mort!

ADRASTOS.

Hélas! hélas!

LE CHŒUR.

Hélas sur moi à cause de mes maux!

ADRASTOS.

Ah! hélas!

LE CHŒUR.

. . . . . .

ADRASTOS.

Nous avons subi, hélas!...

LE CHŒUR.

Les plus affreuses douleurs.

ADRASTOS.

O Cité Argienne, ne vois-tu pas ma destinée

LE CHOEUR.

Elle me voit misérable et privée d'enfants !

ADRASTOS.

Antistrophe II.

Approchez les corps sanglants de ces malheureux égorgés indignement, et par des meurtriers indignes, dans le tumulte de la mêlée.

LE CHOEUR.

Donnez, afin que je les presse de mes mains, que je serre mes enfants dans mes bras !

ADRASTOS.

Les voici ! Les voici !

LE CHOEUR.

Quel pesant fardeau de douleurs !

ADRASTOS.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Tu dis cela à des mères !

ADRASTOS.

Vous m'entendez.

LE CHOEUR.

Tu gémis sur nos maux communs.

ADRASTOS.

Plût aux Dieux que l'armée Kadméienne m'eût tué dans la poussière !

LE CHOEUR.

Plût aux Dieux que mon corps n'eût jamais été uni dans un lit à celui d'un homme !

ADRASTOS.

Vous voyez une mer de malheurs, ô mères misérables à cause de vos fils !

LE CHOEUR.

Nous nous déchirons de nos ongles, et nous répandons de la cendre sur nos têtes !

ADRASTOS.

Hélas ! hélas sur moi ! Que la terre m'engloutisse ! Que la tempête me disperse ! Que la flamme du feu de Zeus tombe sur ma tête !

LE CHOEUR.

Tu as vu de tristes noces et l'oracle funeste de Phoibos ! une lamentable Érinnys a quitté les demeures d'Oidipous pour venir contre toi !

THÈSEUS.

Je voulais t'interroger quand tu te répandais en lamentations devant l'armée ; mais je tairai maintenant les questions qui te concernent, et je vais interroger Adrastos : Comment ceux-ci sont-ils devenus des hommes illustres par leur courage ? Dis-le à ces jeunes citoyens, étant plus sage qu'eux, car tu es plein d'expérience. J'ai su les actions, plus grandes qu'on ne peut dire, par lesquelles ils espéraient emporter la Ville. Cependant, il est une chose sur laquelle je ne te questionnerai pas, de peur d'exciter le rire, c'est-à-dire ceux contre qui chacun d'eux a combattu et dont la lance l'a blessé ; car ce sont de vaines paroles, pour qui écoute et pour qui parle, de vouloir raconter que tel guerrier, au milieu de la mêlée, ayant une foule de lances devant les yeux, s'est conduit bravement. Je ne pourrais ni interroger ni croire ceux qui oseraient dire de telles choses. A peine quelqu'un peut-il voir ce qui concerne sa propre sûreté, debout en face de ses ennemis.

ADRASTOS.

Écoute donc, car c'est bien volontiers que je louerai mes amis dont je veux dire des choses vraies et justes. Vois-tu celui-ci sur qui se précipite le trait de Zeus ? C'est Kapaneus. Il avait de grandes richesses, mais il n'en était nullement orgueilleux, et son esprit n'en était pas plus enflé que celui d'un homme pauvre, et il fuyait quiconque s'enorgueillissait d'une table abondante et méprisait une nourriture frugale. Il disait, en effet, que la vertu ne consiste pas dans l'assouvissement du ventre, et que peu doit nous suffire. C'était un véritable ami pour ses

amis, présents ou absents, et de tels hommes le nombre n'est pas grand. Il avait les mœurs franches, l'aspect agréable; il ne faisait jamais de promesse vaine, ni aux serviteurs, ni aux citoyens. Le second dont je parlerai est Étéoklos, également vertueux. Il était jeune et pauvre, mais il obtint cependant de nombreux honneurs sur la terre Argienne. Il ne reçut jamais dans sa demeure l'or qui lui fut souvent offert en don par ses amis, afin de ne pas contracter d'habitudes serviles et de ne pas être contraint par l'argent. Il haïssait les pervers, non la Cité; car une Cité n'est point blâmable, quand on parle mal d'elle à cause du mauvais qu'elle a pour maître. Le troisième d'entre ceux-ci est Hippomédôn. Dès au sortir de l'enfance, il se détourna de la volupté des Muses et de la molle vie; mais il habitait la campagne, s'exerçant aux dures fatigues, se plaisant aux fortes entreprises, se réjouissant des parties de chasse, des chevaux, et de tendre l'arc, et voulant offrir à la Cité un défenseur utile. Et celui-ci est le fils de la chasseresse Atalanta, le jeune Parthénopaios, le premier de tous pour la beauté; et il était Arcadien; et, venu sur les bords de l'Inakhos, il fut élevé dans Argos. Et, tout d'abord, comme il convient que les étrangers agissent, il ne fut ni à charge ni odieux aux citoyens, ni cherchant querelle en paroles, ce qui fait qu'un citoyen ou un étranger est le plus insupportable. Mais, reçu dans l'armée, comme s'il fût né Argien, il défendit le pays; et il se réjouissait quand la Cité était prospère, et il éprouvait un chagrin cruel quand elle était frappée d'un revers; et quoiqu'il eût de nombreux amants, et que les femmes l'aimassent autant, il se garda de ne jamais faillir. Je ferai brièvement la grande louange de Tydeus. Il n'était pas illustre par la parole, mais il était

Universitas BIBLIOTHECA

intelligent dans les armes et habile à inventer des stratagèmes. Au-dessous de son frère Méléagros par la prudence, il posséda une renommée égale dans l'art de la guerre, et acquit avec persévérance la science guerrière sous le bouclier. Nature avide de gloire, esprit fécond dans l'action, inférieur seulement en éloquence. Après mes paroles, ne t'étonne pas, Thèseus, que ceux-ci aient osé braver la mort devant les tours. La bonne éducation inspire l'honneur, et l'homme qui s'est exercé aux choses honnêtes rougirait d'être un lâche. Le courage peut être enseigné, puisqu'on enseigne à l'enfant à entendre et à dire ce qu'il ne savait pas. On sait encore dans la vieillesse ce qu'on a appris étant jeune. Donc instruisez bien vos enfants.

LE CHOEUR.

Hélas, ô fils, je t'ai élevé pour être malheureux! c'est pour cela que je t'ai porté sous le foie et que j'ai subi les douleurs de l'enfantement! Et, maintenant, le Hadès possède le fruit de mes peines, et je n'ai plus de soutien de ma vieillesse, moi, malheureuse, qui avais enfanté un fils!

THÈSEUS.

Les Dieux, en engloutissant vivant dans les abîmes de terre, le fils bien né d'Oiklès, avec son quadrige, l'ont glorifié hautement. Nous dirons vrai en louant aussi le fils d'Oidipous, Polyneikès, car il était mon hôte avant de quitter la ville de Kadmos pour venir exilé dans Argos. Mais sais-tu ce que je voudrais faire de ces corps?

ADRASTOS.

Je ne sais, si ce n'est qu'une seule chose, c'est que j'obéirai à tes paroles.

THÈSEUS.

Kapaneus frappé par le feu de Zeus...

ADRASTOS.

Veux-tu qu'on le brûle séparément comme un cadavre sacré?

THÈSEUS.

Certes! et tous les autres sur un même bûcher.

ADRASTOS.

Où donc construiras-tu son monument séparé?

THÈSEUS.

On construira le tombeau auprès de ces demeures.

ADRASTOS.

Les esclaves s'occuperont de cette tâche.

THÈSEUS.

Et nous de ceux-ci. Que les cadavres nous soient apportés!

ADRASTOS.

Allez, ô malheureuses mères, auprès de vos fils!

THÈSEUS.

Ce que tu dis, Adrastos, n'est pas utile.

ADRASTOS.

Comment n'est-il pas convenable que des mères touchent leurs enfants ?

THÈSEUS.

Elles mourraient si elles les voyaient défigurés. C'est un spectacle affreux que celui des cadavres aussitôt après la mort. Pourquoi, je te prie, veux-tu ajouter à leur douleur ?

ADRASTOS.

Tu l'emportes. Il faut que vous restiez ici avec patience. Thèseus a bien parlé. Quand nous aurons déposé les corps dans le feu, vous recueillerez les ossements. O misérables mortels, pourquoi avez-vous saisi les lances et avez-vous commis des meurtres réciproques ? Assez ! Mettez fin à ces travaux, et vivez en paix avec des hommes paisibles. La vie est chose brève, et il convient de la passer le plus aisément, et non avec tant de peines.

LE CHOEUR.

Strophe.

Je ne me réjouis plus de mes fils, je ne suis plus heureuse par mes enfants ! Je n'ai plus ma part de félicité parmi les mères Argiennes, et Artémis qui assiste celles qui enfantent, ne nous approchera plus, nous qui sommes privées d'enfants ! Ma vie sera désormais misérable, et je serai pourchassée, comme une nuée, par les vents orageux !

Antistrophe.

Sept mères, nous avions enfanté sept fils, les plus illustres des Argiens, et, maintenant, sans enfants, sans fils, je vieillis pour une misérable destinée, n'étant comptée ni parmi les morts, ni parmi les vivants, et je subirai ma destinée loin des uns et des autres!

Épôde.

Les pleurs seuls me restent, à moi, malheureuse! Et les seuls monuments de mon fils qui gisent dans ma demeure sont ces lamentables cheveux coupés, ces couronnes, les libations mortuaires et les chants dont ne veut pas Apollôn à la chevelure d'or. Et, ne dormant plus, dans ma douleur, j'arroserai mes péplos de larmes jusque sur ma poitrine! Mais je vois déjà le lit funèbre de Kapaneus et son tombeau sacré, et, hors des demeures, les offrandes faites aux morts par Thèseus. Et voici venir l'illustre femme de celui que la foudre a tué, Éuadnè, que le roi Iphis a engendrée. Pourquoi s'arrête-t-elle sur le haut rocher qui domine cette demeure, après avoir marché jusqu'ici?

ÉUADNÈ.

Strophe.

Quelle lumière, quelle splendeur Halios apporta-t-il sur son char, et Sélana à travers l'Aithèr, quand les Nymphes rapides promenèrent leurs torches dans les ténèbres nocturnes, lorsque, pour mes noces, la Cité d'Argos chanta magnifiquement des chants de félicité et les louanges de mon mari Kapaneus armé d'airain? Le

viens, accourant de mes demeures, furieuse, désirant le même bûcher et le même sépulcre, afin de finir dans le Hadès une vie amère et mes douleurs. Car la mort est douce quand on la partage avec les mourants qu'on aima, si un Dieu nous l'accorde.

LE CHŒUR.

Tu vois, auprès du lieu où tu es, ce bûcher, trésor de Zeus, où est déposé ton mari dompté par le feu de la foudre.

ÉUADNÉ.

Antistrophe.

Je vois déjà la fin, là où je suis maintenant. La destinée a mené mes pas. Afin d'acquérir un nom glorieux, je vais me jeter du haut de ce rocher, sautant dans le feu, et mêler dans la flamme ardente mon cher corps à celui de mon mari; et, posant mes membres à côté des siens, descendre dans les demeures de Perséphonéia! Salut, noces et lumière! Plaise aux Dieux que mes enfants fassent de justes alliances dans Argos, et qu'un digne mari s'unisse avec un cœur sincère à ma fille bien née!

LE CHŒUR.

Mais voici ton père lui-même, le vieillard Iphis, qui vient pour entendre des nouvelles qu'il ignorait encore et qu'il gémira d'apprendre.

IPHIS.

O malheureuse! Et moi, malheureux vieillard, qui ren-

contre un double deuil de famille dans ma demeure! Car je vais remporter dans la patrie mon fils Etéoklos mort, tué par la lance Kadméienne, et je cherche ma fille, femme de Kapaneus, qui s'est ruée hors de la demeure, désirant mourir avec son mari. Déjà on la surveillait dans la demeure, mais quand j'ai négligé d'y prendre garde, à cause des maux présents, elle est sortie. Je conjecture qu'elle est ici ; dites-moi si vous le savez.

ÉUADNÈ.

Pourquoi interroges-tu celles-ci ? Me voici sur ce rocher, telle qu'un oiseau, au-dessus du bûcher de Kapaneus, prête à prendre l'élan mortel, ô père!

IPHIS.

Fille, quel souffle t'a portée là? Étant sortie de la demeure, quel dessein t'a conduite sur cette terre ?

EUADNÈ.

Tu serais saisi de colère, si tu apprenais mes desseins. Mais je ne veux pas t'entendre, père!

IPHIS.

Comment ? N'est-il pas juste que ton père les sache?

ÉUADNÈ.

Tu ne serais pas un juge impartial de ma résolution.

IPHIS.

Mais pour quel motif as-tu ainsi orné ton corps ?

ÉUADNÈ.

Ces ornements, père, signifient quelque chose de nouveau.

IPHIS.

Tu n'as pas l'aspect d'une femme qui pleure son mari.

ÉUADNÈ.

C'est que je suis préparée pour une chose nouvelle.

IPHIS.

Cependant tu es debout auprès du sépulcre et du bûcher.

ÉUADNÈ.

Je viens ici, en effet, pour remporter une belle victoire.

IPHIS.

Quelle victoire dois-tu remporter? Je désire le savoir de toi.

ÉUADNÈ.

Sur toutes les femmes que Hèlios éclaire.

IPHIS.

Par les travaux d'Athana, ou par la sagesse de l'esprit?

ÉUADNÈ.

Par le courage! car je serai étendue morte avec mon mari.

IPHIS.

Que dis-tu ? Que signifie cette énigme insensée ?

ÉUADNÈ.

Je vais me jeter dans le bûcher de Kapaneus mort !

IPHIS.

O fille ! ne dis pas de telles paroles devant la foule.

ÉUADNÈ.

Je veux que tous les Argiens le sachent.

IPHIS.

Mais, certes, je ne te permettrai pas d'agir ainsi.

ÉUADNÈ.

Ce sera cependant, car tu ne pourras pas m'arrêter de ta main. Déjà mon corps est précipité, ce qui est douloureux pour toi, mais ce qui m'est doux ainsi qu'à mon mari consumé avec moi.

LE CHŒUR.

O femme, tu as accompli une action terrible !

IPHIS.

Je meurs, malheureux que je suis ! ô femmes Argiennes !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! Tu souffres des maux horribles, tu vois une chose très audacieuse, ô malheureux !

IPHIS.

As-tu jamais rencontré un homme plus malheureux que moi ?

LE CHOEUR.

O malheureux ! Tu partages la destinée d'Oidipous, vieillard, de même que ma ville infortunée !

IPHIS.

Hélas sur moi ! Pourquoi n'est-il point permis aux hommes de redevenir jeunes, et vieux une seconde fois ? Dans les demeures, si quelque chose est blâmable, nous la corrigeons par de nouvelles résolutions, mais il n'en est pas ainsi de la vie. Si nous étions jeunes et vieux deux fois, qui aurait failli pourrait se corriger. Pour moi, en effet, voyant les autres engendrer des enfants, j'en voulais aussi, et je mourais de désir ; mais si, déjà, j'eusse engendré, et su combien il est douloureux pour un père d'être privé de ses enfants, je n'aurais jamais éprouvé le malheur qui me frappe, moi qui ai engendré un fils très brave dont je suis maintenant privé. Et cela est ! malheureux ! que me faut-il faire ? Aller dans ma demeure ? Je n'y verrais que la solitude immense et la désespérance de ma vie. Irai-je dans la demeure de Kapaneus ? J'y allais avec joie lorsque ma fille était vivante. Mais elle n'est plus, elle qui approchait toujours sa bouche de mes joues et prenait ma tête avec ses mains ! Rien n'est plus doux qu'une fille pour un vieux père. Les mâles sont des cœurs plus fiers, mais moins doux et caressants. Donc, emmenez-moi très promptement dans ma demeure ; livrez-moi aux ténèbres, afin que j'y consume mon vieux corps par l'inanition ! Que me servira de toucher les osse-

ments de ma fille? O vieillesse inéluctable, que je te hais! Je hais, tous, tant qu'ils sont, ceux qui veulent prolonger la vie par de la nourriture, des couvertures et des arts magiques, détournant le cours de la vie afin de ne pas mourir, tandis que, ne servant à rien sur la terre, il leur faudrait être morts et céder leur place à de plus jeunes.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! Voici qu'on apporte les ossements de nos fils consumés. Prenez-les, servantes d'une vieille femme infirme (car le deuil de mes fils ne m'a laissé aucune force) qui a vécu trop longtemps, épuisée par tant de douleurs; car est-il un plus grand malheur que de voir ses enfants morts?

UN ENFANT.

Strophe I.

J'apporte, ô malheureuse mère, j'apporte du bûcher les cendres de mon père, fardeau bien lourd à cause de ma douleur, mais qui sont contenues en entier dans cette urne étroite.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! Pourquoi apportes-tu des larmes à la chère mère de ces morts, ce peu de cendres au lieu des corps de ceux qui furent autrefois illustres dans Mykèna?

L'ENFANT.

Antistrophe I.

O Dieux! ô Dieux! Moi, malheureux, privé de mon

malheureux père, je vivrai orphelin dans une demeure déserte, et non dans les bras du père qui m'a engendré!

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! Qu'ai-je recueilli du mal que j'ai eu à enfanter mon fils? Où est la récompense de mes veilles et de l'éducation maternelle et des insomnies de mes yeux? où sont les doux baisers de leur bouche?

ADRASTOS.

Strophe II.

Tes fils sont partis, mère! ils ne sont plus vivants. L'Aithèr les a reçus, réduits en cendre par le feu, et ils se sont envolés vers Aidès!

L'ENFANT.

Père! tu entends les gémissements de tes fils. Ne vengerai-je pas, un jour, ta mort par les armes?

LE CHOEUR.

Plaise aux Dieux que cela soit, fils!

L'ENFANT.

Antistrophe II.

Puisse un Dieu vouloir que je venge un jour mon père! Notre malheur ne sommeille pas encore.

LE CHOEUR.

Ah! assez nous lamenter sur la destinée, assez de douleurs!

L'ENFANT.

Les eaux de l'Asopos me verront-elles, un jour, chef des guerriers Argiens armés d'airain et vengeur de mon père mort?

Strophe III.

Il me semble te voir encore, père, devant mes yeux...

LE CHOEUR.

Poser un cher baiser sur tes joues,

L'ENFANT.

L'appel de ta voix...

LE CHOEUR.

S'est dissipé dans l'air.

L'ENFANT.

Il a laissé un double deuil à ma mère...

LE CHOEUR.

Et à toi! Et jamais les regrets douloureux de ton père ne te quitteront.

Antistrophe III.

Je porte un tel fardeau qu'il me tue. Allons! je presserai ces cendres sur ma poitrine.

L'ENFANT.

Je gémis en entendant de si tristes paroles. Mon cœur en est touché.

LE CHOEUR.

O fils, tu es parti ! Je ne te verrai plus, chère image de ta chère mère !

THÈSEUS.

Adrastos, et vous, femmes de race Argienne, voyez ces enfants qui portent aux mains les restes de leurs très braves pères, que j'ai recouvrés. Moi et la Ville nous vous les remettons. Gardez-en le souvenir et la reconnaissance, voyant ce que vous possédez par moi. Et je vous adresse les mêmes paroles, enfants, afin que vous honoriez cette Ville et que vous transmettiez aux fils de vos fils le souvenir des services que vous avez reçus. Que Zeus soit témoin, ainsi que les Dieux dans l'Ouranos, des bienfaits qui vous sont venus de nous !

ADRASTOS.

Thèseus, nous savons tous les bienfaits dont tu as comblél a terre d'Argos, quand elle manquait de protecteurs, et nous en aurons une reconnaissance qui ne vieillira pas ; car, ayant reçu de vous d'éclatants bienfaits, nous devons vous en rendre de pareils.

THÈSEUS.

Quel service me faut-il encore vous rendre ?

ADRASTOS.

Sois heureux ! Tu en es digne, en effet, toi et ta Ville.

THÈSEUS.

Que cela soit, et que le même bonheur te soit accordé !

ATHÈNA.

Écoute, Thèseus, les paroles d'Athènaia, et fais ce qu'il te faut faire dans l'intérêt de ta Ville. Ne donne pas ces restes à ces enfants pour qu'ils les portent dans la terre d'Argos, et ne les renvoie pas si facilement ; mais pour prix de tes peines et de celles de la Ville, reçois d'abord un serment. Il faut qu'Adrastos le jure. Il possède, en effet, la puissance, étant Roi, et peut jurer pour toute la terre des Danaïdes. Et ce serment fera que jamais les Argiens ne conduiront une armée ennemie sur cette terre, et qu'ils repousseront par les armes ceux qui l'attaqueraient. Et si, violant ce serment, ils marchaient contre cette Ville, qu'Adrastos fasse des imprécations pour que le pays Argien périsse misérablement. Et apprends de moi en quel lieu il te faut sacrifier des victimes. Tu as dans ta demeure un trépied aux pieds d'airain, qu'autrefois, après avoir renversé les demeures d'Ilios, Hèraklès, se hâtant vers un autre travail, t'ordonna de placer sur l'autel Pythique. Coupe sur ce trépied les gorges de trois brebis, et inscris le serment dans la cavité du trépied, et donne-le à garder au Dieu qui protège Pythô, afin qu'il soit un monument de l'alliance et un témoignage pour la Hellas. Et l'épée aiguë dont tu auras égorgé les victimes couche-la dans la terre auprès des sept bûchers des morts. Et s'ils marchaient un jour contre la Ville, cette épée, apparaissant, les frapperait de terreur

et leur infligerait un retour malheureux. Ceci fait, renvoie ces morts de ce pays. Et, là où les cadavres ont été purifiés par le feu, plante un bois sacré consacré au Dieu près de la route de l'Isthme. J'ai dit, et j'annonce ceci aux fils des Argiens : — Devenus hommes, vous dévasterez la Ville de l'Isménos, vengeant le meurtre de vos pères morts, toi, Aigialeus, chef des jeunes guerriers à la place de ton père, et toi, fils de Tydeus, venant de l'Aitolia, et que ton père a nommé Diomèdès. Mais il faut que vos joues aient une jeune barbe, avant de pousser les Danaïdes armés contre les sept tours des Kadméiens. Dès que vous serez plus grands, vous viendrez à eux tels que des lionceaux terribles, pour dévaster leur Ville. Il n'en sera point autrement. Nommés Épigones dans toute la Hellas, vous serez dans la postérité le sujet de nobles chants, tellement glorieuse sera votre entreprise, par la faveur des Dieux. —

THÈSEUS.

Maîtresse Athana, j'obéirai à tes paroles, car tu me conduis, afin que je ne m'égare pas. Et je lierai celui-ci par un serment. Seulement, mets-moi dans la voie droite, car si tu restes propice à la Ville, nous l'habiterons en sûreté dans l'avenir.

LE CHŒUR.

Allons, Adrastos, faisons serment à cet homme et à cette Ville. Ils ont pris pour nous des peines dignes d'être honorées.

FIN DES SUPPLIANTES.

IX

IPHIGÉNÉIA A AULIS

IX

IPHIGÉNÉIA A AULIS

AGAMEMNÔN.
UN VIEILLARD
LE CHŒUR.
MÉNÉLAOS.
KLYTAIMNESTRA.
IPHIGÉNÉIA.
AKHILLEUS.
UN MESSAGER.

AGAMEMNÔN.

vieillard, avance devant cette demeure.

LE VIEILLARD.

J'avance. Mais que médites-tu de nouveau, Roi Agamemnôn?

AGAMEMNÔN.

Tu l'entendras.

LE VIEILLARD.

Je me hâte. Bien que ma vieillesse soit privée de sommeil, la vigilance est dans mes yeux.

AGAMEMNÔN.

Quel est cet astre qui passe là-haut?

LE VIEILLARD.

Seirios, roulant auprès des sept Pléiades, encore au milieu de son orbe.

AGAMEMNÔN.

C'est pourquoi il n'y a ni chant d'oiseaux ni bruit de la mer, et le silence des vents plane sur l'Euripos.

LE VIEILLARD.

Mais pourquoi t'élances-tu hors de ta tente, Roi Agamemnôn? Le repos est encore dans Aulis, et les gardes des murs sont immobiles. Rentrons.

AGAMEMNÔN.

Je t'envie, ô vieillard! J'envie celui des hommes qui passe sa vie, inconnu et sans gloire, et j'estime moins heureux ceux qui sont dans les honneurs.

LE VIEILLARD.

C'est là cependant qu'est le beau de la vie.

AGAMEMNÔN.

C'est un éclat menteur. La puissance est douce à désirer, mais elle est douloureuse quand on la possède. Tan-

tôt le culte négligé des Dieux renverse toute la vie, tantôt les opinions changeantes des hommes la tourmentent.

LE VIEILLARD.

Je ne loue point ceci dans un homme illustre. O Agamemnôn! Atreus ne t'a pas engendré pour que tu jouisses de tous les biens. Il faut que tu sois heureux et malheureux, car tu es mortel. Mais, à la lueur d'une lampe, tu as écrit cette lettre que tu portes à la main, et tu l'as effacée l'ayant écrite, et tu as posé, puis rompu le cachet, et tu as jeté tes tablettes à terre en versant des larmes, et tu as subi toutes les agitations, comme si tu étais en démence. Pourquoi, pourquoi es-tu troublé ? Que t'arrive-t-il de nouveau, ô Roi? Allons! confie-moi ta pensée. Tu parleras à un homme bon et fidèle, car Tyndaréôs m'a donné en présent dotal à ta femme comme un sûr compagnon.

AGAMEMNÔN.

Lèda Thestiade eut trois filles, Phoibè, Klytaimnestra, ma femme, et Hélénè. Les plus riches jeunes hommes de la Hellas furent les prétendants de celle-ci. D'affreuses menaces de meurtre s'élevèrent entre ceux qui n'obtiendraient pas la vierge. Ceci troubla son père Tyndaréôs, ne sachant à qui la donner ou la refuser, et quel était meilleur choix. Et il lui vint dans l'esprit de contraind tous les prétendants à se lier par un serment en se do nant la main, et brûlant des victimes et versant des lib tions, à s'obliger par des imprécations à venir en aide celui qui épouserait la jeune Tyndaris, si quelqu'un enl vait celle-ci de sa demeure et violait son lit nuptial, et lui faire la guerre, et à renverser par les armes sa Ville,

Hellène ou Barbare. Après qu'ils eurent été ainsi liés par une foi mutuelle, et que le vieillard Tyndaréôs les eut engagés par son astuce, il permit à sa fille de choisir celui d'entre les prétendants vers lequel la porterait le doux choix d'Aphroditè, et elle choisit Ménélaos, et plût aux Dieux qu'il ne l'eût jamais épousée ! Ensuite, celui qui fut le Juge des Déesses, comme le rapporte la tradition des hommes, vint de chez les Phryges à Lakédaimôn, florissant de riches vêtements, resplendissant d'or et de luxe Barbare, et, aimant Hélénè qui l'aima, il l'emmena dans les pâturages de l'Ida, profitant de ce que Ménélaos était éloigné. Mais celui-ci, se ruant à travers la Hellas, attesta l'ancien serment fait à Tyndaréôs, et par lequel on devait venir en aide à celui qui était outragé. C'est pourquoi les Hellènes, excités à la guerre, ayant saisi les armes, vinrent ici, dans le détroit d'Aulis, munis de nefs, de boucliers, de nombreux chevaux et chars, et, par égard pour Ménélaos, ils me choisirent pour Stratège, moi, son frère. Plût aux Dieux que cet honneur eût été fait à un autre que moi ! Or, l'armée étant réunie et rassemblée, nous restons ici, dans Aulis, sans pouvoir naviguer. Ainsi incertains, le divinateur Kalkhas ordonne qu'Iphigénéia, que j'ai engendrée, soit sacrifiée à Artémis qui habite cette terre ; il déclare que notre navigation et la ruine des Phryges dépendent de ce sacrifice, et que rien de cela n'arrivera si nous ne sacrifions pas. Ayant entendu ces paroles, j'ordonnai à Talthybios de renvoyer toute l'armée par une proclamation solennelle, car jamais on n'obtiendrait de moi que je tuerais ma fille. Mais, enfin, mon frère, par toute sorte de paroles, m'a persuadé d'accomplir cette action horrible. Et j'ai écrit une lettre à ma femme afin qu'elle envoyât sa fille pour être mariée

à Akhilleus, glorifiant l'homme et disant qu'il ne voulait naviguer avec les Akhaiens que s'il possédait une épouse de notre sang dans la Phthia. C'est ainsi que j'ai tenté de persuader ma femme, en prétextant les fausses noces de la jeune fille. Seuls d'entre les Akhaiens, nous savons ce qui en est, Kalkhas, Odysseus, Ménélaos et moi. Mais ce que j'ai résolu injustement, je le rétracte dans ces tablettes que tu m'as vu ouvrir et sceller dans l'ombre de la nuit. Allons, vieillard ! prends cette lettre et cours à Argos. Mais je veux te dire ce que cette lettre renferme sous ses plis, car tu es fidèle à ma femme et à ma maison.

LE VIEILLARD.

Parle et explique, afin que les paroles que je dirai soient conformes à ce que tu as écrit.

AGAMEMNÔN.

— Je t'envoie ceci après mes premières lettres, ô fille de Lèda, afin que tu n'envoies point ta fille à Aulis abritée des flots, sur les bords sinueux de l'Euboia. Nous célèbrerons, l'autre année, les noces de notre fille. —

LE VIEILLARD.

Mais comment Akhilleus, frustré de ces noces, ne sera-t-il pas saisi d'une colère furieuse contre toi et ta femme ? Ceci n'est-il pas dangereux ? Dis ce que tu penses.

AGAMEMNÔN.

Akhilleus ne nous prête que son nom, rien de plus. Il ne sait rien de ces noces, ni de nos desseins, ni de ma promesse de mettre ma fille dans son lit nuptial.

LE VIEILLARD.

Ce que tu oses est grave, ô Roi Agamemnôn, qui, lorsque tu amenais ta fille pour épouser le fils de la Déesse, la livrais aux Danaens pour être sacrifiée !

AGAMEMNÔN.

Hélas sur moi ! J'avais perdu l'esprit. Hélas ! hélas ! Je suis tombé dans le malheur ! Mais va, cours, ne cède pas à la vieillesse !

LE VIEILLARD.

Je me hâte, ô Roi !

AGAMEMNÔN.

Ne t'assieds pas au bord des fontaines ombreuses, ne te laisse pas séduire par le sommeil.

LE VIEILLARD.

Des paroles de bon augure, je te prie !

AGAMEMNÔN.

Partout où tu verras deux routes qui se coupent, regarde, vois si quelque char emporté par des roues rapides ne t'échappe pas qui amène ma fille aux nefs des Danaens. Mais, si tu les rencontres, fais retourner les chevaux vers les murailles Kyklopéennes.

LE VIEILLARD.

Cela sera fait.

AGAMEMNÔN.

Sors promptement des portes

LE VIEILLARD.

Mais comment pourrai-je inspirer confiance en mes paroles à ta femme et à ta fille? dis!

AGAMEMNÔN.

Conserve le sceau sur ces tablettes que tu portes. Va! Déjà cette lumière pâlit devant la resplendissante Éôs et les feux du quadrige de Halios. Aide-moi dans mes inquiétudes. Aucun des mortels n'est prospère ni heureux jusqu'à la fin, et aucun encore n'a été exempt de douleur.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Je suis venue sur la plage de la maritime Aulis, à travers les flots de l'Euripos, ayant quitté Khalkis, ma Ville, baignée par l'illustre Aréthousa dont les eaux coulent dans la mer, afin de voir l'armée des Akhaiens et les nefs voyageuses des belliqueux jeunes hommes que le blond Ménélaos et l'Eupatride Agamemnôn, racontent nos maris, conduisent à Troia sur mille nefs, pour reprendre Héléna que le pasteur Paris, comme un don d'Aphrodita, emmena des roseaux de l'Eurotas, quand, au bord d'une source limpide, Kypris disputa le prix de la beauté à Hèra et à Pallas.

Antistrophe I.

J'ai traversé en hâte, les joues rougissantes d'une jeune pudeur, le bois sacré d'Artémis, où se font de nombreux sacrifices, voulant voir le camp et les tentes guerrières et

les bandes de chevaux des Danaens porteurs de boucliers. Et j'ai vu les deux Aias compagnons, fils d'Oileus et fils de Télamôn, celui-ci honneur de Salamis; et Protésilaos se réjouissant de jouer aux échecs avec Palamédès qu'engendra le fils de Poseidaôn; et Diomèdès se réjouissant de lancer le disque, et Mèrionès, rameau d'Arès et admiration des hommes, et le fils de Laertès, venu des Iles montueuses, et Nireus, le plus beau des Akhaiens.

Épôde.

Et j'ai vu Akhilleus, que Thétis enfanta et que Kheirôn éleva, égal au vent par la rapidité de ses pieds, courir armé sur les sables du rivage, et disputer la victoire à un char emporté par quatre chevaux. Et Eumèlos Phérètiade, le conducteur, criait; et j'ai vu qu'il excitait du fouet ses très beaux chevaux ornés de freins d'or. Et ceux du milieu, sous le joug, étaient tachetés de blanc, et ceux de côté, qui luttaient de vitesse, avaient les crins couleur de feu et les cuisses tachetées de diverses couleurs. Et le Pèléide, tout armé, courait auprès d'eux, contre l'orbe des roues et les moyeux.

Strophe II.

Et je suis venue vers la multitude des nefs, spectacle admirable! afin de satisfaire mes yeux de femme, ce qui est une douce volupté. Et à l'aile droite de la flotte était l'Arès Phthiôte des Myrmidones avec cinquante nefs impétueuses. Et au sommet des poupes se dressaient les images d'or des Déesses Nèrèides, signe de l'armée d'Akhilleus.

Antistrophe II.

Et auprès de celles-ci étaient les nefs des Argiens, au nombre égal d'avirons, et dont les chefs étaient le fils de Mèkisteus, qu'éleva son aieul Talaos, et Sthénélos, fils de Kapaneus. Puis, se tenait le fils de Thèseus, venu de l'Attique avec soixante nefs ayant pour signe agréable aux marins la Déesse Pallas montée sur un char ailé.

Strophe III.

Et j'ai vu l'armée des Boiôtes et leurs cinquante nefs marines ornées de signes; et le signe de Kadmos, tenant un dragon d'or, était sur les korymbes des nefs ; et Lèitos, race de la terre, était le chef de cette armée navale. Puis, ceux de la terre Phôkide, puis les Lokriens, sur un même nombre de nefs, que conduisait le fils d'Oileus, ayant quitté l'illustre ville Throniade.

Antistrophe III.

De la kyklopéenne Mykèna, le fils d'Atreus a conduit les marins de cent nefs. Et, avec lui, comme un ami avec un ami, son frère commande, afin que la Hellas redemande celle qui a fui sa demeure pour des noces Barbares. Et j'ai vu aussi, sur les poupes de Nestôr Gérénien, venu de Pylos, l'image d'un taureau, signe de l'Alphéos qui est de son pays.

Épôde.

Et il y avait douze nefs des Ainianes auxquels commandait le roi Gouneus. Et auprès de ceux-ci étaient les chefs d'Élis, que tout le peuple appelait Epéiens, et Eurytos les commandait. Et Mégès, fils de Phileus, commandait les

Taphiens aux blancs avirons, ayant quitté les Iles Ekhidnades inaccessibles aux marins. Et Aias, nourrisson de Salamis, se tenait près de là, joignant par leur extrémité l'aile droite et l'aile gauche, avec douze nefs rapides. Voilà ce que j'ai appris de cette armée navale, et ce que j'ai vu. Et qui lui opposera les Barides Barbares ne verra pas le retour, tant est forte cette expédition navale que j'ai vue. Quoi que j'apprenne dans une autre demeure, je garderai le souvenir de cette armée réunie

---

LE VIEILLARD.

Ménélaos, tu oses des choses terribles qu'il ne te convient pas d'oser.

MÉNÉLAOS.

Va-t'en ! Tu es trop fidèle à tes maîtres.

LE VIEILLARD.

Certes, tu me reproches une chose honorable.

MÉNÉLAOS.

Tu gémiras si tu fais ce qu'il ne te convient pas de faire.

LE VIEILLARD.

Il ne te fallait pas ouvrir les lettres que je portais.

MÉNÉLAOS.

Et il ne te fallait pas porter ce qui doit amener le malheur de tous les Hellènes.

LE VIEILLARD.

Querelle-toi avec d'autres, mais rends-moi ces lettres.

MÉNÉLAOS.

Je ne les rendrai pas.

LE VIEILLARD.

Et moi, je ne te quitterai pas.

MÉNÉLAOS.

Je vais donc t'écraser la tête avec mon sceptre.

LE VIEILLARD.

Il est assurément glorieux de mourir pour ses maîtres.

MÉNÉLAOS.

Retire-toi. Tu parles trop longuement pour un esclave.

LE VIEILLARD.

O maître, je suis outragé ! Celui-ci, m'arrachant tes lettres des mains par la violence, ne veut en aucune façon être juste.

AGAMEMNÔN.

Ah ! Quel est ce tumulte aux portes ? Quelle est cette violence de paroles ?

MÉNÉLAOS.

C'est à moi de répondre, et non à ui.

AGAMEMNÔN.

Mais toi, Ménélaos, pourquoi te querelles-tu avec celui-ci, et lui fais-tu violence ?

MÉNÉLAOS.

Regarde-moi, afin que je commence à parler.

AGAMEMNÔN.

Moi, né d'Atreus, craindrais-je de lever les paupières ?

MÉNÉLAOS.

Vois-tu ces tablettes, messagères de très funestes nouvelles ?

AGAMEMNÔN.

Je les vois. Mais avant tout qu'elles sortent de tes mains !

MÉNÉLAOS.

Pas avant que j'aie montré à tous les Danaens ce qui est écrit.

AGAMEMNÔN.

Tu sais donc, ayant brisé le cachet, ce que tu ne devais pas savoir ?

MÉNÉLAOS.

Je le sais, afin que tu sois pénétré de douleur, et pour révéler les maux que tu préparais en secret.

AGAMEMNÔN.

Où as-tu pris ces tablettes ? Par les Dieux ! tu as l'âme impudente.

MÉNÉLAOS.

En attendant ta fille, si elle doit venir d'Argos dans l'armée.

AGAMEMNÔN.

Et de quel droit scrutes-tu mes pensées? Ceci n'est-il pas d'un impudent?

MÉNÉLAOS.

Parce que telle est ma volonté. Je ne suis pas ton esclave.

AGAMEMNÔN.

Cela n'est-il pas terrible! Il ne me sera pas permis de gouverner ma famille?

MÉNÉLAOS.

Tu changes sans cesse, voulant tantôt une chose, puis une autre, puis bientôt une troisième.

AGAMEMNÔN.

Tu es très habile de la langue! La langue qui excite à la haine est funeste.

MÉNÉLAOS.

Un esprit instable n'est ni sincère ni juste pour ses amis. Mais je veux te convaincre. Ne repousse point la vérité par colère, et moi, je ne discuterai pas outre mesure. Souviens-toi, quand tu désirais commander aux Danaïdes partant pour Ilios, ne le désirant pas en apparence, mais de toute ta volonté! Combien tu étais humble, prenant la main de chacun, ouvrant tes portes à

tous, accordant un égal accueil à tous, qu'on le voulût ou non, et cherchant ainsi à acheter le pouvoir. Puis, en possession de la puissance, changeant de caractère, tu n'es plus désormais l'ami de tes anciens amis, tu deviens difficile d'accès et rare, et tu t'enfermes. Il ne convient pas qu'un homme juste change ainsi de mœurs, et il doit être d'autant plus ferme pour ses amis, qu'il peut leur être bien plus utile par sa fortune florissante. Voilà mon premier blâme, et en quoi je te trouve d'abord coupable. Après être arrivé à Aulis avec toute l'armée des Hellènes, tu devins comme anéanti, à cause de ce malheur envoyé par les Dieux : leur refus de t'accorder une heureuse navigation. Les Danaïdes te pressaient, afin que tu renvoyasses la flotte, et qu'ils ne prissent pas de peines inutiles à Aulis. Combien tu avais un visage attristé, et combien tu étais troublé de ce que, commandant à mille nefs, tu ne pouvais emplir de tes lances la terre de Priamos! Et tu m'interrogeais : — Que ferai-je? Quelle voie prendrai-je? — craignant, privé du commandement, de perdre une belle gloire. Puis, après que Kalkhas eut ordonné, dans un sacrifice, que tu égorgeasses ta fille offerte à Artémis, afin qu'une heureuse navigation fût accordée aux Danaïdes, joyeux dans l'âme, tu promis de tuer volontairement ta fille ; et, sans y être forcé, volontairement, — ne le nie pas! — tu as demandé à ta femme qu'elle envoyât ici ta fille, sous prétexte de la marier à Akhilleus. Puis, ayant changé de résolution, tu es surpris envoyant d'autres lettres où tu dis que tu ne seras pas le meurtrier de ta fille! C'est très bien, assurément. Cet aithèr est celui qui t'a entendu. Ceci arrive à beaucoup. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour arriver au pouvoir ; puis ils tombent honteusement, en partie par suite du

faux jugement des citoyens, en partie avec justice, parce qu'ils sont impuissants à protéger la Cité. Je plains surtout la malheureuse Hellas qui, lorsqu'elle veut accomplir de belles actions, laisse aller les Barbares, des hommes de vices, et qui la raillent à cause de toi et de ta fille. Certes, ce n'est pas dans son propre intérêt que je nommerais un homme chef d'un pays ou d'une armée. Il faut qu'un chef de Cité soit sage; car tout homme sage est un bon chef.

LE CHOEUR.

C'est une chose cruelle qu'il y ait outrage et querelle entre frères, quand ils tombent en contestation.

AGAMEMNÔN.

Je veux t'accuser aussi, en peu de paroles, sans hausser les paupières avec trop d'impudence, mais avec modération, puisque tu es mon frère; car l'homme juste est plein de pudeur. Dis-moi, pourquoi respires-tu la colère? Pourquoi cet œil sanglant? Qui t'a outragé? Que te manque-t-il? Tu désires recouvrer une femme vertueuse? mais je ne puis te la donner. Tu as mal dirigé celle que tu possédais. Pourquoi souffrirais-je de tes maux, moi qui n'ai point failli? Mon ambition te blesse-t-elle? Veux-tu posséder une belle épouse au mépris de la raison et de l'honneur? Les jouissances d'un mauvais homme sont mauvaises. Pour moi, si, ne pensant pas bien d'abord, j'ai changé sagement de pensée, suis-je donc en démence? N'est-ce point toi, plutôt, qui, ayant perdu une méchante femme par l'heureuse faveur d'un Dieu, veux la reprendre? Des prétendants follement désireux de noces ont juré le serment Tyndaréen. L'Espérance, je crois, fut la

Déesse qui les y poussa, plus que ta fermeté. Entreprends cette guerre avec eux; mais je pense que tu reconnaîtras bientôt ta démence. Les Dieux ne manquent pas d'intelligence; ils savent discerner un serment mal conçu et arraché par la violence. Pour moi, je ne tuerai pas mes enfants. Et tu n'auras pas la satisfaction de tirer vengeance d'une très méchante femme, tandis que je consumerai mes nuits et mes jours dans les larmes, pour avoir accompli des actions iniques et impies contre les enfants que j'ai engendrés. Voilà, bref, clair et net, ce que j'avais à te dire; et si tu ne veux pas entendre raison, j'aurai soin de ce qui me regarde.

LE CHOEUR.

Voici des paroles qui ne ressemblent pas à celles qui ont été dites d'abord, mais elles avertissent sagement qu'il épargnera ses enfants.

MÉNÉLAOS.

Hélas! hélas! Je n'ai donc plus d'amis!

AGAMEMNÔN.

Tu en as, pourvu que tu ne veuilles pas les perdre.

MÉNÉLAOS.

Comment prouveras-tu que tu es né du même père que moi?

AGAMEMNÔN.

Je veux être sage avec toi, et non furieux.

MÉNÉLAOS.

Il faut que les amis souffrent avec leurs amis.

AGAMEMNÔN.

Avertis-moi en agissant bien, et non en me faisant souffrir.

MÉNÉLAOS.

Ne veux-tu donc plus prendre part à cette entreprise avec la Hellas ?

AGAMEMNÔN.

Avec toi, la Hellas est frappée de démence par quelque Dieu.

MÉNÉLAOS.

Glorifie-toi donc de ton sceptre en trahissant ton frère ! Pour moi, je chercherai d'autres moyens et d'autres amis.

UN MESSAGER.

O Roi des Panhellènes ! je viens, amenant ta fille que tu as nommée autrefois Iphigénéia dans tes demeures. Sa mère Klytaimnestra, ta femme, l'accompagne, avec l'enfant Orestès, afin que tu sois charmé de les voir, absent que tu es depuis longtemps de tes demeures. Mais, ayant fait une longue route, elles rafraîchissent leurs pieds délicats dans une claire fontaine, ainsi que les chevaux que nous avons lâchés dans l'herbe des prairies pour y paître. Et moi, je suis accouru en avant pour te préparer à les accueillir, car l'armée sait l'arrivée de ta fille, et le

bruit rapide s'en est répandu, et la multidude accourt pour voir ta fille. Ceux qui ont une haute fortune sont illustres entre tous les mortels, et on les contemple. Les uns disent : — Sont-ce des noces ? De quoi s'agit-il ? Est-ce dans le désir de revoir sa fille que le Roi Agamemnôn l'a fait demander ? — Et d'autres disent : — On initie la jeune fille aux mystères d'Artémis, Reine d'Aulis. Qui donc l'épousera ? — Mais, allons ! offrez les corbeilles et couronnez vos têtes ! Et toi, Roi Ménélaos, prépare les noces, et que le son de la flûte et le bruit de la danse retentissent dans la demeure, car voici un jour heureux pour la jeune vierge !

AGAMEMNÔN.

C'est bien. Mais rentre dans les demeures. Grâce à la fortune propice, le reste ira bien.

AGAMEMNÔN.

Hélas sur moi ! Que dirai-je, malheureux ? Par où commencer ? Dans quel lien fatal suis-je tombé ? Bien plus rusé que toutes mes ruses, un Daimôn m'a prévenu ! Combien une origine obscure a d'avantages ! Il est permis à ceux-là de pleurer et de dire ce qu'ils veulent ; mais ce serait un déshonneur pour les hommes de noble race. L'arbitre de notre vie est l'orgueil, et nous sommes asservis à la multitude. En effet, j'ai honte de verser des larmes, et honte de ne pas pleurer, accablé que je suis de si grandes calamités. Soit ! Mais que dirai-je à ma femme ? Comment la recevrai-je ? Comment la regarder ? Elle m'a

perdu, elle ajoute à tous les maux que je subissais déjà, en venant sans être appelée. Cependant, elle avait le droit de suivre sa fille, devant célébrer ses noces et donner ainsi ce qu'elle a de plus cher, et elle ne trouvera que ma perfidie! Et cette malheureuse vierge, — pourquoi la nommer vierge, puisque le Hadès va bientôt l'épouser, je pense? — combien j'ai compassion d'elle! Je crois l'entendre me dire, suppliante : — O père! me tueras-tu? Puisses-tu célébrer de telles noces, toi et quiconque t'est cher! — Et, auprès d'elle, Orestès poussera des cris compréhensibles, quoique non articulés, car il est encore un petit enfant. Hélas! hélas! Paris, fils de Priamos, m'a perdu par les noces de Hélénè! C'est lui qui cause tout ceci.

LE CHOEUR.

Et moi, je suis émue de compassion, et je gémis, comme il sied à une femme étrangère, sur le malheur des Rois.

MÉNÉLAOS.

Frère, donne que je touche ta main.

AGAMEMNÔN.

Je te la donne. La victoire est à toi, et moi je suis malheureux!

MÉNÉLAOS.

Je jure pas Pélops, le père de notre père, et par Atreus qui nous a engendrés, que je vais te dire sincèrement, du fond du cœur, et sans artifice, ce que je pense. Lorsque je t'ai vu répandre des larmes de tes yeux, j'ai eu pitié de toi. et, à mon tour, j'ai pleuré sur toi. J'ai

changé de sentiment, je ne veux plus t'être cruel, je pense maintenant comme toi, et je te conseille de ne pas uer ta fille et de ne point faire prévaloir mon intérêt. Il n'est point juste, en effet, que tu gémisses et que je sois heureux, que les tiens meurent et que les miens voient la lumière. Que voulé-je en effet? Ne puis-je trouver d'autres noces excellentes, si je désire me marier? Mais, en perdant un frère, ce qui serait pour moi la plus grande des pertes, je retrouverai Hélénè, un mal pour un bien. J'étais insensé comme un jeune homme, jusqu'à ce que j'aie vu la chose de plus près, et quel crime c'est de tuer ses enfants! En outre, songeant à notre parenté, j'ai été saisi de pitié pour cette malheureuse jeune fille qui doit être égorgée à cause de mon mariage. Qu'y a-t-il de commun entre ta fille et Hélénè? Que cette expédition parte d'Aulis! Pour toi, frère, cesse de pleurer et de provoquer mes larmes. Si une divination t'inquiète pour ta fille, je n'y suis plus intéressé, je te remets mes droits. J'ai changé ma cruelle résolution, comme il est juste. Aimant mon frère, né du même père, j'ai changé de pensée. Il est d'un homme de bien d'en venir au meilleur sentiment.

LE CHOEUR.

Tu as dit de nobles paroles, dignes de Tantalos, fils de Zeus. Tu ne démérites pas de tes aieux.

AGAMEMNÔN.

Je te loue, ô Ménélaos, de ce que, contre mon attente tu as prononcé des paroles irréprochables et dignes d toi. La discorde entre frères naît du désir cupide d'enrichir sa famille. J'ai horreur d'une telle parenté funeste

de part et d'autre. Et, cependant, j'en suis venu à la nécessité d'accomplir le meurtre sanglant de ma fille!

MÉNÉLAOS.

Comment? Qui te contraindra de tuer ta fille?

AGAMEMNÔN.

L'assemblée entière de l'armée Akhaienne.

MÉNÉLAOS.

Non, si tu renvoies la jeune fille à Argos.

AGAMEMNÔN.

Je pourrais cacher ceci, mais non cela.

MÉNÉLAOS.

Quoi? Il ne faut pas trop redouter la multitude.

AGAMEMNÔN.

Kalkhas révèlera l'oracle à l'armée des Argiens.

MÉNÉLAOS.

Non! si tu préviens. Cela est facile.

AGAMEMNÔN.

Toute la race des divinateurs est ambitieuse et mauvaise.

MÉNÉLAOS.

Elle n'est bonne ni utile en rien.

AGAMEMNÔN.

Mais ne crains-tu pas ce à quoi je songe?

MÉNÉLAOS.

Comment puis-je entendre ce que tu ne dis pas?

AGAMEMNÔN.

Le fils de Sisyphos sait tout.

MÉNÉLAOS.

Odysseus ne peut nous nuire en rien.

AGAMEMNÔN.

Il est toujours plein de ruse et du parti de la multitude.

MÉNÉLAOS.

Il est saisi d'ambition, ce qui est un grand mal.

AGAMEMNÔN.

Vois le donc, en pensée, debout dans l'assemblée des Argiens, leur apprenant l'oracle qu'a révélé Kalkhas, et comment j'ai promis ce sacrifice à Artémis, et comment j'ai manqué à ma promesse! Entraînant ainsi toute l'armée, il ordonnera aux Argiens de nous tuer, toi et moi, et d'égorger la jeune fille! Si je suis à Argos, ils viendront, m'arracheront des murailles kyklopéennes elles-mêmes et ravageront ma terre. Tels sont mes maux. O malheureux que je suis! A quelle extrémité suis-je réduit en ceci par les Dieux! Ménélaos, rentre dans l'armée, et prends garde seulement que Klytaimnestra apprenne rien, avant que j'aie sacrifié ma fille au Hadès, afin que je sois moins

malheureux de quelques iarmes. Et vous, ô étrangères, gardez le silence.

LE CHOEUR.

Strophe.

Heureux ceux qui usent avec modération et chasteté des lits d'Aphrodita, tranquilles et sans transports furieux, quand Ërôs aux cheveux d'or nous lance les deux flèches des plaisirs, dont l'une fait la félicité et l'autre le trouble de la vie! Je te supplie, ô très belle Kypris, de détourner cette flèche de nos lits! Qu'un peu de beauté et de chastes amours me soient accordés! que je jouisse d'une Aphrodita modérée, et que je rejette des plaisirs sans mesure!

Antistrophe.

Les esprits et les caractères des hommes sont divers et dissemblables; mais les bonnes mœurs sont un bien toujours sûr, et une éducation bien établie sert beaucoup à la vertu. En effet, la pudeur est la sagesse et donne en compensation le plaisir de bien comprendre ce qu'il convient de faire pour que l'opinion des hommes accorde à notre vie une gloire qui ne vieillit pas. C'est une grande chose pour les femmes de respecter la vertu en fuyant la Kypris clandestine. Pour les hommes, la modération, féconde en bons effets, accroîtra d'autant la Cité.

Épôde.

Tu es venu, ô Paris, du pays où, pasteur, tu fus élevé parmi les blancs troupeaux Idaiens, chantant des modes

Barbares, et modulant sur les roseaux de l'Olympos, imités des flûtes Phrygiennes, là où paissaient tes vaches aux lourdes mamelles, et où tu rendis, entre les Déesses, le jugement qui fut cause que tu vins dans la Hellas, devant les demeures d'ivoire. Et, par tes yeux, tu inspiras l'amour à Hélénè, saisi toi-même de désir. Et la Discorde, la Discorde emmène la Hellas avec lances et nefs vers la citadelle de Troia !

Ah ! les prospérités des grands sont grandes ! Voyez la fille d'Agamemnôn, Iphigénéia, ma Reine, et Klytaimnestra, fille de Tyndaréôs. Elles sont nées de pères illustres et sont élevées à une haute fortune. A la vérité, les Dieux sont très puissants, eux qui dispensent les richesses aux misérables mortels.

Arrêtons-nous ici, ô filles de Khalkis ! recevons la Reine qui va descendre du char. De peur que son pied glisse, soutenons-la jusqu'à terre de nos mains étendues, dans une pensée amie, de peur que l'illustre fille d'Agamemnôn ne soit effrayée dès son arrivée parmi nous. Étrangères nous-mêmes, ne causons ni trouble, ni terreur à ces Argiennes étrangères.

KLYTAIMNESTRA.

J'augure bien de ton accueil bienveillant et de la douceur de tes paroles, et j'y puise l'espérance que j'amène cette fiancée à d'heureuses noces. — Enlevez du char les présents que j'offre en dot à la jeune fille, et portez-les soigneusement dans la demeure. Toi, ô enfant, quitte aussi le char, et pose à terre ton pied faible et délicat. Vous, jeunes filles, recevez-la dans vos bras et descendez-

la du char. Qu'une de vous me donne aussi la main pour m'aider à descendre! Que d'autres se tiennent devant le joug, car l'œil des chevaux est ombrageux, et on ne les calme pas de la voix! Prenez cet enfant, fils d'Agamemnôn, Orestès, car il est encore tout petit. Tu t'es endormi, enfant, au mouvement du char? Réveille-toi heureusement pour les noces de ta sœur. Étant bien né toi-même, tu vas t'allier à un homme illustre, au fils égal aux Dieux de la fille de Nèreus. Place-toi près de moi, ta mère, Iphigénéia, ma fille! que ces étrangères me nomment heureuse en te voyant debout à mon côté! Allons! salue ton cher père.

IPHIGÉNÉIA.

O mère, ne t'irrite point! Je cours presser mon cœur contre le cœur de mon père.

KLYTAIMNESTRA.

O toi qui m'es très vénérable, Roi Agamemnôn, nous venons sans retard à ton appel.

IPHIGÉNÉIA.

Et moi, ô père, je veux, accourant vers toi, me presser contre ton cœur après un si long temps, car je désire jouir de ta vue. Ne t'en irrite pas.

AGAMEMNÔN

Satisfais-toi, ô ma fille. En effet, tu as toujours aimé ton père beaucoup plus que tous les autres enfants que j'ai engendrés.

IPHIGÉNÉIA.

O père, combien je te revois avec joie après un si long temps !

AGAMEMNÔN.

Et moi de même. Tout ce que tu dis, je le ressens aussi.

IPHIGÉNÉIA.

Salut ! Tu as bien fait, père, de songer à m'appeler près de toi.

AGAMEMNÔN.

Je ne sais si je dois l'affirmer ou le nier, enfant.

IPHIGÉNÉIA.

Hélas ! Comme tu me regardes d'un visage inquiet, alors que tu semblais si joyeux de me revoir !

AGAMEMNÔN.

Un Roi stratège a de nombreux soucis.

IPHIGÉNÉIA.

Donne-toi tout entier à moi en ce moment, et ne songe pas à tes soucis.

AGAMEMNÔN.

Mais je suis avec toi, tout entier, et non ailleurs.

IPHIGÉNÉIA.

Ne fronce donc plus le sourcil, et prends un air joyeux.

AGAMEMNÔN.

Soit! Je me réjouis de te voir, enfant, de quelque façon que je me réjouisse.

IPHIGÉNÉIA.

Et, cependant, tu répands des larmes de tes yeux!

AGAMEMNÔN.

C'est que, bientôt, nous serons séparés par une longue absence.

IPHIGÉNÉIA.

Je ne sais ce que tu dis, je ne sais, ô très cher père!

AGAMEMNÔN.

Plus tu parles sagement, plus tu me pénètres de compassion.

IPHIGÉNÉIA.

Je dirai donc des choses insensées, si, de cette façon, je puis t'égayer.

AGAMEMNÔN.

O Dieux! Je ne puis me taire. Je t'approuve.

IPHIGÉNÉIA.

O père! reste dans ta demeure avec tes enfants.

AGAMEMNÔN.

Certes, je le veux; mais je gémis de ce que ma volonté est impuissante.

IPHIGÉNÉIA.

Périssent les lances et les maux qui viennent de Ménélaos !

AGAMEMNÔN.

Ils en perdront d'autres aupavavant, ceux qui m'ont perdu !

IPHIGÉNÉIA.

Que tu es resté longtemps dans cette retraite d'Aulis !

AGAMEMNÔN.

Et maintenant encore quelque chose m'arrête, et empêche que l'armée parte.

IPHIGÉNÉIA.

Où dit-on qu'habitent les Phryges, père ?

AGAMEMNÔN.

Là où plût aux Dieux que Paris, fils de Priamos, n'eût jamais habité !

IPHIGÉNÉIA.

Tu vas donc naviguer au loin, père, et m'abandonner ?

AGAMEMNÔN.

Tu viendras aussi, ô enfant, là où ira ton père.

IPHIGÉNÉIA.

Ah ! Plût aux Dieux qu'il fût convenable pour toi et pour moi que tu m'emmenasses avec toi !

AGAMEMNÔN.

Toi aussi, tu iras là où tu te souviendras de ton père !

IPHIGÉNÉIA.

Naviguerai-je avec ma mère, ou partirai-je seule ?

AGAMEMNÔN.

Seule, séparée de ton père et de ta mère.

IPHIGÉNÉIA.

M'enverrais-tu dans une autre demeure, père ?

AGAMEMNÔN.

Laisse cela. Il ne faut pas que les jeunes filles sachent de telles choses.

IPHIGÉNÉIA.

Hâte-toi de revenir de chez les Phryges, ayant remporté la victoire, père !

AGAMEMNÔN.

Il faut, auparavant, que je fasse ici un sacrifice.

IPHIGÉNÉIA.

Mais c'est avec les sacrificateurs qu'il te faut préparer cette chose sacrée.

AGAMEMNÔN.

Tu le sauras ! tu te tiendras auprès du bassin d'eau lustrale.

IPHIGÉNÉIA.

Formerons-nous donc des chœurs autour de l'autel, ô père ?

AGAMEMNÔN.

Combien tu es heureuse de ne rien savoir ! Mais va dans la demeure, afin que les jeunes filles te voient, après m'avoir donné ta main et un baiser amer, puisque tu dois être si longtemps éloignée de ton père. O sein ! ô joues ! ô blonds cheveux ! Que la Ville des Phryges et Hélénè nous coûtent de douleur ! Je me tais. Les larmes coulent de mes yeux, en t'embrassant. Entre dans la demeure.

AGAMEMNÔN.

Je te prie de me pardonner, fille de Lèda, si j'ai été saisi de trop d'attendrissement, devant donner ma fille à Akhilleus. Cette séparation est heureuse à la vérité ; mais, cependant, un père est toujours attristé quand il livre ses enfants à une famille étrangère, après les avoir élevés avec tant de peines.

KLYTAIMNESTRA.

Je ne suis pas indifférente à ce point, et je pense que je souffrirai aussi, sans que tu m'avertisses, quand je conduirai la jeune fille aux noces ; mais la coutume et le temps affaibliront ces peines. Je sais le nom de celui à qui tu donnes ta fille; mais je désire savoir aussi de quelle race il est, et de quel pays.

AGAMEMNÔN.

Aigina fut la fille d'Asopos.

KLYTAIMNESTRA.

Qui d'entre les mortels ou d'entre les Dieux l'épousa ?

AGAMEMNÔN.

Zeus. Et il engendra Aiakos, prince d'Oinônè.

KLYTAIMNESTRA.

Et quel fils d'Aiakos hérita de ses demeures ?

AGAMEMNÔN.

Pèleus. Et Pèleus épousa la fille de Nèreus.

KLYTAIMNESTRA.

De l'avis ou contre le gré des Dieux ?

AGAMEMNÔN.

Zeus le permit. Et celui qui était son maître la donna.

KLYTAIMNESTRA.

Où l'épousa-t-il ? Dans les flots de la mer ?

AGAMEMNÔN.

Sur la vénérable cime du Pèlios, où habite Kheirôn.

KLYTAIMNESTRA.

Là où habite, dit-on, la race des Kentaures ?

AGAMEMNÔN.

Là, les Dieux célébrèrent par des festins les noces de Pèleus.

KLYTAIMNESTRA.

Akhilleus fut-il élevé par Thétis ou par son père?

AGAMEMNÔN.

Par Kheirôn, afin qu'il ne prît pas les mauvaise mœurs des hommes.

KLYTAIMNESTRA.

Ah! sage maître assurément, et plus sage qui le choisit!

AGAMEMNÔN.

Tel sera le mari de ta fille.

KLYTAIMNESTRA.

Il n'est point à mépriser. Mais dans quelle ville de la Hellas habite-t-il?

AGAMEMNÔN.

Auprès du fleuve Apidanos, sur les frontières de la Phthia.

KLYTAIMNESTRA.

Est-ce là qu'il emmènera notre fille vierge?

AGAMEMNÔN.

Cela le regarde, quand il l'aura épousée?

KLYTAIMNESTRA.

Qu'ils soient donc heureux ! Mais quel jour l'épousera-t-il ?

AGAMEMNÔN.

Quand le cycle propice de Sélénè reviendra.

KLYTAIMNESTRA.

As-tu déjà sacrifié à la Déesse les victimes initiales des noces de ta fille ?

AGAMEMNÔN.

Je les sacrifierai. Je m'inquiète déjà de ce soin.

KLYTAIMNESTRA.

Et, ensuite, tu célèbreras le festin nuptial ?

AGAMEMNÔN.

Quand j'aurai sacrifié les victimes que je dois offrir aux Dieux.

KLYTAIMNESTRA.

Mais où ferons-nous le festin des femmes ?

AGAMEMNÔN.

Ici, auprès des nefs aux belles poupes des Argiens.

KLYTAIMNESTRA.

Cela est beau et nécessaire. Que tout réussisse cependant !

AGAMEMNÔN.

Sais-tu ce qu'il te faut faire, femme? Suis mon conseil.

KLYTAIMNESTRA.

Quoi? J'ai coutume de t'obéir.

AGAMEMNÔN.

Nous. Là où est l'époux...

KLYTAIMNESTRA.

Sans la mère, ferez-vous ce qu'il faut que je fasse?

AGAMEMNÔN.

Nous marierons ta fille au milieu des Danaïdes.

KLYTAIMNESTRA.

Mais moi, pendant ce temps, où dois-je être?

AGAMEMNÔN.

Pars pour Argos, et prends soin des vierges.

KLYTAIMNESTRA.

Quitter ma fille! Qui donc portera la torche?

AGAMEMNÔN.

C'est moi qui porterai la torche qui convient aux époux.

KLYTAIMNESTRA.

Ce n'est point la coutume, quoique tu le juges indifférent.

AGAMEMNÔN.

Il n'est pas bien que tu sois mêlée à la multitude armée.

KLYTAIMNESTRA.

Mais il est bien que moi, mère, je conduise ma fille à ses noces.

AGAMEMNÔN.

Et que tes filles ne restent pas seules dans la demeure.

KLYTAIMNESTRA.

Elles sont bien gardées dans le sûr gynécée.

AGAMEMNÔN.

Obéis!

KLYTAIMNESTRA.

Non! Par la Déesse Reine des Argiens! Va t'occuper des choses du dehors. Moi je m'occuperai des choses domestiques, de ce qui concerne les noces des jeunes filles.

AGAMEMNÔN.

Hélas! j'ai été trompé dans mon espérance, j'ai vainement tenté d'éloigner ma femme de ce spectacle. J'use de ruses, j'ourdis des trames à l'égard de ceux qui me sont chers, et je suis vaincu de tous les côtés. Cependant, je vais interroger Kalkhas le Divinateur sur ce qui plaît à la Déesse, sur ce qui est un tourment pour la Hellas et une calamité pour moi. Il faut qu'un homme sage ait dans

ses demeures une femme docile et bonne, ou qu'il n'en nourrisse aucune.

LE CHOEUR.

Strophe.

Elle verra donc le Simoïs et ses tourbillons d'argent, l'armée assemblée des Hellanes! Elle verra Ilios et la terre de Phoibos, où l'on dit que Kasandra, ornée d'une couronne de vert laurier, laisse se répandre ses blonds cheveux, quand les inspirations fatidiques du Dieu la saisissent.

Antistrophe.

Les Troiens se tiendront sur les citadelles de Troia et autour des murailles, quand Arès armé d'airain, porté sur les nefs éperonnées, abordera, à force d'avirons, les bords du Simoïs, voulant arracher à Priamos et ramener dans la terre de la Hellas, Héléna, sœur des Dioskoures, à l'aide des boucliers et des lances des Akhaiens.

Épôde.

Ayant enveloppé de la guerre sanglante Pergamos, Ville des Phryges, et ses tours de pierre, ayant arraché du tronc bien des têtes, et renversé de fond en comble la Ville Troia, il fera pleurer abondamment les filles et la femme de Priamos. Et Héléna, fille de Zeus, pleurera abondamment aussi, d'avoir abandonné son mari. Que jamais rien de tel n'arrive ni à moi, ni aux enfants de mes enfants, de façon que les riches femmes lydiennes et les

épouses des Phryges disent entre elles, en tissant la toile : — Qui donc, me traînant lamentablement par mes beaux cheveux, m'arrachera de ma patrie saccagée, à cause de toi, fille du Cygne orgueilleux de son long cou, s'il est vrai, d'après la renommée, que Lèda t'ait conçue d'un oiseau en qui s'était transformé Zeus, ou soit que des fables inscrites sur les tablettes des Piérides aient répandu ce bruit mal à propos et témérairement parmi les hommes? —

AKHILLEUS.

Où est le Stratège des Akhaiens? Lequel des serviteurs dira que le fils de Pèleus, Akhilleus, le cherche devant les portes? Nous ne restons pas, en effet, dans des conditions égales, sur les bords de l'Euripos. Les uns, non mariés encore, restent ici sur le rivage, laissant leurs demeures désertes; les autres ont des femmes et des enfants, tant un violent désir de cette expédition s'est emparé de la Hellas, non sans la volonté des Dieux. Ce qui concerne mon droit, c'est à moi de le dire. Que chacun des autres, comme bon lui semblera, parle pour lui-même! En effet, ayant quitté Pharsalos et Pèleus, je suis arrêté par les vents faibles de l'Euripos, retenant les Myrmidones qui me pressent sans cesse et disent : — Akhilleus, qu'attendons-nous? Combien de temps faut-il retarder encore notre navigation vers Troia? Fais ce que tu as à faire, ou reconduis l'armée au pays sans attendre les retards des Atréides. —

KLYTAIMNESTRA.

O fils de la Déesse Nèrèide, j'ai entendu ta voix, et je suis sortie des demeures.

AKHILLEUS.

O pudeur vénérable! Quelle est cette femme que je vois et qui brille d'une beauté décente?

KLYTAIMNESTRA.

Je ne suis point étonnée que tu ne me connaisses pas, moi que tu n'as pas déjà vue. Cependant, je te loue de ce que tu respectes la pudeur.

AKHILLEUS.

Qui es-tu? Pourquoi viens-tu dans l'armée des Danaïdes, femme, au milieu d'hommes porteurs de boucliers?

KLYTAIMNESTRA.

Je suis fille de Lèda, mon nom est Klytaimnestra, mon mari est le roi Agamemnôn.

AKHILLEUS.

Tu as bien dit, et brièvement, ce qu'il fallait; mais il ne me convient pas de parler à des femmes.

KLYTAIMNESTRA.

Reste! Pourquoi fuis-tu? Unis ta main à la mienne, en heureux commencement d'alliance nuptiale.

AKHILLEUS.

Que dis-tu? Moi, te donner ma main? Je redouterais

Agamemnôn, si je touchais ce qu'il ne m'est point permis de toucher.

KLYTAIMNESTRA.

Cela est grandement permis, puisque tu épouseras ma fille, ô fils de la Déesse marine Nèrèide!

AKHILLEUS.

De quelles noces parles-tu? A la vérité, je suis saisi d'étonnement, femme, à moins que ce soit par erreur que tu parles ainsi.

KLYTAIMNESTRA.

Il est dans la nature de tous les hommes d'être réservés, quand ils voient de nouveaux amis, et quand on parle de noces à célébrer.

AKHILLEUS.

Jamais, femme, je n'ai recherché ta fille, et aucune mention de mariage ne m'est venue des Atréides.

KLYTAIMNESTRA.

Qu'est-ce donc que ceci? Tu peux t'étonner de mes paroles, car les tiennes me surprennent aussi.

AKHILLEUS.

Cherche. Il est de notre intérêt à tous deux de chercher ceci, car nous sommes tous deux trompés par des paroles mensongères.

KLYTAIMNESTRA.

Aurait-on agi outrageusement envers moi? Je m'occupe de noces qui n'existent pas, semble-t-il? J'en ai honte.

AKHILLEUS.

Peut-être quelqu'un s'est-il joué de toi et de moi; mais ne t'inquiète pas de ceci, et supporte-le dédaigneusement.

KLYTAIMNESTRA.

Salut! Je ne puis plus te regarder en face, après le mensonge auquel j'ai pris part et l'outrage qui m'a été fait!

AKHILLEUS.

Et je te réponds de même. Je vais chercher ton mari dans ces demeures.

LE VIEILLARD.

O étranger, petit-fils d'Aiakos, reste! Oh! restez, fils d'une Déesse! et toi, fille de Lèda!

AKHILLEUS.

Qui m'appelle en entr'ouvrant la porte? Comme il appelle d'une voix troublée!

LE VIEILLARD.

Un esclave. Je ne me donne pas ce nom par insolence; la Destinée ne me le permet pas.

AKHILLEUS.

A qui es-tu? Tu n'es pas à moi. Nous ne possédons rien en commun, Agamemnôn et moi.

LE VIEILLARD.

J'appartiens à celle-ci qui est debout devant les demeures. Je lui ai été donné par son père Tyndaréôs.

AKHILLEUS.

Nous voici. Dis, si tu veux, pourquoi tu m'as arrêté.

LE VIEILLARD.

Êtes-vous bien seuls, tous deux, à cette porte, devant ces demeures?

AKHILLEUS.

Tu peux parler, nous sommes seuls; mais sors de la demeure royale.

LE VIEILLARD.

O fortune, et toi, ma prévoyance, sauvez ceux que je veux sauver!

AKHILLEUS.

Ces paroles présagent un moment dangereux et indiquent quelque crainte.

KLYTAIMNESTRA.

Voici ma main! ne tarde pas, si tu veux dire quelque chose.

LE VIEILLARD.

Tu sais quel je suis et combien fidèle à toi et à tes enfants?

KLYTAIMNESTRA.

Je sais que tu es un ancien serviteur de mes demeures.

LE VIEILLARD.

Et que le roi Agamemnôn m'a reçu comme une partie de ta dot?

KLYTAIMNESTRA.

Tu es venu avec moi dans Argos, et tu as toujours été mien.

LE VIEILLARD.

Cela est ainsi. Je te suis attaché, mais moins à ton mari.

KLYTAIMNESTRA.

Découvre enfin ce que tu veux nous dire.

LE VIEILLARD.

Ta fille... Le père qui l'a engendrée veut la tuer de sa propre main!

KLYTAIMNESTRA.

Comment? J'ai horreur de tes paroles, ô vieillard! Tu es insensé!

LE VIEILLARD.

En frappant de l'épée la gorge blanche de la malheureuse!

KLYTAIMNESTRA.

Oh! malheureuse que je suis! Mon mari est-il donc en démence?

LE VIEILLARD.

Il a sa raison, mais non pour toi et pour ta fille. En ceci il est sans raison.

KLYTAIMNESTRA.

Pour quelle cause? Quel Daimôn funeste le pousse?

LE VIEILLARD.

L'oracle, comme le dit Kalkhas, afin que l'armée parte...

KLYTAIMNESTRA.

Où? Ah! malheureuse que je suis! Malheureuse aussi celle que son père veut tuer!

LE VIEILLARD.

Vers les demeures de Dardanos, afin que Ménélaos retrouve Hélénè.

KLYTAIMNESTRA.

Il a donc été résolu par le Destin que le retour de Hélénè dépendait de la mort d'Iphigénéia?

LE VIEILLARD.

Tu sais toute la chose. Son père doit sacrifier ton enfant à Artémis.

KLYTAIMNESTRA.

Mais pourquoi ce prétexte de noces, qui m'a amenée d'Argos?

LE VIEILLARD.

Afin que tu amenasses ta fille de bon gré, devant la marier à Akhilleus.

KLYTAIMNESTRA

O fille, tu es venue à la mort! et ta mère aussi!

LE VIEILLARD.

Vous êtes toutes deux bien malheureuses! et Agamemnôn ose une action horrible.

KLYTAIMNESTRA.

Je suis perdue, malheureuse! Mes yeux ne retiennent plus leurs larmes.

LE VIEILLARD.

Si, toutefois, il est cruel de pleurer pour une mère qui est privée de ses enfants.

KLYTAIMNESTRA.

Mais toi, ô vieillard, d'où sais-tu ce que tu dis?

LE VIEILLARD.

J'allais te porter d'autres lettres après celles qui t'avaient été écrites déjà.

KLYTAIMNESTRA.

Me défendant, ou m'ordonnant d'amener ma fille à la mort?

LE VIEILLARD.

Pour ne point l'amener. En ce moment, en effet, ton mari n'était pas en démence.

KLYTAIMNESTRA.

Si tu me portais ces lettres, comment ne les as-tu pas remises?

LE VIEILLARD.

Ménélaos me les a arrachées, lui qui est l'auteur de ces maux.

KLYTAIMNESTRA.

O fils de la Nèrèide, ô enfant de Pèleus, tu entends cela !

AKHILLEUS.

J'entends que tu es malheureuse; mais je ne supporte pas avec patience ce qui me concerne en ceci.

KLYTAIMNESTRA.

Ils tueront ma fille, nous ayant abusés, sous le prétexte de tes noces.

AKHILLEUS.

Je suis irrité contre ton mari, et je ne le supporterai pas aisément.

KLYTAIMNESTRA.

Certes, je n'aurai point honte de me jeter à tes genoux, moi, mortelle, devant le fils d'une Déesse. De quoi, en effet, serais-je orgueilleuse? Ou pour qui ferais-je plus d'efforts que pour ma fille? Mais, ô fils d'une Déesse! viens en aide à mon malheur et à celle qui a été appelée ton épouse, vainement sans doute, mais que j'ai amenée et couronnée comme telle, et que je conduis maintenant à l'égorgement! Ce serait une honte pour toi si tu ne la secourais pas. En effet, si tu n'as pas été uni à elle par les noces, au moins tu as été appelé le cher mari de la malheureuse vierge. Par ton menton, par ta main, par ta

mère, je te supplie! Ton nom m'a perdue; il faut qu'il me vienne en aide. Je n'ai point d'autre autel où me réfugier que tes genoux, et aucun autre ami n'est auprès de moi. Tu as appris le dessein cruel et horrible d'Agamemnôn, et, comme tu vois, je viens, moi, femme, au milieu d'une armée navale sans frein, prompte au mal, mais au bien aussi, quand ils le veulent. Si donc tu oses me protéger de ta main étendue, nous sommes sauvées! sinon, nous sommes perdues!

LE CHOEUR.

Enfanter est une chose terrible, et c'est un grand désir commun à toutes les mères de tout entreprendre pour leurs enfants.

AKHILLEUS.

Un grand cœur s'émeut en moi, sachant aussi souffrir du malheur et jouir avec modération des choses heureuses. Des hommes ainsi faits ont la volonté de mener une vie toujours droite, par la raison et par la sagesse. Quelquefois, à la vérité, il est bon de ne pas être sage, mais il arrive aussi que la prudence est utile. Pour moi, élevé par un homme très vénérable, par Kheirôn, j'ai appris à avoir des mœurs simples. J'obéirai aux Atréides, si leurs ordres sont justes, mais non quand ils seront iniques. Ici et dans Troia, je ferai preuve d'un libre cœur et je montrerai du courage autant qu'il est en moi. Pour toi, si misérablement accablée de maux par ceux qui te sont le plus chers, autant qu'un jeune homme le pourra dans sa compassion pour toi, je te consolerai. Jamais ta fille, qui a été appelée mienne, ne sera égorgée par son père; je ne me prêterai pas aux ruses mensongères de ton mari; car mon nom, même sans lever le fer, tuerait ta fille. Ton

mari seul en est cause; et je ne me croirais plus innocent si, à cause de moi et de mes noces, cette vierge périssait qui subit un sort si affreux et de si indignes outrages. Je serais le plus lâche des Argiens, un homme de rien, et Ménélaos pourrait passer pour un brave, je ne serais plus né de Pèleus, mais d'un mauvais Daimôn, si mon nom aidait ton mari à commettre ce meurtre. Non! par Nèreus qui vit dans les flots humides, père de Thétis qui m'a enfanté! le roi Agamemnôn ne touchera point ta fille, même du bout des doigts; ou Sipylos, village barbare, d'où sort la race de ces Stratèges, sera une Cité, tandis que la Phthia et moi nous n'aurons jamais aucun renom! Le Divinateur Kalkhas consacrera des orges et des eaux lustrales amères. Qu'est-ce qu'un Divinateur? Un homme qui dit beaucoup de choses fausses, et peu de vraies quand il tombe juste; et, quand il se trompe, qui s'en inquiète? Je ne parle pas dans l'intérêt de mes noces; mille jeunes filles désirent mon alliance; mais le roi Agamemnôn m'a outragé. Il fallait qu'il me demandât mon nom pour obtenir sa fille; et, si Klytaimnestra me l'eût accordée, j'y aurais sans doute consenti, si notre départ pour Ilios en eût dépendu. Je n'aurais pas refusé de servir au plus grand bien de ceux avec qui je dois combattre. Mais je ne suis rien pour ces deux Stratèges; et ils ne s'inquiètent en aucune façon d'agir bien ou mal envers moi. Bientôt, avant que j'arrive à Troia, je souillerai cette épée du sang de quiconque voudra m'enlever ta fille. Sois tranquille. Je t'apparais comme un Dieu. Je n'en suis pas un, mais je le serai pour toi.

LE CHOEUR.

Les paroles que tu as dites, ô enfant de Pèleus, sont

dignes de toi et de la vénérable Déesse, Daimôn de la mer!

KLYTAIMNESTRA.

Ah! comment ne pas te louer sans mesure, ou, en te louant moins, ne pas manquer de gratitude? Les bons, en effet, n'aiment pas ceux qui les louent à l'excès. Je rougis de t'apporter des plaintes lamentables et des douleurs privées, car tu ne subis point les mêmes maux que moi. Mais un homme de bien, quoique étranger, fait toujours un excellent accueil aux malheureux auxquels il vient en aide. Aie donc pitié de moi, car je souffre de lamentables maux. J'avais nourri la vaine espérance de t'avoir pour gendre; mais peut-être la mort de ma fille serait-elle d'un mauvais présage pour tes noces futures. C'est ce qu'il te faut prévenir. Tu as bien parlé en commençant et en finissant; et, si tu le veux, ma fille sera sauvée. Veux-tu qu'elle embrasse tes genoux en suppliante? Cela convient peu à une vierge. Si, cependant, cela te plaît, elle viendra, avec pudeur et dignité; ou, même en son absence, obtiendrai-je de toi le même appui?

AKHILLEUS.

Qu'elle reste dans la demeure! car la pudeur est chose vénérable.

KLYTAIMNESTRA.

Cependant, autant que possible, il faut respecter ce qui est convenable.

AKHILLEUS.

Ne mène pas ta fille en ma présence, et n'encourons point de blâme. Une armée nombreuse, désintéressée de

soins domestiques, se plaît aux mensonges et aux mauvaises paroles. Que tu me supplies ou non, tu obtiendras le même appui ; car j'ai entrepris la rude tâche de vous affranchir de vos maux. Mais tiens pour certain que je ne parle pas en vain. Si je dis des choses fausses, et si je me joue de vous, que je meure ! Mais j'échapperai à la mort, si je sauve la jeune fille.

KLYTAIMNESTRA.

Sois heureux ! et viens toujours en aide aux malheureux !

AKHILLEUS.

Écoute donc, afin que tout réussisse.

KLYTAIMNESTRA.

Qu'as-tu dit ? Car, certes, je t'écouterai.

AKHILLEUS.

Persuadons le père, pour qu'il revienne à de meilleurs sentiments.

KLYTAIMNESTRA.

C'est un lâche ! Il craint trop l'armée.

AKHILLEUS.

Mais les raisons peuvent l'emporter sur des raisons.

KLYTAIMNESTRA.

C'est une faible espérance. Cependant, dis-moi ce qu'il me faut faire.

AKHILLEUS.

Montre-toi d'abord à lui en suppliante, afin qu'il ne tue pas sa fille. S'il résiste, il te faut venir à moi. S'il consent à ce que tu veux, il n'est plus besoin de mon entremise. Ce sera le salut de ta fille, et je serai un meilleur ami pour Agamemnôn, et l'armée ne me blâmera pas d'avoir agi par raison plutôt que par violence ; et, tout étant heureusement accompli, il sera doux à tes amis et à toi d'avoir réussi sans mon entremise.

KLYTAIMNESTRA.

Combien tu as parlé sagement ! Il faut donc faire ce que tu veux. Si je n'obtiens pas ce que je veux, où te reverrai-je ? Où faudra-t-il aller, malheureuse ! pour retrouver ta main qui me vient en aide dans mes maux ?

AKHILLEUS.

Je te surveillerai et te garderai, autant qu'il le faudra, de peur qu'on te voie errer tristement à travers l'armée des Danaens et déshonorer la famille paternelle, car on ne doit point mal parler de Tyndaréôs. Il est grand, en effet, parmi les Hellènes.

KLYTAIMNESTRA.

Cela sera ainsi. Commande ; il convient que je t'obéisse. Si les Dieux existent, puisque tu es un homme juste, tu seras heureux. Sinon, à quoi sert-il de se donner tant de peines ?

LE CHCEUR.

Strophe.

Quel chant hyménaien résonna avec la flûte libyenne et la kithare qui se réjouit des danses et les syrinx faites de roseaux, quand, sur le Pèlios, les Piérides aux belles chevelures, pendant le festin des Dieux, frappant la terre de leurs sandales d'or, vinrent aux noces de Pèleus et célébrèrent Thétis de leurs voix harmonieuses, et l'Aiakide, sur les montagnes des Kentaures, dans la forêt Pèliade? Le Dardanide, le Phryge Ganymèdès, chères délices des lits de Zeus, puisait le nektar des profonds kratères d'or, et sur le sable blanc, célébrant les noces, les cinquante filles de Nèreus dansaient en rond.

Antistrophe.

Avec des lances de sapin et des couronnes d'herbes, la troupe cavalière des Kentaures vint au festin des Dieux et au kratèr de Bakkhos. Et les filles Thessaliennes criaient : — O fille de Nèreus, le prophète Phoibos, et Kheirôn à qui les Muses ont révélé les générations futures, ont prédit qu'une grande Lumière viendrait dans la plaine de Troia avec les Myrmidones armés de lances, qui dévasterait par le feu l'illustre terre de Priamos, le corps couvert d'armes d'or forgées par Hèphaistos, don de la Déesse sa mère qui l'a enfanté pour être heureux ! — Ainsi les Dieux célébrèrent les noces de l'Eupatride Thétis, la première des Nèrèides, et de Pèleus.

Épôde.

Toi, Iphigénéia ! les Argiens couronneront ta tête aux beaux cheveux, comme celle d'une génisse tachetée

sortie vierge des antres rocheux des montagnes! ils ensanglanteront ta gorge, à toi qui n'as pas été nourrie aux sons de la flûte et aux chants des pasteurs, mais auprès de ta mère, pour être mariée à l'un des Inakhides. Comment le visage de la pudeur ou de la vertu peut-il l'emporter là où l'impiété est toute puissante, où la vertu est dédaignée par les mortels, où l'iniquité est plus forte que les lois, où les hommes ne luttent pas unanimement pour que la colère des Dieux n'éclate pas?

KLYTAIMNESTRA.

Je suis sortie des demeures pour attendre mon mari qui les a quittées, et en est absent depuis longtemps. Et ma fille malheureuse est dans les larmes, exhalant de nombreux gémissements depuis qu'elle a appris que son père prépare sa mort. Mais au moment où j'en parle, voici qu'Agamemnôn approche, lui qui médite d'accomplir bientôt des actions impies contre ses enfants.

AGAMEMNÔN.

O fille de Lèda, je te trouve à propos hors de la demeure, pour te dire en l'absence de la vierge ce qu'il ne convient pas qu'une fiancée entende.

KLYTAIMNESTRA.

Qu'est-ce donc qui te semble si opportun?

AGAMEMNÔN.

Fais sortir ta fille de la demeure, et qu'elle vienne vers

son père ; car l'eau sacrée et les orges salées qu'on jette dans le feu lustral, et les victimes qu'il faut sacrifier à la Déesse Artémis avant les noces, et qui répandront un sang noir, tout est prêt.

KLYTAIMNESTRA.

Tu parles clairement, il est vrai ; mais je ne sais comment nommer tes actions. Sors, fille ! Tu sais, en effet, ce que ton père médite. Apporte sous ton péplos Orestès, ton frère, mon enfant. La voici qui t'obéit. Je dirai le reste pour elle et pour moi.

AGAMEMNÔN.

Enfant, pourquoi pleures-tu, et ne me regardes-tu plus avec tendresse, le visage incliné contre terre, et te voilant de ton péplos ?

KLYTAIMNESTRA.

Hélas ! Par où commencer à parler de mes maux ? Chacun d'eux peut se dire le premier ou le dernier.

AGAMEMNÔN.

Qu'est-ce ? Pourquoi me montrez-vous tous la même confusion et le même trouble ?

KLYTAIMNESTRA.

Réponds franchement à mes questions.

AGAMEMNÔN.

Il n'est nul besoin de m'y exhorter. Interroge-moi.

KLYTAIMNESTRA.

Ne veux-tu pas tuer ma fille et la tienne?

AGAMEMNÔN.

Ah! tu dis des choses affreuses, et il ne faut pas que tu m'en soupçonnes!

KLYTAIMNESTRA.

Ne te trouble pas, et réponds-moi d'abord.

AGAMEMNÔN.

Si tu m'interroges convenablement, je te répondrai de même.

KLYTAIMNESTRA.

Je t'interroge directement, réponds de même.

AGAMEMNÔN.

O Destinée terrible! O Daimôn fatidique!

KLYTAIMNESTRA.

C'est le même pour moi, pour elle, pour tous trois, malheureux!

AGAMEMNÔN.

En quoi as-tu été offensée?

KLYTAIMNESTRA.

Tu me le demandes? Ton habileté n'est pas habile.

AGAMEMNÔN.

Je suis perdu! mes secrets sont trahis!

KLYTAIMNESTRA.

Je sais, j'ai appris tout ce que tu dois faire contre moi. Ton silence même et ces gémissements sont un aveu. Ne prends pas la peine de parler.

AGAMEMNÔN.

Je me tais donc. Pourquoi ajouterais-je l'impudence du mensonge à mon malheur ?

KLYTAIMNESTRA.

Écoute donc maintenant. Je vais parler et non plus par énigmes. Et je te reprocherai ceci avant tout : tu m'as épousée contre mon gré et enlevée de force, ayant tué mon premier mari Tantalos, et écrasé vivant contre terre mon enfant arraché violemment de mes mamelles. Les fils de Zeus, mes frères, illustres par les chevaux, te firent la guerre ; mais Tyndaréôs, mon vieux père, supplié, te sauvegarda, et, de nouveau, tu possédas mon lit. Depuis, réconciliée avec toi, tu attesteras toi-même que j'ai été pour toi et pour ta demeure une épouse irréprochable, chaste, accroissant ton bien patrimonial. Et, te réjouissant, soit dans ta demeure, soit au dehors, tu étais heureux. C'est un rare gibier pour un mari qu'une telle femme. Outre trois filles, je t'ai enfanté ce fils, et tu veux m'enlever cruellement une d'entre elles ! Et si quelqu'un te demandait pourquoi tu veux la tuer, réponds ! que dirais-tu ? Faut-il que je parle en ton nom ? C'est afin que Ménélaos retrouve Hélénè ! C'est une belle coutume que de racheter une mauvaise femme au prix de nos enfants, ce qui est le plus odieux par ce qui est le plus cher !

Mais, si tu pars pour cette guerre en m'abandonnant dans les demeures, et si tu es longtemps absent, quel cœur penses-tu que j'aurai dans ces demeures désertes, auprès de la chambre vide de la vierge, dans la solitude, dans les larmes, et la pleurant toujours ? Je dirai : O fille ! c'est le père qui t'a engendrée qui t'a perdue, qui t'a égorgée, et non d'une autre main que la sienne ! C'est la récompense qu'il laisse à sa famille trahie ! Il ne faudra plus alors qu'un léger prétexte pour que moi et les filles que tu abandonnes, nous te recevions comme il convient qu'on te reçoive. Par les Dieux ! ne me contrains donc pas d'être ton ennemie, et ne le sois pas toi-même pour moi ! Soit ! Tu égorgeras ta fille ; mais quelles prières prononceras-tu alors ? Que demanderas-tu de bon pour toi, en égorgeant ta fille ? Sans doute un mauvais retour, après avoir quitté si honteusement ta famille ? Mais moi, que demanderai-je de bon pour toi ? Certes, ce serait croire les Dieux insensés que de les prier pour un parricide ! Et, revenu dans Argos, embrasseras-tu tes enfants ? Lequel de tes enfants te regardera, ayant prémédité de tuer l'un d'eux ? As-tu pensé à cela en toi-même ? Ne dois-tu songer qu'à porter le sceptre et à être stratège ? Il te convenait de dire avec justice aux Argiens : — Vous voulez, Akhaiens, naviguer vers la terre des Phryges ? Tirez au sort à qui fera mourir sa fille. — Ceci était juste ; mais non que, seul entre tous, tu offrisses ta fille en victime. Ou bien il fallait que Ménélaos tuât Hermionè à cause de sa mère, car c'était son affaire. Et maintenant, moi qui ai respecté la foi nuptiale, je serai privée de ma fille, et celle qui a failli, conservant la sienne à Sparta, sous son toit, sera heureuse ! Réponds à cela ! et, si j'ai bien parlé, ne tue pas ta fille et la mienne, et tu seras sage.

LE CHŒUR.

Consens ! Il est bien de conserver ses enfants, Agamemnôn ! Aucun des mortels ne dira le contraire.

IPHIGÉNÉIA.

Si j'avais l'éloquence d'Orpheus, ô père ! et si je pouvais, en chantant, persuader les rochers de me suivre et attendrir qui je voudrais par mes paroles, j'y aurais recours ; mais, pour toute éloquence, je t'offrirai mes larmes ; je ne puis que cela. Je mets à tes genoux, comme un rameau des suppliants, mon corps que celle-ci t'a enfanté. Ne me tue pas avant le temps, car il est doux de voir la lumière ! Ne me force pas de voir les choses qui sont sous la terre ! La première, je t'ai appelé mon père, et tu m'as appelée ta fille ; la première, sur tes genoux, j'ai donné et reçu de douces caresses ! Et, alors, tu me parlais ainsi : — Te verrai-je, ô enfant, heureuse dans les demeures d'un mari, vivante et florissante, comme il est digne de moi ? — Et je te disais à mon tour, suspendant mes bras à ton cou et pressant tes joues de mes mains, comme maintenant : — Et moi, te verrai-je vieillir, père, dans la douce hospitalité de mes demeures, te rendant les soins que tu as pris pour me nourrir ? — J'ai gardé le souvenir de ces paroles, mais toi, tu les as oubliées, et tu veux me tuer ! Non ! Je t'en conjure par Pèlops, par ton père Atreus, par cette mère qui m'a enfantée et qui souffre une seconde fois les douleurs de l'enfantement ! Qu'y a-t-il entre moi et les noces d'Alexandros et de Hélénè ? Pourquoi, ô père, est-il venu pour ma mort ? Regarde-moi ! Donne-moi un regard et un baiser, pour que j'emporte au moins en mourant un gage de

toi, si tu ne cèdes pas à mes paroles. Frère! tu es un bien faible appui pour tes amis; pleure cependant avec moi, et demande, suppliant, à ton père, que ta sœur ne meure pas! Il y a quelque sentiment des maux dans les petits enfants. Voici qu'il te supplie en silence, père! Songe à moi, aie pitié de ma vie! Oui! nous deux qui te sommes chers, nous te supplions par tes joues, lui, encore petit enfant, et moi adolescente. Je résume tout en un mot, et je l'emporterai : il est très doux aux hommes de voir la lumière, mais les morts ne sont plus rien. Insensé qui désire mourir! Il vaut mieux vivre misérablement que mourir glorieusement.

LE CHOEUR.

O funeste Hélénè! à cause de toi et de tes noces, une grande discorde s'élève entre les Atréides et leurs enfants!

AGAMEMNÔN.

Je sais jusqu'où il faut montrer de la pitié, et où il faut en avoir moins. J'aime mes enfants; autrement je serais insensé. Je suis cruellement affligé d'oser de telles choses, femme, et aussi de ne les point oser ; mais il faut que je les accomplisse! Voyez combien est nombreuse cette armée navale, et combien de Rois des Hellènes armés d'airain. Il ne leur sera point donné d'arriver aux tours d'Ilios, si je ne te sacrifie, ainsi que l'a dit le divinateur Kalkhas, et il ne leur sera point permis de renverser les illustres demeures de Troia. Un désir furieux entraîne l'armée des Hellènes à naviguer très rapidement vers la terre des Barbares, pour empêcher le rapt des femmes Hellèniques. Ils tueront dans Argos mes filles, vous et

moi, si je n'accompiis pas l'oracle de la Déesse. Ce n'est point, fille, Ménélaos qui me contraint; je ne lui obéis pas; mais c'est la Hellas à qui, que je le veuille ou non, il faut que je te sacrifie. En cela nous sommes impuissants. Il faut, ma fille, que la Hellas soit libre, par toi et par moi, et que les Hellènes ne soient plus dépouillés de leurs femmes par les Barbares.

KLYTAIMNESTRA.

O fille! O étrangères! Que je suis malheureuse à cause de ta mort! Ton père te fuit et te livre au Hadès!

IPHIGÉNÉIA.

Hélas! mère, mère! Le même chant funèbre convient à nos deux fortunes. Ni la lumière, ni la splendeur de Hèlios ne seront plus pour moi. Hélas! hélas! forêts neigeuses des Phryges et montagnes de l'Ida, où Priamos exposa autrefois le petit enfant Paris, enlevé à sa mère pour une mort funeste, et qui fut nommé Idaios dans la ville des Phryges! Plût aux Dieux que jamais Priamos n'eût fait élever Paris, bouvier parmi les bœufs, auprès des sources limpides, là où sont les fontaines des Nymphes et la prairie verdoyante et fleurie où la rose et l'hyacinthe croissent pour être cueillies par les Déesses! Là, autrefois, vinrent Pallas et la rusée Kypris, Hèra et Hermas, messager de Zeus; Kypris orgueilleuse du désir qu'elle excite, Pallas de sa lance, et Hèra du lit royal du Roi Zeus, pour le combat de la beauté, jugement odieux qui apporte, à moi la mort, et la gloire aux Danaïdes; ma mort, ô jeunes filles, qu'Artémis demande comme pré-

mices pour qu'on navigue vers Ilios ! O mère ! ô mère ! celui qui m'a engendrée, malheureuse, s'en est allé, me trahissant et m'abandonnant. Oh ! que je suis malheureuse d'avoir connu la cruelle et funeste Hélénè ! Je suis tuée, je péris par la mort impie qui m'est donnée par un père impie ! Plût aux Dieux qu'Aulis n'eût jamais reçu dans ce port les nefs aux éperons d'airain, la flotte qui doit mener à Troia ! Plût aux Dieux que Zeus n'eût pas soufflé des vents contraires dans l'Euripos, lui qui envoie tantôt l'un, tantôt l'autre aux hommes, afin que ceux-ci se réjouissent de leurs voiles pleines, et que ceux-là se plaignent, et que les uns sortent du port et déploient les voiles, et que d'autres y soient attardés ! Certes, la race des mortels est soumise à bien des misères, et il est fatal que quelque malheur assiège toujours les hommes. Hélas ! hélas ! La fille de Tyndaréôs apporte aux Danaïdes de grands désastres, de grandes douleurs !

LE CHOEUR.

J'ai compassion de la destinée lamentable qui t'est faite. Plût aux Dieux que tu ne l'eusses jamais subie !

IPHIGÉNÉIA.

O mère, qui m'as enfantée, je vois venir une foule d'hommes !

KLYTAIMNESTRA.

C'est l'enfant de la Déesse, ô fille, celui pour qui tu es venue.

IPHIGÉNÉIA.

Ouvrez les portes, servantes, afin que je me cache.

KLYTAIMNESTRA.

Pourquoi fuis-tu, fille ?

IPHIGÉNÉIA.

J'ai honte de regarder Akhilleus.

KLYTAIMNESTRA.

Pourquoi ?

IPHIGÉNÉIA.

La douloureuse issue de mes noces me donne de la honte.

KLYTAIMNESTRA.

Les délicatesses ne conviennent pas dans ton présent malheur. Reste! Il ne s'agit pas de pudeur dans la détresse où nous sommes.

AKHILLEUS.

O malheureuse femme, fille de Lèda !

KLYTAIMNESTRA.

Tu ne dis pas de mensonges.

AKHILLEUS.

Des cris horribles montent parmi les Argiens.

KLYTAIMNESTRA.

Quels cris ? Dis-le-moi.

AKHILLEUS.

Au sujet de ta fille.

KLYTAIMNESTRA.

Ceci est d'un mauvais présage pour ce que tu as à dire.

AKHILLEUS.

Ils crient qu'il faut la sacrifier.

KLYTAIMNESTRA.

Et personne ne les contredit?

AKHILLEUS.

Moi-même j'ai été presque en danger.

KLYTAIMNESTRA.

Dans lequel?

AKHILLEUS.

D'être accablé de pierres.

KLYTAIMNESTRA.

Est-ce en voulant sauver ma fille?

AKHILLEUS.

C'est pour cela.

KLYTAIMNESTRA.

Et qui donc aurait osé te toucher?

AKHILLEUS.

Tous les Hellènes.

KLYTAIMNESTRA.

L'armée des Myrmidones ne te soutenait-elle pas ?

AKHILLEUS.

Elle était la premiere contre moi.

KLYTAIMNESTRA.

Nous sommes perdues, ma fille !

AKHILLEUS.

Ils me disaient séduit par ces noces.

KLYTAIMNESTRA.

Et qu'as-tu répondu ?

AKHILLEUS.

Qu'ils ne tueraient pas celle qui serait ma femme.

KLYTAIMNESTRA.

C'était juste, en effet.

AKHILLEUS.

Celle que son père m'avait promise

KLYTAIMNESTRA.

Et qu'il avait appelée d'Argos.

AKHILLEUS.

Mais j'étais vaincu par leurs clameurs.

KLYTAIMNESTRA.

La multitude est une calamité terrible.

AKHILLEUS.

Cependant je te secourrai.

KLYTAIMNESTRA.

Combattras-tu seul contre tous ?

AKHILLEUS.

Vois-tu ceux-ci en armes ?

KLYTAIMNESTRA.

Puisses-tu recueillir le fruit de ton courage !

AKHILLEUS.

Je le recueillerai.

KLYTAIMNESTRA.

Ma fille ne sera donc plus égorgée ?

AKHILLEUS.

Non ! du moins de mon consentement.

KLYTAIMNESTRA.

Mais qui viendra pour saisir ma fille ?

AKHILLEUS.

Mille viendront. Odysseus les conduira.

KLYTAIMNESTRA.

Cette race de Sisyphos ?

AKHILLEUS.

Lui-même.

KLYTAIMNESTRA.

De son propre gré, ou par ordre de l'armée ?

AKHILLEUS.

Choisi pour cela, et volontairement.

KLYTAIMNESTRA.

Certes, pour une mauvaise tâche, afin qu'il se souille d'un meurtre !

AKHILLEUS.

Mais je l'en empêcherai.

KLYTAIMNESTRA.

Et, l'ayant enlevée, il l'entraînera de force?

AKHILLEUS.

En la saisissant par sa chevelure blonde.

KLYTAIMNESTRA.

Que faut-il que je fasse alors ?

AKHILLEUS.

Attache-toi à ta fille.

KLYTAIMNESTRA.

S'il en est ainsi, elle ne sera pas égorgée?

AKHILLEUS.

Mais on ira jusque-là.

IPHIGÉNÉIA.

Écoutez mes paroles. Mère, je te vois irritée contre ton mari, mais en vain, car il ne nous est pas possible de nous obstiner dans une entreprise impossible. Il est juste de louer notre hôte de son cœur ardent ; mais il te faut songer à ne point être accusée auprès de l'armée, sans réussir davantage, et à ce qu'il n'arrive point malheur à celui-ci. Écoute, mère, les pensées qui me viennent à l'esprit. Il est résolu que je mourrai; mais je veux mourir glorieusement, en rejetant tous les lâches sentiments ! Considère avec moi, mère, combien j'ai raison. Maintenant toute la Hellas me regarde, et c'est de moi que dépendent la navigation des nefs et le renversement des Phryges. Il dépend de moi que les Barbares ne tentent plus désormais d'enlever les femmes de l'heureuse Hellas et qu'ils expient l'opprobre de Hélénè que Paris a enlevée. Je rachèterai tout cela par ma mort, et ma gloire sera grande, parce que j'aurai délivré la Hellas. Certes, il ne convient pas que j'aime tant la vie. Tu m'as enfantée pour tous les Hellènes, et non pour toi seule. Quoi ! tant d'hommes porteurs de boucliers, tant de rameurs, à cause de la patrie offensée, oseront lutter glorieusement contre les ennemis et mourir pour la Hellas, et ma seule vie empêcherait tout cela ! Serait-ce juste? Qu'aurions-nous à répondre? Venons-en à celui-ci. Il ne faut pas qu'il combatte seul contre tous les Hellènes, à cause d'une femme, ni qu'il meure. Un seul homme est plus digne que mille femmes de voir la lumière. Et si Artémis veut pren-

dre ma vie, résisterai-je à une Déesse, moi qui suis mortelle ? Cela ne se peut. Je donne donc ma vie à la Hellas. Tuez-moi, et renversez Troia ! Ce seront là mes monuments éternels, mes noces, mes enfants et ma gloire ! Mère ! il convient que les Hellènes commandent aux Barbares, et non les Barbares aux Hellènes. Ceux-là sont nés esclaves, et ceux-ci sont nés libres.

LE CHOEUR.

Tu penses noblement, ô jeune fille, mais la Fortune et la Déesse sont malfaisantes !

AKHILLEUS.

Fille d'Agamemnôn, les Dieux m'auraient fait heureux si j'avais pu jouir de tes noces, mais je dis que la Hellas est heureuse par toi, et toi par la Hellas, car tu as bien parlé pour l'honneur de la patrie. En refusant de résister aux Dieux qui sont plus puissants que toi, tu n'as considéré que ce qui était utile et nécessaire. Je ressens un plus grand désir de tes noces, en connaissant mieux ton âme, car tu es bien née. Mais vois ! Je désire te servir et te conduire dans mes demeures. Je gémis, Thétis m'en soit témoin, si je ne te sauve en combattant contre les Danaïdes. Réfléchis, la mort est un grand mal.

IPHIGÉNÉIA.

J'ai parlé sans songer à personne. Il suffit que la fille de Tyndaréôs, à cause de sa beauté, ait causé les combats et les meurtres des hommes. Pour toi, ô notre hôte, ne meurs pas à cause de moi, et ne tue personne, mais permets que je sauve la Hellas, si je le puis.

AKHILLEUS.

O très grande âme! je ne puis parler davantage, s'il te semble ainsi. Tu sens noblement, car pourquoi ne dirait-on pas ce qui est vrai? Mais il se peut cependant que tu te repentes de ta résolution. Afin donc que tu saches les choses que je t'ai dites, je placerai ces hommes armés auprès de l'autel, non pour te laisser mourir, mais pour empêcher que tu meures. Peut-être useras-tu bientôt de mon conseil, quand tu verras l'épée sur ta gorge. Je ne te laisserais pas mourir témérairement par ton audace, mais je vais au temple de la Déesse avec ces hommes armés, et j'y attendrai ta présence.

IPHIGÉNÉIA.

Mère, pourquoi, en silence, mouilles-tu tes yeux de larmes?

KLYTAIMNESTRA.

J'ai quelque raison, malheureuse que je suis! de gémir dans mon cœur.

IPHIGÉNÉIA.

Cesse! et ne me rends pas faible; mais accorde-moi une chose.

KLYTAIMNESTRA.

Dis, ma fille! car je ne serai pas injuste envers toi.

IPHIGÉNÉIA.

Ne coupe donc pas les boucles de ta chevelure, n'enveloppe pas ton corps de noirs péplos.

KLYTAIMNESTRA.

Que dis-tu, fille ? Quand je t'aurai perdue !

IPHIGÉNÉIA.

Tu ne m'as point perdue ; je suis sauvée, et tu seras illustre par moi.

KLYTAIMNESTRA.

Comment dis-tu ? Il ne convient pas que je pleure ta vie ?

IPHIGÉNÉIA.

Non ! car on ne m'élèvera point de tombeau.

KLYTAIMNESTRA.

Quoi ! La mort n'est point regardée comme un tombeau ?

IPHIGÉNÉIA.

L'autel de la Déesse, fille de Zeus, sera mon tombeau.

KLYTAIMNESTRA.

O fille, je t'obéirai, car tu as bien parlé.

IPHIGÉNÉIA.

Oui ! heureuse, et bienfaitrice de la Hellas !

KLYTAIMNESTRA.

Mais qu'annoncerai-je à tes sœurs ?

IPHIGÉNÉIA.

Ne les revêts pas non plus de péplos noirs.

KLYTAIMNESTRA.

Dirai-je en ton nom quelque parole affectueuse à ces vierges ?

IPHIGÉNÉIA.

Qu'elles soient heureuses ! Élève en homme Orestès que voici.

KLYTAIMNESTRA.

Embrasse-le, lui que tu vois pour la dernière fois !

IPHIGÉNÉIA.

O très cher ! tu as aidé tes amis autant que tu l'as pu.

KLYTAIMNESTRA.

Y aura-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi dans Argos ?

IPHIGÉNÉIA.

Ne hais pas mon père, ton mari.

KLYTAIMNESTRA.

Il encourra de terribles dangers à cause de toi.

IPHIGÉNÉIA.

C'est contre son gré qu'il me tue pour la Hellas.

KLYTAIMNESTRA.

Mais par ruse, lâchement, d'une manière indigne d'Atreus !

IPHIGÉNÉIA.

Qui me conduira à l'autel avant qu'on m'y traîne par les cheveux ?

KLYTAIMNESTRA.

Moi, j'irai avec toi.

IPHIGÉNÉIA.

Non pas toi ! tu ne parles pas bien.

KLYTAIMNESTRA.

Je m'attache à ton péplos.

IPHIGÉNÉIA.

Mère, cède-moi, reste. Ceci vaut mieux pour toi et pour moi. Qu'un des serviteurs de mon père m'accompagne dans la prairie d'Artémis, où je serai égorgée !

KLYTAIMNESTRA.

O fille, tu pars ?

IPHIGÉNÉIA.

Pour ne plus jamais revenir !

KLYTAIMNESTRA.

En abandonnant ta mère ?

IPHIGÉNÉIA.

Comme tu vois, et sans l'avoir mérité.

KLYTAIMNESTRA.

Arrête ! ne m'abandonne pas.

IPHIGÉNÉIA.

Je ne veux pas que tu pleures. Et vous, ô jeunes filles, chantez sur ma destinée, en paroles propices, un Paian à la fille de Zeus, Artémis, et qu'il y ait un heureux présage pour les Danaïdes ! Que quelqu'un prépare les corbeilles, que le feu brûle les orges purificatoires et que mon père tienne l'autel de sa main droite, parce que je vais sauver et faire triompher les Hellènes ! Conduisez-moi, moi qui suis la destructrice d'Ilios et des Phryges ! donnez, apportez les couronnes; voici qu'il faut couronner ma chevelure ! Apportez les eaux lustrales; dansez autour du temple et de l'autel ; célébrez Artémis, la reine Artémis, la Bienheureuse, car je vais accomplir l'oracle, par mon sang et par mon égorgement, puisqu'il le faut ! O mère, ô mère vénérable, je te donne maintenant mes larmes, car cela n'est point permis pendant le sacrifice ! O jeunes filles, célébrez avec moi Artémis, qui réside de l'autre côté de Khalkis, là où sont les nefs guerrières, dans le port étroit d'Aulis, à cause de mon nom. O terre maternelle, Pélasgia ! ô mes demeures mykèniennes !

LE CHOEUR.

Tu invoques la Ville fondée par Perseus, œuvre des mains kyklopéennes !

IPHIGÉNÉIA.

Tu m'as élevée pour être la lumière de la Hellas, et je ne regrette pas de mourir.

LE CHOEUR.

Jamais, en effet, la gloire ne t'abandonnera.

IPHIGÉNÉIA.

Iô ! Iô ! O Jour porte-flambeau, lumière de Zeus, je vais à une autre vie, à une autre destinée ! Salut, chère mière !

LE CHOEUR.

Iô ! Iô ! Voyez la destructrice d'Ilios et des Phryges qui va, les couronnes ceignant sa tête lavée par les eaux lustrales, pour baigner des gouttes de son sang l'autel de la cruelle Déesse, quand on aura tranché son beau cou ! Là, t'attendent les eaux limpides versées par ton père, et les libations, et l'armée des Akhaiens pleine du désir de partir pour la Ville d'Ilios. Mais invoquons la fille de Zeus, Artémis, la Reine des Dieux, afin qu'elle accorde un heureux accomplissement. O vénérable ! qui te réjouis de victimes humaines, mène vers la terre des Phryges et les demeures perfides de Troia l'armée des Hellanes, et donne à Agamemnôn de conquérir une illustre couronne pour les armes de la Hellas, et de ceindre sa tête d'un honneur éternel !

UN MESSAGER.

O fille de Tyndaréôs, Klytaimnestra, sors des demeures, afin d'écouter mes paroles.

KLYTAIMNESTRA.

En entendant ta voix, je viens ici, tremblante, malheureuse, pénétrée de terreur, redoutant que tu viennes m'annoncer quelque nouvelle calamité, outre celle-ci.

LE MESSAGER.

Je veux au contraire te dire des choses admirables et prodigieuses au sujet de ta fille.

KLYTAIMNESTRA.

Ne tarde donc pas ! dis très promptement.

LE MESSAGER.

O chère maîtresse, tu sauras tout clairement. Je prendrai par le commencement, à moins que l'esprit ne m'échappe et ne trouble mes paroles. Dès que nous fûmes arrivés au bois sacré et à la prairie fleurie de la fille de Zeus, d'Artémis, là où était réunie l'armée des Akhaiens, avec ta fille que nous conduisions, aussitôt la multitude des Argiens accourut. Et, dès que le Roi Agamemnôn vit la jeune fille s'avancer dans le bois sacré vers le sacrifice, il gémit, et, détournant la tête, il versa des larmes en couvrant ses yeux de son péplos. Mais elle, s'étant approchée de son père, parla ainsi : — O père ! me voici, voulant donner ma vie pour ma patrie et pour toute la Hellas. Conduisez-moi afin de me sacrifier sur l'autel de la Déesse, puisque l'oracle le demande ainsi. Pour ce qui dépend de moi, soyez heureux, et remportez le prix de la victoire et revenez dans la patrie ! Qu'aucun des Argiens, cependant, ne me touche ; je tendrai la gorge en silence et courageusement. — Elle parla ainsi, et tous, l'entendant, admirèrent la grandeur d'âme et le courage de la vierge. Et Talthybios, debout au milieu, commanda à l'armée, car ce soin le concernait, le silence et les présages favorables. Et le divinateur Kalkhas posa dans la corbeille d'or l'épée aiguë qu'il en avait retirée enveloppée de sa gaine,

et couronna la tête de la jeune fille. Mais le fils de Pèleus, ayant saisi à la fois la corbeille et l'eau des libations, courut autour de l'autel de la Déesse, et dit : — O fille de Zeus, Artémis, qui te réjouis du meurtre des bêtes fauves et qui répands dans la nuit ta claire lumière, reçois cette victime que t'offrent l'armée des Akhaiens et le Roi Agamemnôn ! C'est le sang pur de la belle gorge d'une vierge. Accorde-nous de naviguer heureusement et de renverser par la lance les citadelles de Troia ! — Et les Atréides et toute l'armée regardaient contre terre. Et le sacrificateur, ayant saisi l'épée et prié, examina l'endroit de la gorge où il frapperait. Et une lourde angoisse opprimait mon cœur, et je restais regardant la terre. Alors, brusquement, un prodige se manifesta, car chacun avait entendu clairement le coup, mais personne ne put voir ce que la vierge était devenue. Et le sacrificateur s'écrie, et toute l'armée pousse des clameurs en face de ce prodige inattendu de quelque Dieu, et qu'on ne pouvait croire, même en le voyant. Une biche, grande et admirablement belle, gisait palpitante sur la terre, et l'autel de la Déesse était abondamment inondé de son sang. Alors avec combien de joie ne penses-tu pas que Kalkhas s'écria : — O chefs de l'armée des Akhaiens, voyez-vous cette victime, cette biche des montagnes, que la Déesse a jetée sur l'autel ? Elle l'a préférée à la jeune fille, afin de ne point souiller l'autel d'un noble sang ! Elle accepte ce sacrifice, elle nous accorde une heureuse navigation et la prise d'Ilios. C'est pourquoi, vous tous, soldats de la flotte, prenez courage et courez aux nefs, car il nous faut, en ce jour, ayant quitté les creuses retraites d'Aulis, traverser la mer Aigaienne ! — Et après que la victime eut été brûlée tout entière par la flamme de Hèphaistos,

Kalkhas pria pour que l'armée eût un heureux retour. Mais Agamnemnôn m'envoie afin que je te dise à quelle destinée il est appelé par les Dieux et quelle gloire immortelle lui est promise dans la Hellas. Pour moi, qui étais présent et qui ai tout vu, je te dis que ta fille s'est envolée manifestement vers les Dieux ! Apaise donc ta douleur et cesse d'être irritée contre ton mari. Les volontés des Dieux sont imprévues pour les mortels, et ils sauvent ceux qu'ils aiment. Ce jour, en effet, a vu ta fille morte et vivante de nouveau.

LE CHOEUR.

Combien je me réjouis de ce qu'il annonce ! Il dit que ta fille est vivante parmi les Dieux !

KLYTAIMNESTRA.

O fille, par quel Dieu as-tu été dérobée ? Comment t'appellerai-je ? Que dire ? Ceci ne serait-il pas un semblant de consolation pour mettre fin à mon triste deuil ?

LE MESSAGER.

Voici le Roi Agamemnôn qui vient. Il te répètera lui-même ce que je t'ai dit.

AGAMEMNÔN.

Femme ! nous devons être heureux de ce qui arrive à ta fille. Elle vit en effet parmi les Dieux. Ayant pris ce jeune enfant, il te faut retourner dans tes demeures, car l'armée s'apprête à naviguer. Salut ! Un long temps se

passera avant que je t'adresse d'autres paroles, à mon retour de Troia. Sois heureuse !

LE CHOEUR.

Atréide ! puisses-tu parvenir heureusement en terre Phrygienne, et revenir de même, ayant enlevé les très belles dépouilles de Troia !

FIN D'IPHIGÉNÉIA A AULIS.

X

IPHIGÉNÉIA

CHEZ LES TAURES

X

IPHIGÉNÉIA CHEZ LES TAURES

IPHIGÉNÉIA.
ORESTÈS.
PYLADÈS.
CHOEUR DES FEMMES HELLÈNES.
UN BOUVIER.
THOAS.
UN MESSAGER.
ATHÈNA.

IPHIGÉNÉIA.

PÉLOPS le Tantaléien, étant venu à Pisa sur ses chevaux rapides, épousa la fille d'Oinomaos, de laquelle naquit Atreus. Et les fils d'Atreus furent Ménélaos et Agamemnôn, et je suis née de celui-ci, moi, Iphigénéia, et de la Tyndaride. Et près

des tourbillons de l'Euripos que bouleversent les sombres vents, mon père, comme il le crut, pour la cause de Hélénè, me sacrifia à Artémis dans l'illustre port d'Aulis. Là, en effet, le Roi Agamemnôn avait rassemblé une flotte Hellènique de mille nefs, voulant que les Akhaiens emportassent la belle gloire de vaincre Ilios, afin de venger les noces adultères de Hélénè et de plaire à Ménélaos. Mais ne pouvant naviguer faute de vent, il eut recours à la divination par le feu, et Kalkhas dit ceci : — O toi qui commandes cette armée de la Hellas, Agamemnôn! tu n'emmèneras pas les nefs de cette terre avant qu'Artémis n'ait reçu en victime ta fille Iphigénéia, car tu as voué à la Déesse porte-lumière ce que l'année produirait de plus beau. C'est pourquoi ton épouse Klytaimnestra a enfanté dans ta demeure une fille qu'il te faut sacrifier. — Il me désignait ainsi, comme étant ce qu'il y avait de plus beau. Par les ruses d'Odysseus, ils m'enlevèrent à ma mère, sous prétexte de me marier à Akhilleus. A peine arrivée à Aulis, on me mit, malheureuse, au sommet d'un bûcher, et j'allais être tuée par l'épée, quand Artémis m'enleva aux Akhaiens, et, laissant une biche à ma place, m'emporta, à travers l'Aithèr lumineux, dans ce pays des Taures, où le Barbare Thoas est roi d'une terre Barbare, Thoas dont les pieds rapides sont tels que des ailes et qui a été ainsi nommé à cause de la rapidité de ses pieds. Et la Déesse Artémis m'a établie sacrificatrice dans ce Temple, pour un rite dont elle se réjouit et dont le nom seul est beau. Mais je tais le reste, craignant la Déesse. En effet, par une coutume ancienne du pays, je sacrifie tout homme Hellène qui aborde cette terre. Je préside aux rites sacrés, mais d'autres sont chargés de cet égorgement abominable dans le Temple de la Déesse. Les visions

nouvelles que la nuit m'a apportées, je les dirai à l'Aithèr, si cela est de quelque remède. Il me semblait, dans le sommeil, ayant quitté la terre d'Argos que j'habitais, dormir au milieu des vierges. Et le dos de la terre fut ébranlé, et je m'enfuis, et, me tenant dehors, je vis le faîte de la demeure s'écrouler, et, du sommet des combles, tout le toit se ruer contre terre. Et il me sembla qu'une seule colonne de la demeure paternelle était restée debout, et que du haut des chapiteaux pendait une chevelure blonde qui avait une voix humaine. Et moi, remplissant mon office d'égorger les étrangers, et me lamentant, je l'aspergeais d'eau comme si cette chevelure était destinée à la mort. J'interprète ainsi ce songe : Orestès est mort, et c'est à son sacrifice que j'ai présidé. Les enfants mâles, en effet, sont les colonnes des familles, et ceux qui reçoivent mes aspersions meurent. Je ne puis rapporter ce songe à mes amis, car il n'existait pas de fils de Strophios quand je dus périr. Donc, maintenant, je veux offrir des libations à mon frère mort; et je puis le faire à l'aide de ces servantes, de ces femmes Hellènes que le Roi m'a données. Mais elles ne viennent pas encore, pour quelque cause. Je vais rentrer dans la demeure où j'habite, dans le Temple de la Déesse.

ORESTES.

Vois! regarde s'il n'y a aucun homme sur le chemin.

PYLADES.

Je vois, et j'examine tournant mes yeux de toutes parts.

ORESTÈS.

Pyladès, ne te semble-t-il pas que cette demeure est celle de la Déesse, vers laquelle nous avons dirigé, d'Argos, notre nef par delà la mer ?

PYLADÈS.

Il me semble, Orestès. Tu dois le voir aussi.

ORESTES.

Et l'autel d'où ruisselle le sang Hellène ?

PYLADÈS.

Les murailles de cette demeure sont, à la vérité, rouges de sang.

ORESTÈS.

Vois-tu ces dépouilles suspendues aux corniches du Temple ?

PYLADÈS.

Ce sont les dépouilles des étrangers égorgés.

ORESTÈS.

Il te faut jeter les yeux attentivement de toutes parts. O Phoibos ! dans quelles embûches m'as-tu de nouveau conduit par ton oracle, depuis que j'ai vengé l'égorgement de mon père par celui de ma mère? Perpétuellement chassé par les Érinnyes, je fuis, exilé de la patrie,

en des courses vagabondes et sans fin. Je suis allé vers toi, et je t'ai demandé où je trouverais le terme de la fureur et des peines dont je suis assailli, errant à travers la Hellas ; et tu m'as ordonné de me rendre dans la terre Taurique où Artémis, ta sœur, a des autels; d'enlever l'image de la Déesse que les habitants du pays disent être tombée de l'Ouranos dans ce Temple, et, l'ayant prise par ruse ou de quelque autre façon, de la porter, le danger une fois passé, sur la terre des Athènaiens. Tu ne m'as rien ordonné de plus, et tu m'as dit que, cela fait, je me reposerais enfin. Et je suis venu ici, obéissant à tes paroles, sur cette terre inconnue et inhospitalière. Mais, je te le demande, Pyladès, car tu me viens en aide dans cette entreprise, que ferons-nous? Tu vois l'escarpement des hautes murailles du Temple. Monterons-nous les degrés de la demeure, et, alors, comment le ferons-nous sans être vus? Ou bien ouvrirons-nous les portes d'airain en tirant les verrous, en ce lieu dont nous ne savons rien? Si nous sommes surpris ouvrant les portes et essayant d'entrer, nous mourrons. Au lieu de mourir, fuyons plutôt vers la nef sur laquelle nous avons navigué.

PYLADÈS.

Fuir ne peut se supporter, et nous n'y sommes pas accoutumés. L'oracle du Dieu n'est pas à mépriser non plus. Mais éloignons-nous du Temple, et cachons-nous dans les antres que la noire mer baigne de ses eaux, loin de la nef, de peur que quelqu'un, la voyant, n'en avertisse les princes de cette terre, et qu'on nous saisisse de force. Quand l'œil de la nuit sombre s'ouvrira, nous tenterons d'enlever du Temple la brillante statue, en usant

de toutes nos ruses. Vois s'il y a quelque espace vide entre les triglyphes, où le corps puisse passer. Les braves, en effet, osent tout, et les lâches ne sont jamais rien. Assurément nous n'aurons pas fait une si longue route à l'aide de l'aviron pour retourner ayant atteint le but.

ORESTÈS.

Tu as bien dit. Il faut faire ainsi, et nous retirer là où nous nous cacherons. Le Dieu, en effet, ne peut rendre vain son propre oracle. Il faut oser, car les jeunes hommes n'ont aucune excuse pour fuir le danger.

LE CHOEUR.

Faites silence, ô habitants des deuxRoches jumelles du Pontos Euxeinos! O fille de Latô, chasseresse montagnarde, dans ton sanctuaire, près des lambris dorés de ton Temple orné de belles colonnes, je porte mes pieds de vierge et de sacrificatrice sacrée, ayant quitté pour toi les tours et les murailles de la Hellas aux beaux chevaux et les épaisses forêts de l'Europa et les demeures paternelles. Me voici. Quoi de nouveau? Quelle inquiétude ressens-tu? Pourquoi m'as-tu pressée de me rendre au Temple, ô fille de celui qui vint vers les tours de Troia avec une flotte fameuse de mille nefs portant d'innombrables guerriers, ô enfant des illustres Atréides?

IPHIGÉNÉIA.

O femmes! combien je me lamente tristement! Par un chœur de douleur, auquel manquent les élégies lyriques,

hélas! hélas! accablée de maux en un deuil funèbre, je pleure mon frère à cause de sa mort dont j'ai vu l'image en songe, pendant cette nuit qui commence à se dissiper. Je péris! je péris! La demeure paternelle n'est plus, toute ma race a disparu! Hélas! hélas sur les malheurs d'Argos! Hélas! ô Daimôn, qui me prives d'un frère unique que tu as envoyé dans le Hadès! C'est pour lui que je vais répandre sur la terre, en libations funèbres, cette coupe des Ombres et ces sources de lait des vaches montagnardes et la liqueur vineuse de Bakkhos et le blond travail des abeilles, offrandes qui apaisent les morts. Donne-moi cet épais vase d'or et la libation du Hadès. O rejeton Agamemnônien, qui es sous la terre, je t'offre ceci, à toi qui es mort! Reçois-le. Je ne puis déposer sur ta tombe ni ma chevelure blonde, ni mes larmes, car je suis loin de ta patrie et de la mienne, où l'on croit que j'ai été misérablement égorgée!

LE CHOEUR.

Te répondant par des chants et un hymne asiatique, en sons Barbares, ô Maîtresse, je ferai entendre une muse lugubre agréable aux morts, et dont le Hadès résonne sans joie. Hélas sur moi! La lumière de la famille des Atréides, de leurs sceptres et de la demeure paternelle, s'est éteinte, hélas! A qui donc appartient la puissance des heureux Rois d'Argos? Le mal est sorti des maux, depuis que Halios, changeant la course de ses chevaux rapides, a fermé l'Œil sacré de la lumière. A toutes les calamités de ta maison est venue se joindre celle que cause l'Agneau d'or, et le meurtre a suivi le meurtre, et le deuil a suivi le deuil! Et, de là, le châtiment a éprouvé

la famille des Tantalides morts, et le Daimôn te poursuit avec haine.

IPHIGÉNÉIA.

Dès le commencement, j'eus un Daimôn contraire, dès les noces de ma mère et cette nuit où les divines Moires natales me destinèrent une enfance cruelle. Fruit premier né de ce lit nuptial, la malheureuse fille de Léda me conçut et m'éleva pour être, par un horrible sacrifice, victime de la démence paternelle. Et, ainsi vouée, je fus menée sur un char aux plages d'Aulis, comme fiancée, hélas! triste fiancée! au fils de la fille de Nèreus. Et maintenant étrangère sur les rivages d'une mer inhospitalière, j'habite des demeures odieuses, privée des noces, sans enfants, sans patrie, sans amis, moi demandée tant de fois par les Hellanes, ne chantant plus l'Argienne Hèra, et ne formant plus sur la toile, à l'aide de la navette, l'image de Pallas Attique et celle des Titans; mais, par des meurtres lamentables, souillant les autels du sang des étrangers qui poussent des cris déchirants et m'arrachent des larmes de compassion! Mais j'oublie tout cela maintenant, et je pleure mon frère mort dans Argos, lui que j'ai laissé encore tout enfant à la mamelle, tendre germe, suspendu au sein de sa mère et dans ses bras, Orestès, qui devait porter le sceptre d'Argos!

LE CHOEUR.

Voici un bouvier qui, ayant quitté le rivage de la mer, vient t'annoncer quelque chose de nouveau.

LE BOUVIER.

Fille d'Agamemnôn, enfant de Klytaimnestra, écoute la nouvelle que je t'apporte.

IPHIGÉNÉIA.

Qu'y a-t-il qui puisse me détourner de mes pensées présentes ?

LE BOUVIER.

Deux jeunes hommes, échappés de leur nef, sont arrivés sur la terre des Kyanées Symplègades, victimes agréables à la divine Artémis. Ne tarde donc pas à préparer l'eau purificatrice et les prémices.

IPHIGÉNÉIA.

D'où sont-ils ? Quel est le nom du pays de ces étrangers ?

LE BOUVIER.

Ils sont Hellènes. Je ne sais que cela, et rien de plus.

IPHIGÉNÉIA.

Le saurais-tu me dire le nom de ces étrangers ?

LE BOUVIER.

Un d'eux nommait l'autre Pyladès.

IPHIGÉNÉIA.

Et quel était le nom de son compagnon ?

LE BOUVIER.

Nul ne le sait. Nous ne l'avons pas entendu.

IPHIGÉNÉIA.

Comment les avez-vous vus et les avez-vous pris?

LE BOUVIER.

Sur le rivage de la mer inhospitalière.

IPHIGÉNÉIA.

Mais qu'y a-t-il de commun entre des bouviers et la mer?

LE BOUVIER.

Nous allions baigner nos bœufs dans l'eau de la mer.

IPHIGÉNÉIA.

Reviens à ceci : comment les avez-vous pris et de quelle manière? Je désire le savoir. Ils viennent après un long temps, et, depuis, l'autel de la Déesse n'a pas été arrosé de sang hellénique.

LE BOUVIER.

Nous avions mené nos bœufs, qui paissent dans les bois, à la mer qui coule entre les Symplègades. Il y a là une roche abrupte, creusée par l'agitation des lames, et où s'abritent les pêcheurs de pourpre. Là, un de nos bouviers aperçut deux jeunes hommes, et il recula en

marchant sur la pointe du pied et dit : — Ne voyez-vous pas? Il y a là deux Daimones! — Un de nous, très pieux, leva les mains et les adora : — O fils de la maritime Leukothéa, protecteur des nefs, ô maître Palaimôn, sois-nous propice! Ou vous êtes les Dioskoures descendus sur le rivage, ou la chère race de Nèreus qui engendra le chœur bien né des cinquante Nèrèides. — Mais un autre, léger et d'une audace impie, rit de ces prières et dit que des marins naufragés s'étaient cachés dans cet antre, par crainte de notre coutume, ayant appris que nous égorgions les étrangers. Il parut à la plupart d'entre nous qu'il disait vrai et qu'il fallait poursuivre les victimes agréables à la Déesse, selon la coutume. Cependant, un des étrangers, ayant quitté la caverne, se tint debout, et, agitant la tête de tous côtés, gémit, les bras tout tremblants, et, furieux de démence, cria comme un chasseur : — Pyladès, vois-tu celle-ci? Ne vois-tu pas ce dragon du Hadès qui veut m'égorger, armé contre moi de vipères horribles? Elle souffle le feu et le meurtre et rame avec ses ailes sous sa tunique, portant ma mère dans ses bras! Elle veut me jeter contre ce rocher ou m'écraser sous lui! Ah! elle va me tuer! Où fuir? — On ne pouvait voir ces apparitions, mais il mêlait des beuglements de veaux à des aboiements de chiens, comme font les Erinnyes, dit-on. Pendant ce temps, saisis de crainte et de surprise, nous restions muets; mais, ayant tiré son épée et se ruant au milieu des bœufs comme un lion, il les perçait du fer et les éventrait, croyant repousser les divines Erinnyes, au point qu'une écume sanglante fleurissait sur la mer. Alors, chacun, voyant ses bœufs tomber égorgés, s'arma et souffla dans les conques pour rassembler les habitants. En effet, contre ces jeunes et vigoureux étrangers, nous ne pen-

sions pas que des bouviers pussent soutenir le combat. En ce moment, donc, nous nous réunîmes en grand nombre. Mais l'étranger, après ce transport de fureur, tomba, le menton ruisselant d'écume. Le voyant tomber à propos, chacun se précipita, jetant des pierres; mais l'autre étranger lui essuyait son écume, le gardait, l'enveloppait de son péplos, le garantissant avec zèle de toute blessure et lui donnant tous les soins d'un ami. L'étranger ayant repris ses esprits, se releva, et voyant cette tempête d'ennemis qui l'assaillait, gémit. Or, nous lancions des pierres sans relâche et le pressions tout à la fois. Et voici que nous entendîmes cette parole terrible : — Pyladès, nous mourrons; mais mourons glorieusement. Prends l'épée nue en main et suis-moi! — Quand nous vîmes les épées que brandissaient nos ennemis, nous prîmes la fuite vers les bois; mais, tandis que les uns fuyaient, les autres les frappaient toujours; et, quand ils repoussaient ceux-ci, de nouveau les premiers qui avaient fui leur lançaient des pierres. Et, chose incroyable, aucune de ces mains innombrables ne pouvait atteindre ces victimes de la Déesse. Nous les avons saisis avec peine, et non de force, en les enveloppant de tous côtés; et nous leur avons arraché à coups de pierres les épées des mains, et, fatigués, ils fléchirent les genoux contre terre; et nous les avons menés au Roi de cette terre. Il les a regardés, et il te les envoie pour les ablutions et le sacrifice. Souhaite, ô vierge, que de telles immolations te soient réservées! En égorgeant ces étrangers, tu châtieras la Hellas, et tu vengeras ton sacrifice accompli à Aulis.

LE CHOEUR.

Tu as dit des choses merveilleuses de cet étranger,

quel qu'il soit, qui est venu de la terre de la Hellas vers cette mer inhospitalière.

IPHIGÉNÉIA.

C'est bien. Va, et amène les étrangers. C'est à moi de m'inquiéter de ce qui reste à faire.

O malheureux cœur, auparavant tu fus toujours clément et miséricordieux envers les étrangers et tu donnais des larmes à ceux de ta race, toutes les fois que des Hellènes te tombaient entre les mains; mais aujourd'hui, endurcie par ces songes, et pensant qu'Orestès ne voit plus la lumière, ô qui que vous soyez qui venez ici, vous me trouverez malveillante pour vous. Car cela est vrai, je l'ai éprouvé, amies : les malheureux ne veulent pas de bien aux plus heureux, quand eux-mêmes ont goûté la félicité. Mais jamais quelque vent envoyé par Zeus n'a soufflé ceci; jamais une nef, à travers les Roches Symplègades, n'est venue, m'amenant Héléna qui m'a perdue, et Ménélaos, afin de me venger d'eux et de leur trouver une autre Aulis, en retour de celle où les Danaïdes, m'ayant saisie, m'ont égorgée comme une génisse. Et le sacrificateur fut le père qui m'engendra! Hélas sur moi! Je ne puis oublier ces maux. Combien de fois, portant les mains à ses joues et m'attachant à ses genoux, ne lui ai-je pas dit : — O père, tu me voues à des noces honteuses! Pendant que tu me fais mourir, ma mère et les Argiennes célèbrent cet hyménée; toute la demeure résonne du son de la flûte, et, pendant ce temps, je suis égorgée par toi! Le Hadès était l'Akhilleus à qui tu me fiançais et non le

fils de Pèleus ; et tu m'as amenée, sur un char, et par ruse, à des noces sanglantes ! — Et moi, les yeux couverts de voiles légers, je ne pris point dans mes bras ce frère qui maintenant est mort, et je ne donnai point de baiser à ma sœur, par pudeur, car je me rendais dans la demeure de Pèleus ; et je retardais mes nombreuses caresses pour un autre temps, quand j'eusse été de retour dans Argos. Orestès ! ô malheureux, si tu es mort, de quelle belle destinée, de quels biens paternels n'as-tu pas été privé ! Mais je n'approuve pas les sentences de la Déesse. Si quelque mortel a été souillé d'un meurtre ou d'un enfantement, ou s'il a touché un cadavre, elle le repousse de l'autel comme impur, et elle se réjouit de victimes humaines ! Jamais Lètô, l'épouse de Zeus, n'a pu enfanter une fille aussi insensée. Je regarde comme incroyable le festin offert aux Dieux par Tantalos ; ils n'ont pu se plaire à manger un enfant ! Les habitants de cette terre, étant eux-mêmes des tueurs d'hommes, ont prêté aux Dieux, je pense, leur propre férocité, car je ne crois pas qu'aucun des Daimones soit cruel.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Bleus, bleus flots de la mer que traversa autrefois Io, aiguillonnée par le Taon, quand, d'Argos au Pontos Euxeinos, elle passa de l'Europa en terre Asiatique, quels sont ceux-ci qui, ayant quitté les eaux de l'Eurotas aux roseaux verdoyants, ou le cours sacré de Dirka, sont venus sur cette terre inhospitalière où la divine jeune fille souille

de sang humain les autels et le temple entouré de colonnes ?

Antistrophe I.

A l'aide des impétueux avirons de sapin, retentissant des deux côtés, ont-ils navigué sur leur nef à travers les flots marins, ou tendu les voiles au vent, dans le désir des biens qui enrichissent les demeures? La chère espérance, en effet, pour la perte des hommes, devient un désir insatiable pour ceux qui rapportent un fardeau de richesses, après avoir erré parmi les flots et les Villes Barbares, en proie à une avidité vaine. L'esprit des uns est immodéré, tandis que d'autres gardent une juste mesure dans leur soif de richesses.

Strophe II.

Comment ont-ils passé les Roches jumelles et les écueils Phinéides toujours retentissants, le long du rivage marin, au milieu de l'écume furieuse d'Amphitrita, où les chœurs des cinquante Nèrèides chantent, tandis que le vent enfle les voiles et que le gouvernail, en poupe, dirige les nefs, sous les stridentes haleines du Notos ou les souffles du Zéphyros, vers cette terre qui abonde en oiseaux, l'Ile Blanche, célèbre par les courses d'Akhilleus dans le Pontos Euxeinos?

Antistrophe II.

Plût aux Dieux que, selon les vœux de ma maîtresse, Héléna, la chère fille de Lèda, vînt ici par quelque hasard, en quittant Troia, afin que, la chevelure aspergée d'eau purificatrice, elle mourût égorgée par la main de ma

maîtresse, souffrant ainsi ce qu'elle a fait souffrir! Il serait très doux le message que nous recevrions de la terre de la Hellas, si quelque marin venait nous annoncer la fin de notre servitude et de nos maux! Puissé-je, en effet, même en songe, ouir, dans mes demeures et dans la Ville paternelle, des chants de joie et de félicité commune, avec les heureux!

Épôde.

Mais voici, les deux mains enchaînées, les nouvelles victimes de la Déesse. Taisez-vous, amies! Les prémices Hellènes approchent du Temple, et les messagers n'ont pas menti. O Vénérable, si cette ville t'offre un culte qui te plaît, reçois ces victimes que notre loi te présente, mais qui semblent impies aux Hellènes!

IPHIGÉNÉIA.

Bien! Je dois, avant tout, m'inquiéter de ce qui convient au culte de la Déesse. Déliez les mains de ces étrangers. Une fois voués, il n'est plus nécessaire qu'ils soient liés. Entrez donc dans le Temple et préparez ce qu'il faut, selon la coutume. — Hélas! quelle mère vous a enfantés? Quel est votre père? Quelle est votre sœur, si vous en avez une? De quels deux jeunes hommes, ses frères, elle va être privée! Qui connaît la fortune de chacun et ce qu'elle sera? Les Choses des Dieux, en effet, marchent dans l'ombre, et nul ne connaît le malheur prochain, car la destinée nous mène par des voies inconnues. D'où venez-vous, ô malheureux étrangers? Par quel long

chemin avez-vous navigué vers cette terre? Mais, auprès des morts, vous serez longtemps absents de vos demeures!

ORESTES.

Pourquoi te lamentes-tu ainsi? Pourquoi, ô femme, qui que tu sois enfin, nous attrister de nos maux futurs? Je n'estime pas sage celui qui, près de mourir, veut vaincre la terreur de la mort, en excitant la compassion, ni celui qui, n'ayant nulle espérance de salut, gémit sur sa mort prochaine; car il double son mal; il est accusé de démence et meurt néanmoins. Il faut laisser faire la destinée. Ne te lamente donc pas sur nous. Nous savons et connaissons les rites de ce pays.

IPHIGÉNÉIA.

Lequel de vous se nomme Pyladès? Je veux le savoir avant tout.

ORESTÈS.

Celui-ci, s'il te plaît de le savoir.

IPHIGÉNÉIA.

De quelle ville de la Hellas est-il citoyen?

ORESTÈS.

Quand tu le sauras, femme, à quoi cela te servira-t-il?

IPHIGÉNÉIA.

Êtes-vous frères d'une seule mère?

ORESTES.

Nous sommes frères par l'amitié, femme, mais non de naissance.

IPHIGÉNÉIA.

Quel nom t'a donné le père qui t'a engendré?

ORESTES.

Je puis à juste titre me nommer malheureux.

IPHIGÉNÉIA.

Je ne demande pas cela. N'en accuse que la fortune.

ORESTES.

Si je meurs inconnu, je ne servirai pas de risée.

IPHIGÉNÉIA.

Pourquoi refuses-tu de répondre? Est-ce par trop d'orgueil?

ORESTES.

Tu tueras mon corps et non pas mon nom.

IPHIGÉNÉIA.

Ne diras-tu pas ta Ville non plus?

ORESTES.

Tu demandes une chose inutile à qui va mourir.

IPHIGÉNÉIA.

Mais qui te défend de me faire cette grâce?

ORESTÈS.

Je me glorifie d'avoir pour patrie l'illustre Argos.

IPHIGÉNÉIA.

Par les Dieux! Étranger, es-tu né là?

ORESTÈS.

Je suis de Mykèna qui autrefois était heureuse.

IPHIGÉNÉIA.

Est-ce par l'exil que tu as été chassé de ta patrie, ou pour une autre cause?

ORESTÈS.

Je suis un exilé volontaire et involontaire.

IPHIGÉNÉIA.

Voudrais-tu me dire quelqu'une des choses que je désire?

ORESTÈS.

Puisque cela n'ajoutera pas beaucoup à mon malheur.

IPHIGÉNÉIA.

Mes souhaits sont remplis que tu sois venu d'Argos ici.

ORESTÈS.

Non les miens; mais s'il en est ainsi pour toi, tu seras satisfaite.

IPHIGÉNÉIA.

Peut-être connais-tu Troia dont la renommée est partout?

ORESTÈS.

Plût aux Dieux que je ne l'eusse jamais connue, même par la vision du songe!

IPHIGÉNÉIA.

On dit qu'elle n'existe plus, ayant été détruite par la lance?

ORESTÈS.

Cela est ainsi. Tu n'as pas entendu de mensonges.

IPHIGÉNÉIA.

Héléna est-elle revenue dans la demeure de Ménélaos?

ORESTÈS.

Elle est revenue, et, par son retour, elle a été funeste à un des miens.

IPHIGÉNÉIA.

Où est-elle? A moi aussi elle doit le prix d'un malheur

ORESTÈS.

Elle habite Sparta avec son ancien mari.

IPHIGÉNÉIA.

O commune haine des Hellènes, et non de moi seule !

ORESTÈS.

J'ai goûté, certes, moi aussi, un fruit de ses noces.

IPHIGÉNÉIA.

Les Akhaiens sont-ils revenus, comme le rapporte la renommée?

ORESTÈS.

Comme en une seule question tu m'interroges sur toutes choses à la fois!

IPHIGÉNÉIA.

Avant que tu meures, je veux savoir cela.

ORESTÈS.

Interroge, puisque tu le veux. Je te répondrai.

IPHIGÉNÉIA.

Le divinateur Kalkhas est-il revenu de Troia?

ORESTÈS.

Il est mort, à ce qu'on disait parmi les Mykènaiens.

IPHIGÉNÉIA.

O Vénérable, que cela est juste! Et le fils de Laertès?

ORESTÈS.

Il n'est pas de retour dans ses demeures. Il vit cependant, dit-on.

IPHIGÉNÉIA.

Qu'il périsse! Qu'il ne revoie jamais sa patrie!

ORESTÈS.

Ne fais point d'imprécation; il subit assez de maux.

IPHIGÉNÉIA.

Et le fils de la Nèrèide Thétis vit-il encore?

ORESTÈS.

Il n'est plus. Il a vainement célébré ses noces à Aulis.

IPHIGÉNÉIA

Elles étaient trompeuses, disent ceux qui le savent pour leur malheur.

ORESTÈS.

Qui es-tu enfin? Combien tu t'inquiètes des choses de la Hellas!

IPHIGÉNÉIA.

Je suis de ce pays. J'ai péri, lorsque j'étais encore une petite enfant.

ORESTÈS.

Il est donc juste que tu désires savoir les choses qui s'y passent, femme.

IPHIGÉNÉIA.

Et ce Stratège qu'on disait heureux?

ORESTES.

Lequel? Celui que je connais, du moins, n'est pas parmi les heureux.

IPHIGÉNÉIA.

On le nommait le Roi Agamemnôn fils d'Atreus.

ORESTÈS.

Je ne le connais pas. Laisse là ce discours, femme.

IPHIGÉNÉIA.

Non, par les Dieux! Réponds plutôt, afin que je me réjouisse, Etranger.

ORESTÈS.

Il a péri, le malheureux! et sa mort a perdu quelqu'un.

IPHIGÉNÉIA.

Il a péri? de quelle façon? Malheureuse que je suis!

ORESTES.

Pourquoi gémis-tu? Te touchait-il donc de près?

IPHIGÉNÉIA.

Je me lamente sur son ancienne prospérité.

ORESTES.

Il a péri misérablement, tué par sa femme.

IPHIGÉNÉIA.

O très misérable destinée de celle qui a tué et de celui qui est mort!

ORESTES.

Cesse enfin. Ne m'interroge plus.

IPHIGÉNÉIA.

Un seul mot. La femme de ce malheureux vit-elle encore?

ORESTES.

Elle ne vit plus. Le fils qu'elle a enfanté l'a tuée.

IPHIGÉNÉIA.

O demeure détruite! L'a-t-il tuée volontairement.

ORESTÈS.

Pour venger le meurtre de son pére égorgé.

IPHIGÉNÉIA.

Hélas! combien ce châtiment était juste!

ORESTÈS.

Cependant les Dieux ne lui ont pas fait une heureuse destinée, bien qu'il ait agi avec justice.

IPHIGÉNÉIA.

Agamemnôn a-t-il laissé un autre enfant dans sa demeure?

ORESTÈS.

Il n'a laissé que la vierge Elektra.

IPHIGÉNÉIA.

Quoi? ne parle-t-on point d'une autre fille égorgée?

ORESTÈS.

On n'en dit rien, si ce n'est qu'elle est morte et ne voit plus la lumière.

IPHIGÉNÉIA.

Elle est malheureuse, et malheureux le père qui l'a tuée!

ORESTES.

Innocente elle a péri pour une femme coupable.

IPHIGÉNÉIA.

Et le fils du Roi égorgé est-il resté dans Argos ?

ORESTÈS.

Il vit, il est malheureux et errant de tous côtés.

IPHIGÉNÉIA.

O songes menteurs, salut ! Vous n'étiez donc rien !

ORESTÈS.

Les Daimones qu'on nomme sages ne sont pas moins menteurs que les songes ailés ! Il y a une grande confusion dans les choses divines et dans les choses humaines. Mais, ce qu'il faut déplorer, c'est qu'on périsse pour avoir obéi aux révélations des divinateurs, comme il a péri, au témoignage de ceux qui en sont instruits.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! Que sont devenus nos parents, à nous ? Vivent-ils ? ne vivent-ils plus ? qui pourrait le dire ?

IPHIGÉNÉIA.

Écoutez ! Je forme un dessein, ô Étrangers, qui vous sera utile, et que je médite aussi pour moi. Un projet ne réussit jamais mieux que lorsqu'il plaît à tous. Veux-tu,

si je te sauve, porter de ma part un message à Argos, destiné à mes amis, ainsi qu'une lettre qu'a écrite, ayant pitié de moi, un captif convaincu que mes mains n'étaient point homicides, et qu'il mourait par une loi que la Déesse voulait et justifiait. Jusqu'ici je n'ai rencontré personne qui, retournant à Argos, y portât mon message ainsi que ma lettre à quelqu'un de mes amis. Pour toi, qui es, en effet, comme il semble, de bonne race, et qui connais Mykèna et ceux dont je parle, tu seras sauvé, et ton salut ne sera pas une récompense à dédaigner, si tu portes cette lettre. Pour celui-ci, puisque la Cité nous y contraint, il sera seul livré en victime à la Déesse.

ORESTÈS.

Toutes tes paroles sont bonnes, hors une seule, ô Étrangère! Ce me serait une cruelle douleur que celui-ci fût égorgé. Je suis, en effet, le pilote qui l'ai conduit dans ces calamités, et il n'a entrepris cette navigation qu'en raison de mes malheurs. Il n'est donc pas juste que je te rende ce service, et que j'échappe moi-même au danger en le livrant à la mort. Mais qu'il soit fait ainsi : donne-lui cette lettre ; il la portera à Argos et tu seras satisfaite. Pour moi, qu'on me tue si l'on veut. Ce serait une très grande lâcheté de se sauver soi-même en jetant un ami dans le malheur. Celui-ci est mon ami, et je veux qu'il voie la lumière non moins que moi.

IPHIGÉNÉIA.

O âme généreuse! Certes, tu es sorti d'une bonne race, toi qui aimes vraiment tes amis! Plaise aux Dieux qu'il soit tel, celui des miens qui me reste encore! En effet, ô

Étrangers, moi aussi j'ai un frère, quoique je ne puisse le voir. Mais puisque tu le veux, nous enverrons celui-ci porter la lettre, et toi, tu mourras, car une grande sollicitude te possède pour cet ami.

ORESTÈS.

Qui me sacrifiera? Qui osera cette action horrible?

IPHIGÉNÉIA.

Moi. J'ai reçu cette mission de la Déesse.

ORESTÈS.

Mission détestable, ô vierge, et impie!

IPHIGÉNÉIA.

J'y suis contrainte. Il faut obéir.

ORESTÈS.

Toi-même, une femme, tu égorges les mâles?

IPHIGÉNÉIA.

Non; mais je verserai l'eau purificatrice sur ta chevelure.

ORESTÈS.

Et qui sera l'égorgeur, si je puis te le demander?

IPHIGÉNÉIA.

Ceux que ceci concerne sont dans la demeure.

ORESTÈS.

Quel tombeau me recevra mort?

IPHIGÉNÉIA.

Il y a là le feu sacré et un large entre-bâillement du rocher.

ORESTÈS.

Hélas! Plût aux Dieux que les mains de ma sœur m'eussent enseveli!

IPHIGÉNÉIA.

C'est un vœu inutile, ô malheureux, qui que tu sois! Ta sœur habite loin de cette terre Barbare. Cependant, puisque tu es Argien, je te servirai du moins en tout ce qui me sera possible. Je déposerai de nombreuses offrandes sur ta tombe; j'éteindrai ton corps en l'arrosant d'huile jaune, et je verserai sur ton bûcher la liqueur que la fauve abeille montagnarde puise dans les fleurs. Mais j'entre. Je rapporterai ma lettre du sanctuaire de la Déesse. Cependant, n'aie aucune haine contre moi. O gardes, surveillez-les, mais sans les enchaîner. J'enverrai dans Argos une nouvelle inespérée à celui de mes amis que j'aime le plus; et ma lettre, lui apprenant que ceux qu'il croit morts vivent encore, lui apportera une joie assurée.

LE CHOEUR.

Je te pleure, toi qui es destiné aux sanglantes aspersions purificatrices.

ORESTÈS.

Il ne faut point vous lamenter sur ceci, mais vous réjouir, ô Étrangères.

LE CHOEUR.

Pour toi, ô jeune homme, nous te disons heureux à cause de ta bonne destinée, puisque tu retourneras dans ta patrie.

PYLADÈS.

Il n'est point de félicité pour un ami qui voit mourir son ami.

LE CHOEUR.

O voyage malheureux! hélas, hélas! tu péris, hélas, hélas! Qui d'entre vous périra? Mon esprit hésite et ne sait sur lequel je dois pleurer et me lamenter.

ORESTÈS.

Pyladès, au nom des Dieux! ressens-tu ce que je ressens?

PYLADÈS.

Je ne sais. Ne me demande rien, quand je ne puis te répondre.

ORESTÈS.

Qui est cette jeune fille? Elle nous interrogeait comme une hellène sur les travaux d'Ilios, sur le retour des Akhaiens, sur le divinateur Kalkhas habile à augurer du vol des oiseaux, et sur Akhilleus. Combien elle a eu pitié du malheureux Agamemnôn, et comme elle m'interrogeait sur sa femme et ses enfants! Cette étrangère est quelque Argienne partie d'Argos. Sinon, elle n'y enverrait pas de lettre et ne demanderait pas si les affaires d'Argos prospèrent, comme si elle s'y intéressait.

PYLADÈS.

Tu m'as devancé de peu, et tu m'as tout dit le premier, sauf une seule chose : en effet, tous ceux qui conversent avec les hommes connaissent les malheurs des Rois. Mais elle nous a dit aussi autre chose.

ORESTÈS.

Laquelle? Si tu m'en fais part, tu la comprendras mieux.

PYLADÈS.

Il est honteux, toi mort, que je voie la lumière. Je suis venu sur mer avec toi, il faut que je meure avec toi. Je m'attirerai l'opprobre d'être nommé timide et lâche dans

les vallées Phoikéennes; pour la foule, car la foule est malveillante, je semblerai t'avoir trahi, être revenu seul, sain et sauf, dans les demeures, ou même t'avoir tué, ayant ourdi ta mort, après la ruine de ta famille, dans le désir de ta royauté, en épousant ta sœur ton héritière. Je crains cela, et j'en ai honte. Rien ne pourra donc m'empêcher de rendre l'âme avec toi, d'être égorgé aussi et brûlé. Je suis ton ami et je redoute le blâme.

ORESTÈS.

Parle mieux. Il me faut supporter mes maux. Je puis subir une seule épreuve, mais non deux. Ce que tu dis être pour toi une tristesse et un opprobre, me serait aussi infligé si je te tuais, toi, qui as partagé mes peines. En ce qui me concerne, en effet, ce n'est pas une destinée mauvaise de quitter la vie, accablé que je suis par les Dieux. Mais toi, tu es heureux; tu as une famille innocente et non persécutée, tandis que la mienne est impie et malheureuse. Sois sauvé, aie des enfants de ma sœur que je t'ai donnée pour femme, et mon nom restera, et la race paternelle ne sera pas à jamais détruite et sans enfants. Va! vis, et habite la demeure de ton père. Et quand tu seras retourné dans la Hellas et dans Argos riche en chevaux, je t'en conjure par ta main droite, élève-moi un tombeau qui garde ma mémoire, et que ma sœur y verse des larmes et y suspende sa chevelure. Apprends-lui comment j'ai péri, égorgé sur l'autel par une femme Argienne. N'abandonne jamais ma sœur, en la voyant privée de famille et en songeant à la maison de mon père. Salut! toi en qui j'ai trouvé le meilleur des amis, ô compagnon de mes chasses, élevé avec moi et qui as subi tant d'épreuves à cause de mes malheurs. Phoibos nous a

menti, bien qu'il soit divinateur. Il a agi de ruse et nous a chassés loin de la Hellas, ayant honte de ses premières prophéties. Je me suis fié en lui, et j'ai obéi à ses ordres, et j'ai tué ma mère, et je péris à mon tour!

PYLADÈS.

Tu auras un tombeau, et jamais je n'abandonnerai le lit de ta sœur, ô malheureux! et tu me seras encore plus cher mort que vivant. Mais l'oracle du Dieu ne t'a point encore condamné, bien que tu sois près de la mort. Souvent, bien souvent, une extrême calamité amène de grands changements dans les choses, quand la destinée en a décidé ainsi.

ORESTÈS.

Tais-toi. Les prophéties de Phoibos me sont inutiles, car cette femme sort de la demeure.

IPHIGÉNÉIA.

Allez! et préparez ce qui est nécessaire aux sacrificateurs. Voici les plis nombreux de mes tablettes, ô Étrangers; mais écoutez ce que je veux de plus. Nul n'est le même dans le danger, ou quand il cesse de craindre et se rassure. J'appréhende donc que, loin d'ici, et de retour dans sa patrie, celui de vous qui portera cette lettre à Argos ne s'en inquiète plus.

ORESTÈS.

Que veux-tu donc? De quoi es-tu tourmentée?

IPHIGÉNÉIA.

Qu'il me fasse le serment de remettre cette lettre, dans Argos, aux amis à qui je l'envoie.

ORESTÈS.

Mais toi, en retour, feras-tu un autre serment?

IPHIGÉNÉIA.

Quel serment dois-je faire? Parle.

ORESTÈS.

Que tu ne tueras point celui-ci, et que tu le renverras de cette terre Barbare.

IPHIGÉNÉIA.

Tu parles équitablement. Comment pourrait-il, en effet, porter mon message?

ORESTÈS.

Mais le tyran le permettra-t-il?

IPHIGÉNÉIA.

Certes! je le lui persuaderai, et je mettrai moi-même celui-ci sur la nef.

ORESTÈS.

Jure, Pyladès! et toi, enseigne le serment sacré.

IPHIGÉNÉIA.

Je l'enseignerai. Il faut dire : — Je donnerai ces tablettes à tes amis. —

PYLADÈS.

Je donnerai ces tablettes à tes amis.

IPHIGÉNÉIA.

Et moi je te renverrai, sain et sauf, au delà des roches Kyanées.

ORESTÈS.

Quel Dieu attesteras-tu pour ton serment?

IPHIGÉNÉIA.

Artémis, dans le temple de laquelle je possède ces honneurs.

PYLADÈS.

Et moi, le Roi de l'Ouranos, le vénérable Zeus.

IPHIGÉNÉIA.

Et si tu me fais cette injure de violer ton serment?

PYLADÈS.

Que le retour me soit ravi! Et toi, si tu ne me sauves pas?

IPHIGÉNÉIA.

Que je ne remette jamais, vivante, les pieds dans Argos!

PYLADÈS.

Ecoute maintenant une chose que nous avons oubliée.

IPHIGÉNÉIA.

Nulle parole n'est inopportune, si elle est sage.

PYLADÈS.

Concède-moi cette exception : S'il arrive malheur à la nef, si tes tablettes et mes biens périssent dans la tempête, si je ne sauve que mon corps, que le serment soit tenu pour accompli.

IPHIGÉNÉIA.

Sais-tu ce que je ferai? car il est opportun de prendre de nombreuses précautions. Je te dirai toutes les paroles écrites sur mes tablettes, afin que tu puisses les rapporter à mes amis. Ainsi, la chose est sûre. Si tu sauves ces tablettes, elles parleront d'elles-mêmes, quoique muettes; si elles sont englouties dans la mer, et si tu te sauves, tu te souviendras de mes paroles.

PYLADÈS.

Tu as bien parlé, dans l'intérêt des Dieux et dans le mien. Mais apprends-moi à qui je devrai remettre ces

tablettes dans Argos, et ce qu'il faut que je dise venant de toi.

IPHIGÉNÉIA.

Dis à Orestès, fils d'Agamemnôn : — Iphigénéia, qui fut sacrifiée dans Aulis, t'envoie ceci. Elle est vivante, bien qu'elle ne vive plus pour les siens. —

ORESTÈS.

Où est-elle donc? A-t-elle revécu après être morte?

IPHIGÉNÉIA.

C'est elle que tu vois. Ne m'interromps pas : — Ramène-moi dans Argos, ô frère, avant que je meure, loin de cette terre Barbare. Arrache-moi aux immolations de la Déesse où mon devoir est d'égorger les étrangers! —

ORESTÈS.

Pyladès, que dirai-je? En quel lieu sommes-nous?

IPHIGÉNÉIA.

Ou je ferai des imprécations contre ta race, Orestès! — Je dis deux fois son nom pour que tu le saches.

PYLADÈS.

O Dieux!

IPHIGÉNÉIA.

Pourquoi invoques-tu les Dieux en ce qui me concerne?

PYLADÈS.

Rien. Poursuis. J'étais distrait, pensant à autre chose. En t'interrogeant, bientôt je parviendrai à savoir des choses incroyables.

IPHIGÉNÉIA.

Dis à Orestès que la Déesse Artémis me sauva en mettant à ma place une biche que mon père égorgea, pensant me percer de l'épée aiguë, et qu'Artémis me transporta dans ce pays. Telles sont les paroles écrites sur mes tablettes.

PYLADÈS.

Oh! que tu m'as lié par un serment facile à tenir! Que tu as juré toi-même heureusement! Je ne tarderai pas plus longtemps à accomplir la promesse que j'ai jurée. Orestès, voici les tablettes que je te remets de la part de ta sœur!

ORESTÈS.

Je les reçois. Mais laissons ces tablettes closes, et que je ne goûte pas ce plaisir, seulement en paroles. O très chère sœur, étonné que je suis, c'est à peine si, te pressant de mes bras, je crois encore, et si je ressens la félicité en apprenant ces choses prodigieuses!

LE CHOEUR.

Étranger, tu souilles la sacrificatrice de la Déesse, en portant la main sur les voiles qu'on ne doit point toucher!

ORESTÈS.

O sœur! née de notre père Agamemnôn, ne te détourne pas de moi, puisque tu retrouves un frère que tu pensais ne revoir jamais!

IPHIGÉNÉIA.

Toi, mon frère? Ne dis pas cela! La plaine d'Argos, ou le terre de Nauplia, le renferme.

ORESTÈS.

Ton frère n'est point là, ô malheureuse!

IPHIGÉNÉIA.

La Lakainienne Tyndaride t'a enfanté?

ORESTÈS.

Et je suis né du petit-fils de Pélops.

IPHIGÉNÉIA.

Que dis-tu? As-tu quelque preuve de cela?

ORESTÈS.

J'en ai. Interroge-moi sur la famille paternelle.

IPHIGÉNÉIA.

Il faut que tu parles le premier; j'écouterai.

ORESTES.

Avant tout, je te dirai les choses que j'ai apprises d'Élektra. Tu sais la querelle d'Atreus et de Thyestès?

IPHIGÉNÉIA.

Je la sais. C'était à cause de la Toison d'or.

ORESTES.

Tu sais donc aussi que tu as figuré cette querelle sur un beau tissu?

IPHIGÉNÉIA.

O très cher, tu me touches déjà au cœur!

ORESTES.

Et, sur la toile, cette autre image, Hèlios reculant?

IPHIGÉNÉIA.

Certes! j'ai tissé cette image en fils légers.

ORESTES.

Et le bain que ta mère t'a préparé dans Aulis?

IPHIGÉNÉIA.

Oui! Et d'illustres noces ne m'en ont pas privée.

ORESTÈS.

Quoi encore? Ta chevelure, que tu envoyas pour être portée à ta mère?

IPHIGÉNÉIA.

En souvenir de moi, pour ma tombe, au lieu de mon corps.

ORESTÈS.

Les choses que j'ai vues moi-même me seront d'autres preuves : dans les demeures de mon père la lance antique de Pélops, qu'il agitait dans sa main pour conquérir la jeune fille de Pisa, ayant tué Oinomaos, et que j'ai trouvée cachée dans sa chambre virginale?

IPHIGÉNÉIA.

O très cher, et non autre, car tu m'es le plus cher de tous! Je te possède, Orestès, loin du sol de la patrie, loin d'Argos, ô cher!

ORESTÈS.

Et moi aussi je te possède, toi que les hommes croient morte! Nos larmes, mêlées à la joie, et nos soupirs, mêlés à notre bonheur, mouillent tes yeux et les miens.

IPHIGÉNÉIA.

Alors, alors je te laissai petit enfant aux bras de ta nourrice, tout jeune dans les demeures. O félicité plus douce que je ne puis la rendre par des paroles! Que dirai-je?

Ce qui nous arrive est au delà du prodige, au delà de ce qu'on peut dire!

ORESTÈS.

Puissions-nous être heureux à l'avenir, et ne plus nous quitter!

IPHIGÉNÉIA.

Je ressens une joie étrange, ô amies! Je crains que mon frère, échappé de mes mains, ne se dissipe dans l'air! O foyers Kyklopides! ô patrie, chère Mykèna, je te rends grâces d'avoir donné la vie à mon frère, et de l'avoir élevé, lui, la lumière de notre race!

ORESTES.

Nous sommes heureux par notre origine, mais, par nos calamités, ô sœur, notre vie a été malheureuse.

IPHIGÉNÉIA.

Je l'ai éprouvé, malheureuse! quand mon père, avec désespoir, enfonça son épée dans ma gorge!

ORESTÈS.

Hélas! Il me semble te voir, bien que je ne fusse pas présent.

IPHIGÉNÉIA.

Quand je fus menée menteusement dans la chambre nuptiale, non pour y célébrer mes noces avec Akhilleus,

il n'y avait autour de l'autel que des larmes et des soupirs. Hélas ! hélas ! Quelle eau purificatrice il y avait là!

ORESTÈS.

Moi aussi j'ai déploré l'action qu'osa mon père.

IPHIGÉNÉIA.

O indigne père ! J'ai subi une destinée indigne d'être faite par un père. Mais les choses s'enchaînent les unes les autres.

ORESTÈS

Certes ! si tu avais tué ton frère, ô malheureuse, par la volonté de quelque Daimôn !

IPHIGÉNÉIA.

O malheureuse à cause de cette action horrible ! Hélas ! J'aurais commis une action horrible, ô frère ! A peine as-tu échappé à cette mort impie, égorgé par mes mains ! Mais quelle sera la fin de ces maux? Quelle destinée m'attend ? Quel moyen trouverai-je pour te sauver de la mort, pour te renvoyer dans la patrie Argienne avant que l'épée verse ton sang ? C'est à toi, ô âme malheureuse, de trouver ce moyen. Sera-ce par terre, non sur une nef, à pied, que tu éviteras la mort en marchant par des chemins difficiles, à travers des nations Barbares ? Et, certes, par le détroit rocheux des Kyanées, la route est longue en fuyant sur une nef. Malheureuse ! Malheureuse ! Quel Dieu, ou quel mortel, ou quel moyen inattendu. révélant

une heureuse voie, montrera aux deux Atréides abandonnés la fin de leurs misères!

LE CHOEUR.

Entre toutes les choses admirables qu'on ne peut exprimer, en voici que j'ai vues moi-même et entendues.

PYLADÈS.

A la vérité, Orestès, il est juste que des amis qui retrouvent des amis se pressent de leurs mains; mais il faut maintenant, cessant de gémir, en venir à ceci : comment trouverons-nous un moyen de salut et quitterons-nous cette terre Barbare? Il appartient aux sages de ne pas manquer à la fortune, et d'agir de façon opportune, sans se livrer à une joie intempestive.

ORESTÈS.

Tu as bien dit; mais je pense que la fortune est avec nous. L'aide divine est plus efficace pour qui a le cœur plus décidé.

IPHIGÉNÉIA.

Cependant, rien ne m'empêchera ni ne me détournera de demander quelle est la destinée d'Élektra. Tout ce que j'en saurai me sera cher.

ORESTÈS.

Elle est épouse de celui-ci, et mène une vie heureuse.

IPHIGÉNÉIA.

Mais lui, quel est son pays? De qui est-il fils?

ORESTÈS.

Strophios le Phokéen est son père.

IPHIGÉNÉIA.

Il est donc né de la fille d'Atreus, et mon parent?

ORESTÈS.

Certes, il est ton cousin, et mon seul véritable ami.

IPHIGÉNÉIA.

Il n'était pas encore quand mon père me sacrifiait?

ORESTÈS.

Non. Strophios, en effet, resta quelque temps sans enfants.

IPHIGÉNÉIA.

Salut, ô mari de ma sœur!

ORESTÈS.

Il est, non seulement mon parent, mais aussi mon sauveur.

IPHIGÉNÉIA.

Comment as-tu commis cette horrible action contre ta mère?

ORESTÈS.

Taisons-nous sur ceci. Je vengeais le meurtre de mon père.

IPHIGÉNÉIA.

Mais pourquoi a-t-elle tué son mari?

ORESTES.

Laisse là les actions de ta mère; il ne te convient pas de les connaître.

IPHIGÉNÉIA.

Je me tais. Maintenant, donc, Argos te regarde?

ORESTÈS.

Ménélaos commande. Je suis exilé de la patrie.

IPHIGÉNÉIA.

Ton oncle a-t-il donc outragé notre famille?

ORESTES.

Non. Mais la terreur des Érinnyes m'a chassé de la patrie.

IPHIGÉNÉIA.

Voilà donc pourquoi on disait que tu étais en démence, sur le rivage et ici?

ORESTÈS.

Ce n'est pas aujourd'hui pour la première fois que j'ai été vu dans ma misère.

IPHIGÉNÉIA.

Je comprends. C'est à cause de ta mère que les Déesses te tourmentaient.

ORESTÈS.

Certes! et elles me domptent avec un mors ensanglanté.

IPHIGÉNÉIA.

Pourquoi as-tu mis le pied sur cette terre?

ORESTÈS.

Je suis venu, obéissant aux oracles de Phoibos.

IPHIGÉNÉIA.

Dans quel dessein? Est-ce à dire, ou à taire?

ORESTÈS.

Je te le dirai. Cet oracle a été pour moi le commencement de nombreuses peines. Après avoir châtié les crimes de ma mère, dont nous ne parlerons pas, j'ai été exilé

par les poursuites des Érinnyes. Puis, Loxias m'envoya à Athèna pour satisfaire aux Déesses innommables. En effet, là est le Tribunal sacré que Zeus établit autrefois pour Arès, parce qu'il avait souillé ses mains de sang. Arrivé là, nul ne me reçut d'abord, comme si j'étais en horreur aux Dieux ; mais ceux qui me respectaient m'offrirent une table solitaire, bien qu'habitant la même demeure ; et, restant muets, me laissèrent silencieux. Et, afin que je ne pusse ni boire, ni manger avec eux, ils versaient dans des coupes semblables entre elles une pleine mesure de vin, et ils se réjouissaient en mangeant et en buvant. Et moi, je n'osais reprocher cela à mes hôtes, et je me plaignais en silence, feignant de ne pas m'en apercevoir, et gémissant, parce que j'étais le tueur de ma mère. J'ai entendu dire que mes malheurs avaient été pour les Athènaiens une raison d'instituer une solennité, et que le peuple de Pallas a gardé la coutume de la fête des Coupes. Étant donc venu sur la colline d'Arès, je fus mis en jugement, et je pris un siège, et la plus âgée des Érinnyes prit l'autre. Phoibos, ayant entendu l'accusation de parricide, me sauva par son témoignage, et Pallas compta de ses mains des suffrages égaux de part et d'autre, et je sortis vainqueur de ce danger mortel. Celles des Érinnyes qui consentirent à ce jugement établirent un temple près du Tribunal ; mais celles qui se refusèrent à l'acquittement, me tourmentèrent par une poursuite sans relâche, jusqu'à ce que, étant revenu sur le sol sacré de Phoibos, étendu contre terre devant le temple, et sans manger, j'eusse juré de m'arracher la vie en ce lieu, si Phoibos ne me sauvait, lui qui m'avait perdu. Et là, parlant par le Trépied d'or, Phoibos m'envoya ici pour enlever la statue tombée de l'Ouranos, et la porter sur la terre

des Athènaiens. Tel est le salut qu'il m'a offert. Prépare-le-moi. Si, en effet, nous pouvons nous emparer de la statue de la Déesse, je serai délivré de ma démence, et t'emportant sur ma nef aux nombreux avirons, je te ramènerai à Mykèna. O chère, ô tête fraternelle, sauve la maison paternelle, et sauve-moi! car tout est perdu pour moi, et la race des Pélopides périra tout entière, à moins que nous n'enlevions la statue ouranienne de la Déesse.

LE CHOEUR.

La colère des Daimones est furieuse contre la race de Tantalos, et la pousse à travers les calamités.

IPHIGÉNÉIA.

J'ai toujours eu le désir, avant ta venue, de retourner à Argos, ô frère, et de te revoir. Je veux les mêmes choses que toi, te délivrer de ces maux et relever la maison paternelle abaissée, n'étant plus irritée contre mon meurtrier. Ma main ne tuera pas, et je sauverai notre maison. Mais je crains la Déesse cachée et le tyran quand il trouvera le socle de pierre vide de la statue. Comment ne serai-je pas mise à mort? Quelle excuse trouverai-je? Si, tout se faisant en une fois, tu enlevais la statue et me conduisais sur ta nef à belle poupe! ce serait une belle entreprise. Mais, si je me sépare de cette statue, je périrai; et toi, menant ton œuvre à bonne fin, tu t'en retourneras. Cependant, je ne fuis aucun danger, même si je devais mourir pour te sauver. Un homme qui meurt, en effet, est regretté dans la demeure; mais une femme est de peu de prix.

ORESTÈS.

Je ne serai jamais à la fois ton meurtrier et celui de ma mère. C'est assez de l'avoir tuée. Je veux vivre et mourir avec toi, et partager ta destinée. Je te ramènerai dans notre demeure si je ne succombe pas, ou je resterai mort ici avec toi. Mais écoute ma pensée. Si ceci eût déplu à Artémis, comment Loxias m'eût-il ordonné d'emporter la statue de la Déesse dans la ville de Pallas, et m'eût-il accordé de te revoir? En réfléchissant à toutes ces choses, j'espère que le retour est sûr.

IPHIGÉNÉIA.

Comment agir pour que nous ne périssions pas, et pour accomplir ce que nous voulons? C'est en cela que notre retour est difficile. A la vérité, nous avons pour nous la volonté!

ORESTÈS.

Ne pouvons-nous tuer le tyran?

IPHIGÉNÉIA

Tu parles d'une chose terrible, d'étrangers tuant leurs hôtes!

ORESTÈS.

Mais il faut le tenter, si ton salut et le mien en dépendent.

IPHIGÉNÉIA.

Pour moi, je ne le pourrais; mais je loue ton audace.

ORESTÈS.

Quoi ! Si tu me cachais secrètement dans ce temple ?

IPHIGÉNÉIA.

Serait-ce afin de nous échapper sains et saufs dans les ténèbres ?

ORESTÈS.

Certes ! La nuit appartient aux voleurs, et la lumière à la vérité.

IPHIGÉNÉIA.

Dans ce lieu sont les gardiens des demeures, et nous ne les tromperons pas.

ORESTÈS.

Hélas ! nous sommes perdus ! Comment donc nous sauverons-nous ?

IPHIGÉNÉIA.

Il me semble avoir trouvé un nouveau moyen.

ORESTÈS.

Lequel ? Confie-moi ton dessein, afin que je sache.

IPHIGÉNÉIA.

Je me servirai de ton mal pour les abuser.

ORESTÈS.

Certes, les femmes sont très ingénieuses en ressources.

IPHIGÉNÉIA.

Je dirai que tu viens d'Argos, après avoir tué ta mère.

ORESTÈS.

Sers-toi de mes maux, si tu en tires avantage.

IPHIGÉNÉIA.

Je dirai qu'il n'est pas permis de te sacrifier à la Déesse.

ORESTÈS.

Pour quel motif? Je soupçonne quelque chose.

IPHIGÉNÉIA.

Comme étant impur, et que je te tuerai une fois purifié.

ORESTÈS.

Comment, de cette façon, enlèverai-je plus facilement la statue de la Déesse?

IPHIGÉNÉIA.

Je dirai que je veux te purifier dans les flots de la mer...

ORESTÈS.

La statue pour laquelle j'ai fait cette navigation est encore dans le Temple.

IPHIGÉNÉIA.

Et purifier aussi la statue que tu as touchée.

ORESTÈS.

Où ? Dis sur quelle plage de la mer.

IPHIGÉNÉIA.

Là où ta nef est liée par des câbles.

ORESTÈS.

Sera-ce toi ou quelque autre qui transportera la statue dans ses bras ?

IPHIGÉNÉIA.

Moi ; il n'est permis qu'à moi d'y toucher.

ORESTÈS.

Mais Pyladès, comment nous aidera-t-il en ceci ?

IPHIGÉNÉIA.

On dira qu'il a les mains souillées comme les tiennes.

ORESTÈS.

Feras-tu cela en secret, ou le Roi le sachant ?

IPHIGÉNÉIA.

Je le persuaderai, car je ne pourrais me cacher de lui.

ORESTÈS.

Et notre nef est bien pourvue de rameurs.

IPHIGÉNÉIA.

C'est à toi de t'inquiéter du reste, afin que tout marche bien.

ORESTÈS.

Il manque une chose encore : il faut que celles-ci soient discrètes. Exhorte-les, et sers-toi de paroles persuasives. Une femme a toujours la puissance d'émouvoir. Le reste, je pense, suivra pour le mieux.

IPHIGÉNÉIA.

O très chères femmes, je me fie en vous ! Toutes mes espérances sont en vous de qui dépend que je sois heureuse, ou que, dans ma ruine, je sois privée de ma patrie, de mon cher frère et de ma très chère sœur. Je vous dirai ceci avant tout : Nous sommes femmes, et notre sexe est renommé par une affection mutuelle et par une grande fidélité aux choses qui nous sont communes. aisez-vous sur nous et venez en aide à notre fuite. C'est une chose excellente qu'une langue discrète. Voyez ! une même destinée réunit trois chères têtes : ou le retour dans la patrie, ou la mort. Toi, si je suis sauvée, tu le seras aussi, et je te ramènerai en sûreté dans la Hellas ! Et toi, je t'en supplie par ta droite ! Et toi, par tes chères

joues et par tes genoux ! par tout ce qui vous est cher dans vos demeures, par votre père, votre mère et vos enfants, si quelques-unes de vous en ont ! Que dites-vous ? Laquelle consent ou refuse ? Parlez ! Si vous n'approuvez pas mes paroles, nous sommes perdus, moi et mon malheureux frère.

LE CHOEUR.

Aie bon courage, chère Maîtresse, et ne songe qu'à ton salut. Pour moi, que le grand Zeus le sache ! je garderai tous les secrets que tu me confies.

IPHIGÉNÉIA.

Que tout vous réussisse pour ces paroles, et soyez heureuses ! Pour toi, et pour toi aussi, hâtez-vous d'entrer dans le temple. Le Roi de cette terre viendra bientôt pour savoir si le sacrifice des étrangers est accompli.

IPHIGÉNÉIA.

O Vénérable ! qui, sur le rivage d'Aulis, m'as délivré de la main meurtrière de mon père, sauve-moi maintenant encore, ainsi que ceux-ci, ou, jamais plus, aucun homme n'en croira la parole de Loxias. Mais, sois-nous propice, et quitte cette terre barbare pour Athèna. Il ne te convient pas, en effet, de rester ici, quand tu peux habiter une Ville heureuse.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Oiseau qui, autour des écueils rocheux de la mer, chantes ta destinée lamentable! Halkyôn, qui, de ta douce voix bien comprise des sages, pleures toujours ton époux, je mêle mon deuil au tien, oiseau sans ailes que je suis, regrettant les agoras Hellanes et Artémis Lokhia qui habite le haut Kynthios, sous le léger feuillage des palmiers, sous les lauriers ombreux et l'olivier verdoyant et sacré cher à Latô qui enfantait, auprès du lac circulaire où le Cygne harmonieux célèbre les Muses.

Antistrophe I.

Oh! que d'innombrables larmes tombèrent sur mes joues, quand, loin des tours renversées, je montai sur les nefs pleines d'avirons et de lances ennemies! Vendue au prix de beaucoup d'or, je vins sur cette terre Barbare où je sers la vierge, fille d'Agamemnôn, et sacrificatrice de la Déesse tueuse de corps, et les autels qui reçoivent les victimes, enviant ceux dont la destinée a toujours été misérable; car il souffre moins, celui qui a été élevé dans le malheur. Mais la prospérité est changeante, et la vie est dure aux mortels qui souffrent après avoir été heureux.

Strophe II.

Pour toi, Maîtresse, une nef argienne à cinquante avirons te portera dans tes demeures, et la flûte enduite de cire de Pan montagnard encouragera les rameurs, et le divinateur Phoibos, au son retentissant des sept cordes de

la Lyre harmonieuse, te conduira en chantant, et heureusement, dans la féconde terre des Athènaiens. Tu me laisses ici, et tu seras emportée par les avirons impétueux, et les cordages déploieront au-dessus de la proue les voiles de la nef rapide !

Antistrophe II.

Plût aux Dieux que, dans le splendide Hippodrome, où marche le feu ardent de Hèlios, je pusse arrêter le vol de mes ailes sur le foyer domestique et me mêler aux danses où, vierge digne de nobles noces, je menais devant ma chère mère les thiases de mes égales en âge, où je disputais le prix de la beauté, où, enrichie de beaux tissus et d'ornements variés, j'ombrageais mes joues de boucles flottantes !

THOAS.

Où est la femme hellène gardienne de ces demeures ? A-t-elle accompli le sacrifice des étrangers ? et leurs corps brûlent-ils dans le sanctuaire sacré ?

LE CHOEUR.

La voici, ô Roi ! Elle te dira tout clairement.

THOAS.

Ah ! fille d'Agamemnôn, pourquoi transportes-tu dans tes bras cette statue de la Déesse, qui ne doit pas être enlevée de sa place ?

IPHIGÉNÉIA.

O Roi, arrête-toi au seuil du temple !

THOAS.

Qu'y a-t-il donc de nouveau dans la demeure, Iphigénéia ?

IPHIGÉNÉIA.

Je suis pleine d'horreur ! La piété me dicte cette parole.

THOAS.

Tu commences étrangement ! Parle clairement

IPHIGÉNÉIA.

O Roi, les victimes que vous avez saisies sont impures.

THOAS.

Qui te l'a dit ? Ou le penses-tu seulement ?

IPHIGÉNÉIA.

La statue de la Déesse a reculé et s'est détournée.

THOAS.

Est-ce d'elle-même ? ou un tremblement de terre l'a-t-il remuée ?

IPHIGÉNÉIA.

D'elle-même ; et elle a éteint les lumières de ses yeux.

THOAS.

Quelle en est la cause ? Est-ce la souillure des étrangers ?

IPHIGÉNÉIA.

Certes ! et rien autre. Ils ont commis des actions affreuses.

THOAS.

Ont-ils tué quelque Barbare sur le rivage ?

IPHIGÉNÉIA.

Ils sont venus ici souillés d'un meurtre domestique.

THOAS.

Lequel ? Je ressens le désir de le connaître.

IPHIGÉNÉIA.

Ils ont tué leur mère d'un commun accord.

THOAS.

Apollôn ! Nul d'entre les Barbares eux-mêmes n'eût osé cela !

IPHIGÉNÉIA.

Ils ont été chassés de toute la Hellas.

THOAS.

Et c'est pour cela que tu emportes la statue hors du temple ?

IPHIGÉNÉIA.

Oui ! sous l'aithèr vénérable, afin que je la purifie de la contagion du meurtre.

THOAS.

Mais comment as-tu découvert la souillure des étrangers ?

IPHIGÉNÉIA.

Je l'ai découverte quand la statue de la Déesse s'est retournée.

THOAS.

La Hellas t'a élevée dans la sagesse, pour que tu aies si bien deviné.

IPHIGÉNÉIA.

Et cependant ils ont répandu une douce joie dans mon cœur.

THOAS.

En t'annonçant quelque chose d'heureux d'Argos ?

IPHIGÉNÉIA.

Qu'Orestès, mon frère unique, prospérait.

THOAS.

Sans doute pour que tu les sauves en retour de cette bonne nouvelle ?

IPHIGENÉIA.

Et que mon père aussi vivait et prospérait.

THOAS.

Mais toi, tu n'as songé sans doute qu'au culte de la Déesse ?

IPHIGÉNÉIA.

Je hais toute la Hellas qui m'a perdue.

THOAS.

Dis, que ferons-nous de ces deux étrangers ?

IPHIGÉNÉIA.

Il nous faut respecter la loi fatale.

THOAS.

L'eau purificatrice et ton épée ne sont-elles pas à l'œuvre ?

IPHIGÉNÉIA.

Je veux d'abord les purifier par de saintes ablutions.

THOAS.

Dans l'eau des sources ou dans celle de la mer ?

IPHIGÉNÉIA.

La mer lave tous les maux des hommes.

THOAS.

Ils seront alors plus dignes d'être offerts à la Déesse.

IPHIGÉNÉIA.

Et je remplirai plus convenablement mon devoir.

THOAS.

Les flots ne se brisent-ils pas non loin du Temple ?

IPHIGÉNÉIA.

Il nous faut de la solitude, car nous avons d'autres choses à faire.

THOAS.

Mène-les où tu veux. Je ne désire point voir les Mystères.

IPHIGÉNÉIA.

La statue de la Déesse doit être aussi purifiée par moi.

THOAS.

Sans doute, parce que la tache du parricide l'a souillée ?

IPHIGÉNÉIA.

Je ne l'aurais jamais, en effet, enlevée de sa place, sans cela.

THOAS.

Ta piété et ta prévoyance sont louables, et toute la Ville t'admire avec justice.

IPHIGÉNÉIA.

Sais-tu ce que j'ai maintenant à faire?

THOAS.

Il t'appartient de me l'apprendre.

IPHIGÉNÉIA.

Fais enchaîner les Étrangers.

THOAS.

Où te fuiraient-ils?

IPHIGÉNÉIA.

La Hellas ne connaît pas la bonne foi.

THOAS.

Allez! enchaînez-les, gardes!

IPHIGÉNÉIA.

Et qu'ils amènent ici les Étrangers.

THOAS.

Que cela soit fait!

IPHIGÉNÉIA.

En leur couvrant la tête d'un péplos.

THOAS.

Contre les flammes de Hèlios?

IPHIGÉNÉIA.

Donne-moi aussi tes gardes pour compagnons.

THOAS.

Ceux-ci t'accompagneront.

IPHIGÉNÉIA.

Envoie quelqu'un qui avertisse la Ville...

THOAS.

De quel événement?

IPHIGÉNÉIA.

Afin que tous restent dans les demeures.

THOAS.

De peur sans doute qu'ils rencontrent la souillure?

IPHIGÉNÉIA.

En effet, c'est une chose abominable.

THOAS, *à un garde.*

Va, toi! et publie l'ordre.

IPHIGÉNÉIA.

Que nul ne se trouve en leur présence!

THOAS.

Tu as un souci bienveillant pour la Ville.

IPHIGÉNÉIA.

Et, par-dessus tout, il ne faut là aucun de nos amis.

THOAS.

Tu dis cela pour moi.

IPHIGÉNÉIA.

Tu resteras ici, devant le Temple de la Déesse.

THOAS.

Que ferai-je?

IPHIGÉNÉIA.

Tu purifieras le Temple par le feu.

THOAS.

Afin que tu le retrouves pur?

IPHIGÉNÉIA.

Et lorsque les Étrangers sortiront...

THOAS.

Que faut-il alors que je fasse?

IPHIGÉNÉIA.

Te couvrir les yeux de ton péplos.

THOAS.

De peur de contracter la souillure?

IPHIGÉNÉIA.

Et si je semble tarder trop longtemps...

THOAS.

Quel sera pour moi le terme de ceci?

IPHIGÉNÉIA.

Ne t'étonne en rien.

THOAS.

Occupe-toi à loisir des choses de la Déesse.

IPHIGÉNÉIA.

Plaise aux Dieux que cette expiation réussisse, comme je le désire !

THOAS.

Je fais la même prière.

IPHIGÉNÉIA.

Déjà je vois les Étrangers sortir des demeures, et les ornements de la Déesse, et les jeunes agneaux avec le sang desquels je laverai le meurtre abominable, et la splendeur des torches, et tout ce que j'ai indiqué pour la purification des Étrangers et de la Déesse. Je commande aux citoyens de s'abstenir de cette souillure. Que celui des gardiens du Temple qui a des mains pures pour les Dieux, que celui qui va célébrer ses noces, que celle qui est enceinte, que tous fuient ! Retirez-vous, de peur que cette souillure n'atteigne quelqu'un. O fille de Zeus et de Lètô, Vierge-Reine, si je lave le meurtre de ceux-ci, et si je sacrifie là où il le faut, tu habiteras une demeure pure, et nous serons heureux ! Quoique je taise le reste, je le dirai cependant aux Dieux qui savent tout et à toi, Déesse !

LE CHOEUR.

Strophe.

Le fils irréprochable qu'enfanta autrefois Latô dans les

fertiles gorges de Dèlos, Phoibos aux cheveux d'or, habile sur la Kithare, et celle qui se réjouit de son adresse à lancer des traits, furent portés par leur mère, qui avait quitté le lac illustre par cet enfantement, loin du rivage marin où abondent les flots, vers le faîte Parnasien où est le sanctuaire de Dionysos, où le Dragon au dos tacheté et à l'œil rouge, couvert d'airain, monstre horrible né de la terre, gardait, sous un laurier touffu, l'Oracle souterrain. Encore enfant, encore sautant dans les bras de ta chère mère, tu le tuas, ô Phoibos, et tu te saisis des oracles divins ! Tu sièges sur le trépied d'or, sur le thrône toujours véridique, et tu dispenses aux mortels les divinations sacrées qui s'échappent des profonds sanctuaires, et tu habites auprès de la source de Kastalia, au centre de la Terre !

Antistrophe.

Mais, après qu'il eut dépossédé Thémis, fille de la terre, des divinations sacrées, la Terre nocturne enfanta les spectres des songes qui, dans le sommeil, annonçaient aux mortels, du fond des gouffres souterrains, les choses passées, présentes et futures. Et la Terre priva Phoibos des honneurs de la divination, irritée de ce qu'il avait chassé sa fille. Mais le Roi Phoibos, d'un pied léger, montant dans l'Olympos, agita sa main d'enfant du haut du thrône de Zeus, afin de chasser du Temple Pythien la colère de ladivine Terre et les oracles de la nuit. Et Zeus rit quand son fils vint droit à lui, désirant posséder un culte opulent, et il y consentit en secouant sa chevelure. Et il mit fin aux songes nocturnes, et il affranchit les hommes des divinations de l'Ombre, et il rendit à Loxias ses premiers honneurs, et aux hommes la foi en ses ora-

cles et en ce Sanctuaire illustre et célèbre par les nombreux étrangers qui s'y rendent.

LE MESSAGER.

O gardiens du Temple et surveillants des Autels, où est allé Thoas, le Roi de cette terre? Appelez, en ouvrant les portes solides, le Maître de ce pays hors de la demeure.

LE CHOEUR.

Qu'est-ce? s'il m'est permis de le demander sans être questionnée?

LE MESSAGER.

Les deux jeunes hommes s'en sont allés, avec l'aide de la fille d'Agamemnôn. Ils ont fui de cette terre et emportent dans la nef hellène la statue vénérable!

LE CHOEUR.

Tu dis une chose incroyable; mais celui que tu veux voir, le Roi de ce pays, est sorti du Temple et s'en est allé.

LE MESSAGER.

Où? Il faut qu'il sache les choses qui se font.

LE CHOEUR.

Nous ne savons. Va, cherche-le, là où il est, et annonce-lui cela.

LE MESSAGER.

Voyez combien la race des femmes est perfide ! Vous avez pris part à tout ceci.

LE CHŒUR.

Es-tu insensé ? Quel intérêt avons-nous à la fuite des étrangers ? Pourquoi ne vas-tu pas promptement à la porte royale ?

LE MESSAGER.

Non ! Avant de parler, je veux savoir si, oui ou non, le Roi de ce pays est dans le Temple. Holà ! ouvrez les portes ! C'est à vous que je parle qui êtes là-dedans ! Dites au Roi que je suis au seuil, et que j'ai à lui annoncer une nouvelle de lourds malheurs.

THOAS.

Qui jette cette clameur autour du Temple de la Déesse, frappant aux portes et jetant le trouble ici ?

LE MESSAGER.

Ces femmes mentaient et voulaient m'écarter du Temple, en me disant que tu étais sorti, et cependant tu es là.

THOAS.

Pour quel profit, ou dans quel dessein ?

LE MESSAGER.

Je te parlerai ensuite de ce qui les concerne ; mais écoute ce qui est le plus pressé. La jeune fille qui se tenait auprès des Autels, Iphigénéia, est partie de cette terre avec les Étrangers, et possédant la vénérable statue de la Déesse. L'expiation était simulée.

THOAS.

Que dis-tu ? Par quoi a-t-elle été poussée ?

LE MESSAGER.

C'est pour sauver Orestès. Ceci, en effet, devra t'étonner.

THOAS.

Lequel ? Est-ce celui que la Tyndaride a enfanté ?

LE MESSAGER.

Celui que la Déesse avait voué à son autel.

THOAS.

O prodige ! Car de quel nom plus fort te nommerais-je ?

LE MESSAGER.

Ne laisse pas détourner ta pensée par ceci, mais écoute-moi ; puis, ayant écouté et réfléchi, songe au moyen de te ressaisir de ces Étrangers.

THOAS.

Parle ! Ton conseil est bon ; car, sans doute, ils ne naviguent point près d'ici, afin d'échapper à ma lance.

LE MESSAGER.

Après être arrivés au rivage de la mer, où la nef d'Orestès avait secrètement abordé, là où tu nous avais envoyés, tenant les chaînes des Étrangers, la fille d'Agamemnôn, par un signe, nous ordonna de nous éloigner, comme si elle allait allumer le feu mystérieux et commencer la purification. Elle allait par derrière tenant les chaînes des deux Étrangers. Ceci, à la vérité, semblait suspect, mais cependant, tes serviteurs, ô Roi, en paraissaient satisfaits. Enfin, pour que nous pussions croire qu'elle faisait quelque grande chose, elle hurla et chanta des chants barbares, avec des rites magiques, comme pour expier la souillure du meurtre. Après être restés longtemps en repos, il nous vint dans l'esprit que les Etrangers, dénouant leurs liens, pourraient la tuer et s'enfuir. Cependant, dans la crainte de voir ce qui nous était défendu, nous restâmes muets. Mais enfin, nous eûmes tous la pensée d'aller à eux, bien que ceci ne fût pas permis. Là, nous voyons une nef de la Hellas, munie d'avirons et de toiles ailées, et cinquante rameurs qui tenaient les avirons dressés, et les deux jeunes hommes libres de leurs liens, qui se tenaient près de la poupe. Et les uns retenaient la proue avec des perches, et les autres suspendaient l'ancre aux épotides, et d'autres appliquaient en hâte les échelles et envoyaient aux Étrangers les câbles qu'ils jetaient à la mer. Mais nous, voyant ces ruses, nous saisissons l'Étrangère et les câbles, et nous

voulons arracher de sa place le gouvernail de la nef à la belle poupe. Et nous échangions des paroles : — Pourquoi emportez-vous à la dérobée la statue de la Déesse et la sacrificatrice ? De quel père es-tu né, toi qui enlèves cette femme d'ici ? — Et il répondit : — Je suis Orestès, son frère, afin que tu le saches, fils d'Agamemnôn, et j'emmène ma sœur que j'avais perdue, enlevée de nos demeures. — Néanmoins, nous retenions l'Étrangère, et nous tentions de la contraindre à nous suivre vers toi. De là ces plaies cruelles de mes joues, car ils n'avaient point d'épées, de même que nous. Et les poings retentissaient, et les mains des deux jeunes hommes nous frappaient de concert dans les flancs et au foie, au point que nos membres furent bientôt épuisés de fatigue. Et tout couverts des marques de coups, nous nous enfuîmes sur une hauteur, les uns ayant des plaies sanglantes à la tête, et les autres aux yeux. Du faîte des collines, nous combattions plus en sûreté, et nous lancions des pierres ; mais, de la poupe, des archers nous écartaient avec des traits et nous repoussaient au loin. Alors, — un grand flot, en effet, avait poussé la nef contre terre et les marins craignaient qu'elle fût submergée — Orestès, ayant soulevé sa sœur sur son épaule gauche, entra dans la mer, et, montant aux échelons, la déposa dans la nef aux solides bancs de rameurs, en même temps que la statue, tombée de l'Ouranos, de la fille de Zeus. Et du milieu de la nef une voix s'écria : — O rameurs de la Hellas, saisissez vos avirons et battez les flots blancs d'écume, car nous possédons ce que nous sommes venus chercher, en naviguant dans le Pontos Euxeinos et à travers les Symplègades ! — Et tous firent entendre un murmure frémissant de joie, et frappèrent la mer. Et la nef, aussi longtemps qu'elle fut

dans le port, avança ; mais, arrivée à l'entrée, un courant violent la heurta, et le vent se leva brusquement, et la nef fut repoussée en arrière. Et les rameurs, luttant contre les flots, soutenaient le choc ; mais le flux poussait la nef contre terre. Alors, la fille d'Agamemnôn, debout, commença de prier : — O fille de Latô ! sauve-moi qui suis ta sacrificatrice; reconduis-moi dans la Hellas, loin de cette terre barbare et pardonne-moi mon larcin ! Tu aimes ton frère, Déesse ! pense que j'aime le mien. — Et les marins accueillirent les prières de la jeune fille par des cris joyeux, et, de leurs bras nus depuis l'épaule, remuèrent les avirons, en chantant tous ensemble. Et la nef allait de plus en plus vers l'écueil, et un d'entre eux sauta dans la mer, et un autre attachait les câbles suspendus hors de la nef. Et, aussitôt, je suis venu vers toi pour t'annoncer ces choses, ô Roi ! Prends donc des chaînes en main, car, à moins que la mer ne devienne calme, les Étrangers n'ont aucune espérance de salut. En effet, le Roi de la mer, le vénérable Poseidôn, s'intéresse à Ilios, et il est ennemi des Pélopides. Il livrera maintenant, entre tes mains et aux mains des tiens, le fils d'Agamemnôn, ainsi que sa sœur qui oublie la faveur que lui a faite la Déesse en l'arrachant à la mort dans Aulis.

LE CHOEUR.

O malheureuse Iphigénéia, tu mourras avec ton frère, retombée aux mains de tes maîtres !

THOAS.

Tous, ô citoyens de cette terre barbare, allez ! mettez les freins aux chevaux, et courez au rivage vers la nef

échouée ; et, à l'aide de la Déesse, hâtez-vous de saisir ces hommes impies ! Traînez à la mer les nefs rapides, afin qu'étant poursuivis sur la mer, et sur terre par des cavaliers, vous les saisissiez, ou qu'ils soient précipités du rocher escarpé, ou plantés sur des pals ! Pour vous, qui saviez leurs desseins, femmes, après cela, je vous châtierai, lorsque j'en aurai le loisir ; mais, en ce moment, ayant d'autres soucis, je ne resterai pas tranquillement ici.

ATHÈNA.

Où mènes-tu cette attaque, Roi Thoas? Écoute les paroles d'Athèna que voici. Cesse cette poursuite et n'excite plus l'impétuosité guerrière. En effet, conduit par les oracles fatidiques de Loxias, Orestès est venu ici, fuyant la colère des Érinnyes, afin de ramener sa sœur dans Argos et de transporter sur ma terre la statue sacrée par laquelle les maux présents seront finis. Telles sont les paroles que je t'adresse. Pour Orestès, que tu as résolu de tuer en le surprenant dans la tempête marine, déjà Poseidôn, en ma faveur, a rendu tranquille le dos de la mer, et le transporte sur sa nef. Mais toi, Orestès, écoute mes ordres, car tu entends la voix d'une Déesse, bien que tu ne sois point ici : Va, possédant la statue et ta sœur. Une fois arrivé dans Athèna divinement bâtie, il est un lieu sacré, à l'extrémité de l'Atthide, proche du rivage de Karystia, que mon peuple nomme Halas. Là, ayant bâti un temple, tu y placeras la statue, sous un nom qui rappellera la terre Taurique et les épreuves que tu as supportées en errant à travers la Hellas, poursuivi par

les fouets des Érinnyes. Et les mortels chanteront désormais Artémis sous le nom de la Déesse Tauropole. Quand le peuple célébrera le souvenir de l'expiation de ton meurtre, qu'on approche une épée de la gorge d'un homme, et qu'on en tire du sang, en signe de piété pour la Déesse, et pour qu'elle reçoive les honneurs qu'on lui doit. Toi, Iphigénéia, sur les roches sacrées de Braurôn, il faut que tu sois la gardienne du temple de la Déesse. Morte, tu y seras ensevelie, et les péplos au beau tissu, qu'auront laissés les femmes qui auront rendu l'âme en enfantant, seront tes monuments funéraires. Je t'ordonne de ramener aussi ces femmes Hellènes, en récompense de leur bienveillance pour ta cause. Puisque je t'ai déjà sauvé, sur la colline d'Arès, par l'égalité des suffrages, je veux, Orestès, d'après la même loi, qu'il soit absous, celui qui aura l'égalité des suffrages. Emmène ta sœur loin de cette terre, et toi, ne t'irrite point, Thoas !

THOAS.

Reine Athana, celui qui, ayant entendu les ordres des Dieux, n'obéit pas, n'a pas l'esprit sain. Je ne m'irriterai donc, ni contre Orestès, s'il enlève la statue de la Déesse, ni contre sa sœur. Il n'y a rien de beau, en effet, à lutter contre la puissance. Qu'ils s'en aillent sur la terre avec l'image de la Déesse et qu'ils y déposent heureusement la statue! Je renverrai aussi ces femmes dans l'heureuse Hellas, puisque ta voix me l'ordonne, et je retiendrai l'armée que je conduisais contre ces Étrangers, ainsi que les avirons de mes nefs, puisqu'il te plaît ainsi, ô Déesse!

ATHÈNA.

Je t'approuve, car le Destin commande sur toi et sur

les Dieux. Soufflez, ô vents, et menez à Athèna sur sa nef, le fils d'Agamemnôn ! Je t'accompagnerai moi-même en veillant sur la statue vénérable de ma sœur.

LE CHOEUR.

Allez ! heureux d'avoir eu la vie sauve par une destinée propice ! O toi, Vénérable entre les Immortels et les mortels, Pallas Athana ! nous ferons ce que tu ordonnes. Combien elle est douce et inespérée, la nouvelle que mes oreilles ont entendue ! O Victoire très vénérable, accompagne toute ma vie, et ne cesse jamais de me couronner !

FIN D'IPHIGÉNÉIA CHEZ LES TAURES.

XI

RHÈSOS

XI

RHÈSOS

CHŒUR DES GARDES TROIENS.
HEKTÔR.
AINÉIAS.
DOLÔN.
RHÈSOS.
ODYSSEUS.
DIOMÈDÈS.
PARIS.
ATHÈNA.
LE CONDUCTEUR DU CHAR DE RHÈSOS.
UN MESSAGER.
UNE MUSE.

LE CHOEUR.

Qu'un des gardes du Roi se hâte vers le lit de Hektôr, afin de savoir s'il veut entendre un message des hommes qui font la quatrième veille de la nuit, en avant de toute l'armée!

— Lève la tête, appuyé sur le coude; soulève tes paupières gorgoniennes, et quitte ton lit de feuilles étendu contre terre ! C'est le temps d'écouter.

HEKTÔR.

Qui est là ? Est-ce une voix amie ? Quel est cet homme ? Donne le signal ! Quels sont ceux qui, dans les ténèbres, s'approchent de mon lit ? Qu'ils le disent !

LE CHŒUR.

Les gardes de l'armée.

HEKTÔR.

Pourquoi ce tumulte ?

LE CHŒUR.

Sois rassuré !

HEKTÔR.

Je suis rassuré. Est-ce quelque embûche nocturne ?

LE CHŒUR.

Non.

HEKTÔR.

Pourquoi donc, ayant quitté ta garde, troubles-tu l'armée, à moins que tu n'apportes quelque nouvelle nocturne ? Ne sais-tu pas que, non loin de la flotte Argienne, nous veillons tout armés sur nos lits ?

LE CHŒUR.

Strophe.

Arme ta main, Hektôr ! Cours aux lits des Alliés ; éveille-les, excite-les à lever la lance. Envoie-leur des amis, afin qu'ils se hâtent vers tes troupes. Mettez les freins aux chevaux ! Qui avertira le Panthoide, ou le fils d'Europa qui commande les hommes Lykiens ? Où sont les divinateurs d'entrailles ? Où sont les chefs des Gymnètes ? Archers Phryges ! rapprochez à l'aide du nerf les deux bouts de vos arcs de corne !

HEKTÔR.

D'une part, tu m'annonces des choses terribles à entendre ; mais, d'autre part, tu me rassures. Cependant, rien de ceci n'est clair. As-tu été frappé du fouet effrayant de Pan Kroniôn, que tu désertes ta gardes et troubles ainsi l'armée ? Que dis-tu ? Quelle nouvelle m'apportes-tu ? Tu as beaucoup parlé, mais non clairement.

LE CHŒUR.

Antistrophe.

Hektôr ! L'armée Argienne a brillé de feux, toute cette nuit, et la station des nefs s'est illuminée de torches. Ils se sont tous rués tumultueusement vers la tente d'Agamemnôn, afin de recevoir quelque nouvel ordre. Jamais l'armée navale n'avait été si agitée. Redoutant ce qu'ils méditent, je suis venu t'annoncer cela, afin que tu ne me reproches rien.

HEKTÔR.

Tu es venu au moment propice, bien que tu m'apportes une grande crainte. Ces hommes, en effet, se dérobant à mes yeux, s'apprêtent à fuir loin de cette terre, à l'aide de l'aviron nocturne. Ces torches de nuit me réjouissent. O Daimôn, tu m'as trompé, quoique victorieux, comme un lion privé de sa proie, avant que toute l'armée des Argiens ait été anéantie par cette lance ! Si les rayons du splendide Hèlios ne m'eussent manqué, je n'aurais point, en effet, retenu ma lance victorieuse, avant d'avoir brûlé les nefs et couru à travers les tentes en frappant les Akhaiens d'une main qui donne la mort. J'étais prêt à les combattre, même dans la nuit, et à user d'un Dieu propice; mais les divinateurs prudents qui savent les choses divines m'ont persuadé d'attendre la lumière du jour, afin de ne laisser sur cette terre aucun des Akhaiens. Cependant, ils n'attendent pas l'accomplissement des divinations et préfèrent la fuite nocturne. Il importe donc d'avertir très promptement l'armée. Il faut que tous cessent de dormir et saisissent leurs armes, afin que chaque ennemi, sautant déjà sur sa nef, soit frappé dans le dos et baigne de sang les échelles, et que le reste, chargé de liens, apprenne à labourer les champs phrygiens !

LE CHOEUR.

Tu te hâtes, Hektôr, avant de savoir ce dont il s'agit. Nous ne savons pas clairement s'ils fuient.

HEKTÔR.

Quelle serait alors la cause des feux qui illuminent l'armée des Argiens ?

LE CHOEUR.

Je ne sais ; mais la chose m'est grandement suspecte.

HEKTÔR.

Sache que tu crains tout, si tu crains ceci.

LE CHOEUR.

Jamais encore les ennemis n'avaient allumé un tel feu.

HEKTÔR.

Jamais aussi ils n'étaient tombés si honteusement dans le combat.

LE CHOEUR.

C'est toi qui as fait cela. Maintenant, ne manque pas d'achever.

HEKTÔR.

Contre l'ennemi il n'y a qu'une parole, s'armer !

LE CHOEUR.

Voici qu'Ainéias vient en grande hâte, apportant quelque nouvelle à ses amis.

AINÉIAS.

Hektôr, pourquoi les gardes de nuit sont-ils accourus

vers ton lit, à travers le camp, épouvantés, criant dans l'ombre et troublant l'armée ?

HEKTÔR.

Ainéias, couvre-toi de tes armes!

AINÉIAS.

Qu'est-ce ? Quelqu'un annonce-t-il que l'ennemi prépare quelque embûche dans la nuit ?

HEKTÔR.

Ils fuient et montent sur les nefs.

AINÉIAS.

Quel signe certain peux-tu donner de cela ?

HEKTÔR.

Ils allument pendant toute la nuit des torches flambantes; et il me semble qu'ils ne resteront pas jusqu'à demain, mais, qu'ayant allumé ces feux, ils vont fuir vers leurs demeures, loin de cette terre, sur les nefs bien munies.

AINÉIAS.

Et toi, que feras-tu, ayant armé tes mains ?

HEKTÔR.

Je les arrêterai de ma lance, tandis qu'ils fuiront et sauteront dans les nefs, et je les chargerai violemment. Il

est honteux pour nous, en effet, funeste autant que honteux, étant donnée l'occasion divine d'agir, de laisser fuir sans combat des ennemis qui nous ont accablés de maux sans nombre.

AINÉIAS.

Plût aux Dieux que tu fusses aussi prudent que prompt à l'action ! Mais tout n'est pas accordé au même mortel. Il t'appartient de combattre, et aux autres de former de sages desseins. A peine averti de ces feux allumés, tu espères que les Akhaiens vont fuir, et tu veux mener l'armée en avant et passer les fossés au milieu de la terreur de la nuit ? Cependant, ayant franchi la creuse profondeur des fossés, si tu ne trouves pas l'ennemi fuyant la terre, mais debout devant ta lance, tu seras vaincu et ne rentreras pas dans la Ville. Comment, en effet, refranchiras-tu les palissades dans la fuite de l'armée ? Comment les conducteurs des chars passeront-ils les ponts sans rompre les moyeux des roues ? Même vainqueur, tu rencontreras le fils de Pèleus, prêt au combat, qui ne te permettra pas de jeter la flamme sur les nefs, ni, comme tu le penses, de massacrer les Akhaiens, car c'est un homme terrible et haut comme une tour. C'est pourquoi laissons l'armée dormir tranquille auprès de ses armes, et se reposer de ses fatigues guerrières. Je pense qu'il faut envoyer vers l'ennemi un espion de bonne volonté. S'ils fuient, nous nous jetterons sur les Argiens ; s'ils ont allumé ces feux pour quelque ruse, nous le saurons par l'espion, et nous nous consulterons. Telle est ma pensée, ô Roi !

LE CHOEUR.

Strophe.

Ceci me plaît. Approuve-le, et change de dessein. Je n'aime pas le commandement téméraire des chefs. Rien n'est meilleur, en effet, que l'envoi d'un espion rapide qui sache pourquoi ces feux brûlent devant la station des nefs.

HEKTÔR.

Vous l'emportez, puisque ceci plaît à tous. Va donc ranger les Alliés, car l'armée serait troublée si elle apprenait ces assemblées nocturnes. Moi, j'enverrai un espion à l'ennemi. Si nous apprenons qu'il médite quelque ruse, tu sauras tout et tu assisteras aux délibérations. S'ils se dispersent dans la fuite, prépare-toi à entendre l'éclat de la trompette, car je ne tarderai pas, et je marcherai, cette nuit, vers la station des nefs et contre l'armée des Argiens.

AINÉIAS.

Envoie, avant tout. Maintenant tu penses prudemment. Tu me verras agir courageusement avec toi, quand il le faudra.

HEKTÔR.

Donc, lequel des Troiens qui ont entendu ces paroles veut aller examiner les nefs des Argiens ? Qui veut bien mériter de cette terre ? Qui consent ? Je ne puis, en effet, tout faire pour la patrie et les Alliés.

DOLÔN.

Moi ! Je veux tenter ce danger pour la patrie et aller en espion vers les nefs des Argiens. Puis, ayant connu tous les desseins des Akhaiens, je reviendrai. Je tente ce danger à ces conditions.

HEKTÔR.

Tu portes bravement ton nom, et tu aimes ta patrie, Dolôn ! La maison de ton père était illustre déjà, et maintenant tu la rends deux fois glorieuse.

DOLÔN.

Cette tâche me plaît, mais il faut que la récompense égale la peine. Le salaire ajouté au travail en double le plaisir.

HEKTÔR.

Certes, ceci est juste, je l'avoue. Nomme donc ta récompense, ma royauté exceptée.

DOLÔN.

Je n'envie pas ta royauté pleine d'inquiétudes

HEKTÔR.

Épouse une des Priamides.

DOLÔN.

Je ne veux point m'unir par des noces à de plus puissants que moi.

HEKTÔR.

Voici de l'or, si tu préfères ce prix.

DOLÔN.

Il y en a dans mes demeures; je ne suis pas privé des nécessités de la vie.

HEKTÔR.

Que désires-tu donc de tout ce que contient Ilios?

DOLÔN.

Quand tu auras dompté les Akhaiens, promets-moi un don.

HEKTÔR.

Je promets ce don. Demande, sauf les Chefs des nefs.

DOLÔN.

Tue! Je ne demande pas que tu retiennes ta main sur Ménélaos.

HEKTÔR.

Tu n'attends pas de moi, cependant, le fils d'Oileus?

DOLÔN.

Des mains si délicates seraient paresseuses à labourer un champ.

HEKTÔR.

De quel Akhaien vivant voudrais-tu donc recevoir la rançon?

DOLÔN.

Je l'ai dit déjà : il y a de l'or dans ma demeure.

HEKTÔR.

Soit! Tu choisiras parmi les dépouilles.

DOLÔN.

Suspends-les dans les demeures des Dieux.

HEKTÔR.

Quelle récompense plus grande attends-tu donc de moi?

DOLÔN.

Les chevaux d'Akhilleus! Il convient qu'il obtienne une digne récompense, celui qui joue son âme aux dés d'un Daimôn.

HEKTÔR.

Tu es saisi comme moi du désir de ces chevaux. Immortels et nés d'immortels, ils portent le fils belliqueux de Pèleus. Le Roi marin Poseidôn les dompta étant jeunes, et il les donna à Pèleus, dit-on. Je ne te tromperai point par une vaine espérance : je te donnerai la plus belle richesse de ta demeure, le char attelé d'Akhilleus.

DOLÔN.

Je m'en réjouis. L'ayant reçu, j'aurai conquis, entre tous les Phryges, la plus haute récompense de mon courage. Il ne te sied pas de me porter envie. D'autres dons sans nombre te réjouiront, toi qui es le premier de cette terre par le courage.

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Le danger est grand et la récompense est grande. Que tu seras heureux, si tu la possèdes! La peine est glorieuse. C'est une grande chose que d'être gendre des Princes. En ce qui concerne les Dieux, que Dika te regarde! Pour les hommes, tu as obtenu d'eux le plus beau des prix.

DOLÔN.

J'irai, mais je vais, avant tout, vers le foyer de ma demeure, couvrir mon corps d'un vêtement convenable; et, de là, je me rendrai aux nefs des Argiens.

LE CHOEUR.

Dis-nous quel autre vêtement tu veux prendre au lieu de celui-ci.

DOLÔN.

J'en prendrai un qui convienne à l'entreprise et à mon chemin furtif.

LE CHOEUR.

Il est bon de connaître le dessein d'un homme prudent. Dis quel sera ton vêtement.

DOLÔN.

Je couvrirai mon dos d'une peau de loup, et je poserai sur ma tête la gueule ouverte de la bête féroce. Puis, adaptant ses membres à mes mains et à mes pieds, je feindrai la marche à quatre pattes du loup, m'approchant, sans être senti de l'ennemi, du fossé et des retranchements des nefs. Dès que j'aurai atteint un lieu désert, je me remettrai sur mes pieds. Telle sera ma ruse.

LE CHOEUR.

Que le fils de Maia, que Hermès, le Roi des voleurs, te mène et te ramène heureusement! Tu sais la façon d'agir. Il faut maintenant que la destinée te soit propice.

DOLÔN.

Je reviendrai sauf. Ayant tué Odysseus, je t'apporterai sa tête, et tu auras un signe certain que Dolôn est allé jusqu'aux nefs des Argiens, ou celle du fils de Tydeus; et, les mains ensanglantées, je reviendrai dans ma demeure, avant que la lumière reparaisse sur la terre.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Thymbraien! Dalien! qui descends dans les temple

de la Lykia, Apollôn ! Viens, ô Tête divine, et conduis heureusement l'homme dans sa route nocturne ! Viens en aide aux Dardanides, et secours-les, ô tout puissant, ô bâtisseur des murailles antiques de Troia !

Antistrophe I.

Qu'il parvienne à la station des nefs, qu'il examine l'armée Helladienne, et qu'il rentre sain et sauf dans les foyers de sa demeure, dans Ilios sa patrie ! Puis, dès que le Maître aura détruit l'Arès Akhaien, qu'il monte sur le char traîné par les cavales de la Phthia, que le Daimôn de la mer a données à l'Aiakide Pèleus !

Strophe II.

Puisque, pour ses foyers et pour sa patrie, il a osé, seul, aller espionner les stations des nefs, je le loue à cause de son courage. Certes, ils sont rares, les hommes braves, quand les ténèbres sont sur la mer, et que la Ville est battue des flots ! Il y a de braves Phryges, et c'est être audacieux que de braver celui qui méprise nos alliés Mysiens.

Antistrophe II.

Quel homme akhaien va-t-il tuer sous les tentes, celui-ci qui marche à la façon d'une bête féroce ? Plût aux Dieux qu'il tuât Ménélaos, et qu'il apportât la tête d'Agamemnôn égorgé, remettant aux mains de Héléna ce signe de deuil de l'homme qui a conduit mille nefs contre la patrie et contre la terre des Troiens !

LE MESSAGER.

Roi ! Que je sois toujours pour mes maîtres un messager de nouvelles telles que celles que je t'apporte !

HEKTÔR.

Certes, ces hommes des champs ont l'esprit plein de pensées maladroites ! Tu viens sans doute annoncer à tes maîtres la fécondité de tes troupeaux, en un mauvais moment ! Ne connais-tu ni ma demeure, ni celle de mon père, là où tu devrais aller annoncer la bonne destinée de tes troupeaux ?

LE MESSAGER.

Nous autres, pâtres, nous sommes grossiers, je ne le nie pas ; mais, néanmoins, je t'apporte une heureuse nouvelle.

HEKTÔR.

Cesse de me parler de ce qui se passe aux bergeries. Nous portons les armes aux mains pour le combat.

LE MESSAGER.

C'est pour de telles choses aussi que je suis venu. Un homme, chef d'une troupe innombrable, vient à toi en compagnon de guerre et en ami pour cette terre.

HEKTÔR.

Quelle patrie a-t-il quittée ?

LE MESSAGER.

La Thrèkè. On le nomme fils du Strymôn.

HEKTÔR.

Rhèsos, dis-tu, a posé le pied sur le sol Troien?

LE MESSAGER.

Tu as compris. Tu m'as épargné deux fois plus de paroles.

HEKTÔR.

Et comment a-t-il fait son chemin par les gorges de l'Ida, en s'écartant des larges routes battues de la plaine?

LE MESSAGER.

Je ne sais, certes; mais, cependant, il est permis de le concevoir. Ce n'est point, en effet, une chose aisée de mener une armée pendant la nuit, quand on sait que l'ennemi couvre les plaines. Il a jeté l'épouvante parmi nous, pâtres, qui habitons la montagne de l'Ida, antique foyer de cette terre, en marchant, dans la nuit, à travers les gorges où abondent les bêtes féroces. L'armée Thrèkienne avançait et roulait à grand bruit; et, pleins de terreur, nous poussions nos troupeaux au faîte des montagnes, de peur que des Argiens ne vinssent pour piller et dévaster tes enclos. Ayant entendu un langage non Hellène, nous cessâmes de craindre. Et j'allai au-devant des éclaireurs de l'armée, et je demandai en langue Thrèkienne quel était le Chef, et de quel père il était né,

celui qui venait secourir la Ville des Priamides. Puis, ayant su ce que je voulais savoir, je vis Rhèsos debout comme un Dieu sur un char à l'attelage thrèkien. Un joug d'or pesait sur le cou de ses chevaux plus blancs que la neige; et la peltè d'airain, ornée de figures d'or, étincelait sur ses épaules; et une Gorgô, semblable à l'Aigide de la Déesse, appliquée sur le front des chevaux, jetait la terreur, toute vibrante qu'elle était de mille grelots. Tu ne pourrais calculer le nombre de cette armée, tant elle est immense aux yeux : innombrables chevaux et peltastes, innombrables archers, multitude armée légèrement, et tous portant la Stola thrèkienne. Tel vient cet homme en allié de Troia. Et le fils de Pèleus, ni par l'effort de la lance, ni par la fuite, ne pourra lui échapper !

LE CHOEUR.

Quand les Daimones sont propices aux citoyens, la destinée devient meilleure.

HEKTÔR.

Puisque je suis heureux par ma lance, et que Zeus est avec nous, je trouverai beaucoup d'amis. Mais nous n'avons nul besoin de ceux qui n'ont point agi autrefois, quand le violent Arès déchirait de son souffle terrible les voiles de cette terre. Rhèsos montre de quelle façon il est l'ami de Troia. Il vient au festin, n'ayant point aidé les chasseurs à prendre la proie, et n'ayant point agi de la lance.

LE CHOEUR.

Tu dédaignes et blâmes justement de tels amis. Cependant, accueille ceux qui veulent secourir la Ville.

HEKTÔR.

Il suffit de nous, qui, depuis longtemps, avons sauvegardé Ilios.

LE CHOEUR.

Penses-tu donc avoir déjà dompté les ennemis?

HEKTÔR.

Je le pense. La lumière de demain le prouvera.

LE CHOEUR.

Songe aux choses futures; un Dieu peut les changer.

HEKTÔR.

Je hais le secours d'amis tardifs.

LE MESSAGER.

Roi! Il est dangereux de repousser des alliés. Leur seule vue remplira l'ennemi de terreur.

LE CHŒUR.

Puisque celui-ci est venu, qu'il soit reçu, non en compagnon de guerre, mais en hôte à la table hospitalière! Ils n'ont point droit à la gratitude des Priamides.

HEKTÔR.

Tu me conseilles sagement, et toi, tu penses de façon opportune. Que Rhèsos, étincelant d'armes d'or, comme l'annonce le messager, soit reçu en allié de Troia !

LE CHŒUR.

Strophe I.

Qu'Adrastéia, fille de Zeus, détourne de mes paroles la haine envieuse, car je dirai ce qu'il m'est doux dans l'âme de dire ! Tu viens, ô fils d'un fleuve, tu entres, bien accueilli, dans la tente Phrygienne, toi que conduisent ici ta mère la Piéris et le Fleuve aux beaux ponts.

Antistrophe I.

Le Strymôn qui, autrefois, roulant sur ses eaux, pénétra jusqu'au sein vierge de la Muse aux doux chants et engendra ta jeunesse ! Tu viens, comme Zeus qui donne ta lumière, traîné par tes chevaux rapides. Maintenant, ô patrie, ô Phrygia, grâce à un Dieu propice, tu peux chanter Zeus libérateur !

Strophe II.

Voici que l'antique Troia célèbrera maintenant, pendant tout le jour, les assemblées amoureuses, les chants et les coupes qui donnent l'ivresse en allant de droite à gauche, quand les Atréides seront partis, à travers la mer, loin du rivage d'Ilios. O cher, plaise aux Dieux que, ceci étant accompli par ta main et ta lance, tu puisses retourner dans tes demeures !

Antistrophe II.

Viens! Apparais! Éblouis les yeux du Pèléide de ta peltè d'or, que tu lèves obliquement au-dessus de l'orbe ouvert de ton char! Excite tes chevaux, et darde ta pique à double pointe! Aucun ne te tiendra tête et ne dansera désormais dans le temple de Hèra l'Argienne; mais cette terre recevra le fardeau très cher de chacun d'eux frappé par une destinée Thrèkienne!

Épôde.

Iô! Iô! O grand Roi! ô Thrèkè, tu as nourri un Poliarque admirable à contempler! Vois l'armure d'or de ses membres! Écoute le cliquetis des grelots retentissants qui sonnent aux courroies de son bouclier! Un Dieu, ô Troia! un Dieu, Arès lui-même, le Strymonien, le fils d'une Muse harmonieuse, vient vers toi!

RHÈSOS.

Salut, illustre fils d'un père illustre, Maître de cette terre, Hektôr! Je te parle enfin, après un si long retard. Je me réjouis que les choses te soient propices, et de te voir assaillir les retranchements des ennemis. Je viens pour renverser les murailles et incendier les nefs avec toi.

HEKTÔR.

Fils d'une mère harmonieuse, d'une des Muses du Strymôn, le Fleuve thrèkien, j'aime à dire des choses

vraies, et ne suis point un homme faux. Depuis longtemps déjà, depuis longtemps, tu aurais dû venir, et secourir cette terre, et repousser loin de Troia les lances argiennes. Tu ne diras pas que, n'étant point appelé, tu n'as pu venir à notre aide et avoir souci de nous. Quel héraut, quelle députation de Phryges ne sont pas allés te supplier de sauver cette Ville? Que de présents ne t'avons-nous pas envoyés! Mais, bien que notre parent et Barbare, tu nous as livrés aux Hellènes, nous Barbares aussi, autant qu'il était en toi. Cependant, par cette main, j'ai fait de toi un Roi puissant, quand tu n'avais que peu de pouvoir, alors qu'autour du mont Pangaios et des champs Paioniens, m'étant rué contre les plus braves des Thrèkiens, je brisai leurs boucliers et te livrai un peuple soumis. Pour toi, foulant toute gratitude aux pieds, tu viens tardivement en aide à tes amis accablés de travaux! Et ceux qui ne sont pas de notre race sont depuis longtemps ici. Les uns gisent morts sous les tertres amoncelés, gage de leur fidélité à cette Ville. Les autres, en armes, debout près de leurs chars et de leurs chevaux, subissent courageusement les souffles glacés ou le feu ardent de Hèlios, et ils ne sont pas couchés sur les lits des festins, buvant à longs traits comme toi. Et, afin que tu saches la franchise de Hektôr, je te reproche cela, et je te le dis en face.

RHESOS.

Tel je suis aussi. Je parle droit, et ne suis point un homme faux. Plus que toi, loin de cette terre, j'avais le foie rongé de douleur et d'indignation; mais la nation Skythique, au moment où je voulais le plus ardemment faire route pour Ilios, m'a fait la guerre. J'étais venu sur

les bords de la mer Euxénienne, conduisant l'armée des Thrèkiens. Là, le sang Skythique, versé par la lance, a baigné la terre, mêlé au sang Thrèkien. Tel est le fait qui m'a retenu, m'empêchant de partir pour la plaine de Troia, et de venir à toi en compagnon de guerre. Mais je les ai vaincus, et, après avoir reçu leurs enfants en otages et les avoir soumis à un tribut annuel, je suis venu, passant sur mes nefs les détroits de la mer. Et j'ai fait à pied le reste de la route, non, comme tu m'en blâmes, en buvant à longs traits, ni en dormant sous des toits d'or, mais battu par les vents glacés de la Thrèkè et de la Paioniè, sans dormir, et sous ce vêtement agrafé. Je viens tard à la vérité, mais encore à temps, En effet, voici la dixième année que tu combats sans rien achever, consumant jour sur jour, et jouant Arès aux dés contre les Argiens. Mais une seule lumière de Hèlios me suffira pour renverser leurs tours et massacrer les Akhaiens dans les stations des nefs; et, le lendemain, je regagnerai ma demeure loin d'Ilios, ayant rapidement mis fin à tes travaux. Qu'aucun de vous désormais ne saisisse son bouclier! Moi seul, bien que je sois venu le dernier, je dompterai les Akhaiens qui se glorifient hautement de leur lance.

LE CHOEUR.

Strophe.

Iô! Iô Tu dis de bonnes choses, tu es un ami qui nous vient de Zeus! Seulement, que le suprême Zeus veuille éloigner de tes paroles l'envie invincible! Certes, jamais l'armée navale n'a jusqu'ici emmené d'Argos un homme plus brave que toi! Comment Akhilleus, ou Aias, pourra-t-il

soutenir l'effort de ta lance? Plaise aux Dieux, ô Roi, que je puisse voir ce jour où ta main ensanglantée les punira!

RHÈSOS.

C'est ainsi que je veux agir pour toi, en retour de ma longue absence. Mais je le dis, avec le pardon d'Adrastéia: Quand nous aurons délivré cette Ville de ses ennemis, et quand tu auras voué les dépouilles aux Dieux, je veux partir avec toi pour la terre Argienne, et je dévastera par la lance toute la Hellas, afin qu'ils soient accablés de maux à leur tour.

HEKTÔR.

Si, affranchi des maux présents, je régnais encore, comme autrefois, sur cette Ville heureuse, certes, j'en remercierais grandement les Dieux. Mais, en ce qui concerne Argos et la Hellas, il n'est pas aussi aisé que tu le dis de les dévaster par la lance.

RHÈSOS.

Ne dit-on pas que les plus braves des Hellènes sont venus ici?

HEKTÔR.

Et nous ne les dédaignons pas; mais nous les repoussons de tout notre effort.

RHÈSOS

Donc, ceux-ci étant tués, nous aurons tout achevé.

HEKTÔR.

Ne pense pas aux choses éloignées, en oubliant celles qui sont entre nos mains.

RHÈSOS.

Il me semble qu'il te suffit de subir le mal, non de l'infliger ?

HEKTÔR.

Je possède une grande puissance, même en restant ici. Tu peux maintenant dresser ton bouclier et ranger ton armée, soit à l'aile gauche, soit à l'aile droite, ou au milieu des Alliés.

RHÈSOS.

Hektôr, je veux combattre seul les ennemis ; mais si tu crois honteux de ne point venir incendier les troupes des nefs, bien que tu aies subi de longues fatigues, place-moi en face d'Akhilleus et en tête de l'armée.

HEKTÔR

Tu ne peux darder contre celui-ci ta lance impétueuse.

RHÈSOS.

N'a-t-il pas été dit qu'il était venu devant Ilios?

HEKTÔR.

Il est venu et il est ici ; mais, irrité contre les chefs de l'armée, il ne lève plus la lance pour eux.

RHÈSOS.

Après lui quel est le plus célèbre dans l'armée ?

KTÔR.

Aias ne lui est inférieur en rien, il me semble, ni le fils de Tydeus. Il y a aussi Odysseus, le plus abondant en paroles, et dont le cœur est assez audacieux, et qui a infligé bien des outrages à cette terre. C'est lui qui, étant entré pendant la nuit dans le temple d'Athana, en emporta furtivement la statue dans les nefs des Argiens. Une fois, comme un vagabond, vêtu des haillons d'un mendiant, il entra dans les murs; et, envoyé pour espionner Ilios, il couvait les Argiens d'imprécations. Et, après avoir tué les gardiens des portes et les sentinelles, il s'en alla. Toujours il invente des ruses, se tenant aux abords de la Ville, près de l'autel Thymbraien. Et nous luttons là contre un fléau rusé.

RHESOS.

Aucun homme brave ne veut tuer son ennemi à la dérobée, mais il l'attaque en face. Celui-ci qui, dis-tu, est posté là, ourdissant des embûches et des ruses, je le saisirai vivant, et je le placerai aux portes, percé le long de l'épine du dos, pour être en pâture aux oiseaux carnassiers. Puisqu'il est un voleur, et qu'il dépouille les temples des Dieux, il faut qu'il périsse ainsi.

HEKTÔR.

Maintenant, prenez votre campement, car voici la nuit. Je vais t'indiquer le lieu où il convient que ton armée

veille au dehors du camp. Le signal de reconnaissance est Phoibos. Souviens-t'en, si, par hasard, il en est besoin, et enseigne-le aux Thrèkiens. Vous, allez aux avant-gardes, et veillez attentivement, afin de recevoir Dolôn qui espionne les nefs. En effet, s'il est sauf, il approche déjà des tentes Troiennes.

LE CHOEUR.

Strophe.

A qui la garde ? Qui me remplace ? Déjà les premières constellations se couchent, et les sept Pléiades naissent dans l'Aithèr, et l'aigle vole au milieu de l'Ouranos. Debout ! Que tardez-vous ? Sortez de vos lits pour la garde ! Ne voyez-vous pas Sèlénè qui pâlit ? Voici l'aurore ! l'aurore vient, et voici l'étoile qui la devance.

1er DEMI-CHOEUR.

A qui revient la première veille ?

2me DEMI-CHOEUR.

A Koroibos, fils de Mygdôn.

1er DEMI-CHOEUR.

Et après lui ?

2e DEMI-CHOEUR.

Les Paioniens ont remplacé les Kilikiens, et nous avons succédé aux Mysiens.

1er DEMI-CHOEUR.

Il est donc temps d'éveiller les Lykiens pour la cinquième veille qui leur est échue.

LE CHOEUR.

Antistrophe.

J'entends, vers le Simoïs, l'harmonieux rossignol, meurtrier de ses petits, chanter ses douleurs en modulations variées, dans son nid sanglant. Les troupeaux paissent déjà sur l'Ida. J'entends la flûte qui résonne dans a nuit. Le sommeil abaisse le voile de mes yeux. C'est à l'aurore qu'il se glisse le plus doucement sous le spaupières.

1er DEMI-CHOEUR.

Pourquoi n'approche-t-il pas, l'espion que Hektôr a envoyé vers les nefs ?

2e DEMI-CHOEUR.

Je crains. Il est parti depuis longtemps.

1er DEMI-CHOEUR.

Peut-être a-t-il péri, tombé en quelque embûche. Déjà la chose me semble effrayante.

2e DEMI-CHOEUR.

Il nous faut éveiller les Lykiens pour la cinquième veille qui leur est échue.

ODYSSEUS.

Diomèdès, n'as-tu pas entendu un son d'armes? N'est-ce qu'un vain bruit qui a frappé mes oreilles?

DIOMÈDÈS.

Non! Mais les entraves des roues des chars ont rendu un bruit de fer. La crainte m'avait envahi aussi, avant que j'eusse reconnu le bruit des entraves des chars.

ODYSSEUS.

Vois si, dans l'obscurité, tu ne heurtes pas les sentinelles.

DIOMÈDÈS.

Certes, j'y prendrai garde, bien que j'avance dans les ténèbres.

ODYSSEUS.

Si tu en éveilles une, connais-tu le signal de l'armée?

DIOMÈDÈS.

Je sais que le mot est Phoibos, l'ayant appris de Dolôn.

ODYSSEUS.

Ah! Je vois des tentes abandonnées.

DIOMÈDÈS.

Dolôn dit que ce sont celles de Hektôr, contre qui j'ai déjà levé cette épée.

ODYSSEUS.

Qu'est-ce donc ? Peut-être sa troupe est-elle allée ailleurs ?

DIOMÈDÈS.

Peut-être pour nous tendre quelque embûche ?

ODYSSEUS.

Hektôr, en effet, est audacieux maintenant. Étant victorieux, il est audacieux.

DIOMÈDÈS.

Que ferons-nous donc, Odysseus ? Nous n'avons pas trouvé l'homme dans ses tentes, et notre espérance est trompée.

ODYSSEUS.

Retournons très promptement à la station des nefs. Celui des Dieux qui lui a donné la victoire le protège. Il ne nous appartient pas de lutter contre la destinée.

DIOMÈDES.

Allons vers Ainéias, ou vers Paris, le plus odieux des Phryges. Il faut leur couper la tête avec l'épée.

ODYSSEUS.

Comment pourras-tu les chercher, dans la nuit, au milieu de l'armée ennemie, et les tuer sans danger ?

DIOMÈDÈS.

Certes, il est honteux cependant de retourner aux nefs des Argiens, sans avoir fait une action contre l'ennemi.

ODYSSEUS.

Comment n'as-tu rien fait? N'avons-nous pas enlevé ces dépouilles, ayant tué Dolôn, l'espion des nefs? Songes-tu à détruire toute l'armée? Consens, retournons! Que la destinée nous soit propice!

ATHÈNA.

Pourquoi sortez-vous d'ici, quittant les tentes des Troiens, et mordus au cœur par le chagrin, parce qu'un Dieu ne vous permet pas de tuer Hektôr ou Paris? N'avez-vous pas appris qu'un allié de Troia, Rhèsos, est arrivé d'une façon qui n'est pas à dédaigner. S'il survit à cette nuit jusqu'au matin, ni la lance d'Akhilleus, ni celle d'Aias, ne le retiendront avant qu'il n'ait ravagé les stations navales des Argiens, renversé les retranchements et qu'il ne se soit ouvert une large issue à travers les portes. Si vous le tuez, vous aurez tout entre les mains. Laissez là le lit de Hektôr, et ne songez plus à lui couper la tête. En effet, il mourra d'une autre main.

ODYSSEUS.

Maîtresse Athèna, j'ai reconnu le son familier de ta voix; car tu viens toujours à mon aide dans les dangers. Dis-nous où est couché cet homme, et où est son campement au milieu de l'armée Barbare.

ATHENA.

Il est placé ici près, et il n'est point mêlé à l'armée; mais Hektôr l'a posté en dehors du camp jusqu'à ce que la lumière ait succédé à la nuit. Non loin de lui, à son char thrèkien sont liés ses chevaux blancs, admirables dans la nuit. Ils resplendissent, en effet, comme la plume d'un cygne fluvial! Ayant tué leur maître, emmenez-les, comme une belle proie, dans vos demeures, car la terre ne contient, en aucun lieu, un attelage tel que celui-ci.

ODYSSEUS.

Diomèdès, égorge le lion Thrèkien, ou laisse-moi ce soin, et alors inquiète-toi des chevaux.

DIOMEDES.

Moi, je tuerai; toi, tu dompteras les chevaux. Tu es, en effet, très habile, plein d'adresse et de ruse. Il est bon que chaque homme fasse ce qu'il fait le mieux.

ATHENA.

Je vois Alexandros qui vient à nous. Il a sans doute appris de quelque garde de vagues rumeurs sur l'approche de l'ennemi.

DIOMEDES.

Vient-il seul, ou avec d'autres?

ATHENA.

Seul. Il marche, semble-t-il, vers les tentes de Hektôr, pour l'avertir qu'il y a des espions dans le camp.

DIOMÈDÈS.

Ne faut-il pas qu'il meure avant tout?

ATHÈNA.

Tu ne peux rien sur la destinée. Il n'est pas permis que cet homme meure de ta main. Hâte-toi vers celui que tu dois égorger. Pour Alexandros, je lui apparaîtrai sous la forme de Kypris, comme si je lui venais en aide dans le danger, et je tromperai cet ennemi par de vaines paroles. Et je vous dis ceci. Mais celui qui doit mourir ignore et n'entend pas nos paroles, bien qu'il soit tout près.

PARIS.

Je te parle, Chef et frère! Hektôr, dors-tu? Ne faut-il pas que tu veilles? Des ennemis sont entrés dans notre camp, des voleurs ou des espions.

ATHÈNA.

Rassure-toi. Voici Kypris bienveillante qui te protège. J'ai souci de ta guerre, et je n'ai pas oublié le prix que tu m'as décerné, et je te suis favorable, en retour de ton choix. Et, maintenant, pour le salut de l'armée Troienne, je suis venue, t'amenant un grand homme ami, le fils Thrèkien de la divine Muse aux chants harmonieux et du Strymôn.

PARIS.

Tu es toujours bienveillante pour cette Ville et pour

moi, et j'ai acquis à la patrie le plus grand bien dans cette vie, en te donnant le prix. Je viens sur un bruit vague. Une rumeur a couru parmi les gardes que des espions Akhaiens sont ici. Celui qui ne les a point vus l'affirme, et celui qui les a vus ne peut dire quel chemin ils ont pris. C'est pourquoi je viens aux tentes de Hektôr.

ATHÈNA.

Ne crains rien. Il n'y a nul danger dans le camp. Hektôr est allé placer l'armée thrèkienne.

PARIS.

Tu me persuades. J'ai foi en tes paroles, et, libre de crainte, je vais reprendre mon poste.

ATHÈNA.

Va ! Souviens-toi que je m'inquiète de tout ce qui te concerne et que j'aime à voir mes amis heureux. Tu reconnaîtras aussi ma bienveillance.

Et je vous le dis, à vous dont les cœurs sont trop ardents : fils de Laertès, cachez vos épées aiguës. Voici que le chef Trèkien gît mort, et vous avez saisi ses chevaux, et les ennemis, sachant cela, courent sur vous. Il faut fuir très promptement vers les stations des nefs. Pourquoi tardez-vous à sauver votre vie, quand un tourbillon d'ennemis accourt ?

LE CHOEUR.

Holà ! holà ! frappe, frappe, frappe ! Tue ! tue ! Quel est cet homme ? Voilà ! c'est celui-ci. Ce sont des voleurs qui troublent l'armée pendant la nuit. Ici ! ici ! qu'on vienne ! Je les tiens ! je les ai saisis ! Qu'as-tu à dire ? D'où viens-tu ? De quel pays es-tu ?

ODYSSEUS.

Que t'importe ? Tu mourras à l'instant, si tu me fais quelque mal.

1er DEMI-CHOEUR.

Tu ne diras pas le signal avant que ma lance ne soit entrée dans ta poitrine.

ODYSSEUS.

Arrête ! Rassure-toi.

2me DEMI-CHOEUR.

Approche ! Frappez tous !

1er DEMI-CHŒUR.

Est-ce toi qui as tué Rhèsos ?

ODYSSEUS.

Plutôt celui qui allait tuer Rhèsos.

2me DEMI-CHOEUR.

Cessez tous !

1er DEMI-CHOEUR.

Jamais !

2e DEMI-CHOEUR.

Prends garde de tuer un ami.

1er DEMI-CHOEUR.

Donc, quel est le signal ?

ODYSSEUS.

Phoibos.

2e DEMI-CHOEUR.

J'entends. Que chacun retienne sa lance.

1er DEMI-CHOEUR.

Sais-tu où sont allés ces hommes ?

2e DEMI-CHOEUR.

Nous les avons vus prendre ce chemin.

1er DEMI-CHOEUR.

Que tous suivent leurs traces ! Ou faut-il crier ?

2e DEMI-CHOEUR.

Il serait funeste de troubler les Alliés dans l'épouvante de la nuit.

LE CHOEUR.

Strophe.

Quel est l'homme qui est venu ici ? Qui se vantera de sa grande audace, ayant échappé à ma main ? Où le poursuivrai-je ? A qui le comparer, lui qui, d'un pied intrépide, est venu à travers les troupes et les postes des gardes ? Est-ce un Thessalien ? Un habitant de la ville maritime des Lokriens ? Un insulaire de quelqu'une des Sporades ? Qui est-il ? De quel pays ? De quelle patrie sort-il ? Quel puissant Dieu révère-t-il ?

1er DEMI-CHOEUR.

Cette action n'est-elle pas d'Odysseus ?

2e DEMI-CHŒUR.

Pourquoi non, si nous le conjecturons d'après les actions passées ?

1er DEMI-CHOEUR.

Le penses-tu ?

2e DEMI-CHŒUR.

Pourquoi donc ?

1er DEMI-CHOEUR.

Certes, il est audacieux contre nous.

2e DEMI-CHOEUR.

Qui? De qui loues-tu l'audace?

1er DEMI-CHOEUR.

D'Odysseus.

2e DEMI-CHOEUR.

Ne vante pas l'Arès subtil d'un voleur!

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Déjà il est venu dans la Ville, les yeux pleins de larmes, en haillons, et portant une épée cachée sous le péplos. Et il allait, mendiant sa nourriture comme un vagabond ou un esclave, la tête sale et couverte d'ordures. Et il parlait mal de la race royale des Atréides, comme étant leur ennemi. Plût aux Dieux qu'il fût mort très justement avant de porter la trace de ses pieds sur la terre des Phryges!

1er DEMI-CHOEUR.

Que ceci ait été fait ou non par Odysseus je suis saisi de crainte!

2e DEMI-CHOEUR.

Hektôr s'irritera contre nous hommes de garde.

1er DEMI-CHOEUR.

Que nous reprochera-t-il ?

2e DEMI-CHOEUR.

Il s'affligera...

1er DEMI-CHOEUR.

De quelle action ? Que redoutes-tu ?

2e DEMI-CHOEUR.

De ce qu'ils aient passé au milieu de nous.

1er DEMI-CHOEUR.

Quels hommes ?

2e DEMI-CHOEUR.

Ceux qui sont venus cette nuit dans le camp Phrygien.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Hélas ! hélas ! ô terrible coup d'un Daimôn ! hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

Ah ! Taisez-vous ! Attention ! Quelqu'un est peut-être tombé dans le filet.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Hélas ! hélas ! O calamité terrible pour les alliés Trèkiens !

LE CHŒUR.

Qui est-ce qui gémit ?

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Hélas ! hélas ! Malheureux que je suis ! Et toi, Roi des Thrèkiens, qui es venu dans cette très funeste Troia où la mort t'a saisi !

LE CHŒUR.

Qui es-tu parmi les Alliés ? Mes yeux sont obscurcis par la nuit. Je ne te reconnais pas.

LE CONDUCTEUR DU CHAR.

Strophe.

Où trouverai-je un des Rois Troiens ? Où Hektôr goûte-il le sommeil sous le bouclier ? A quel chef de l'armée dirai-je, hélas ! ah ! ah ! les maux que nous subissons, la calamité qui nous a été secrètement infligée, et qui, une fois manifeste, causera le deuil des Thrèkiens !

LE CHOEUR.

Un malheur a frappé l'armée Thrèkienne, il me semble, autant que je puis le comprendre.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Antistrophe.

L'armée a péri, le Roi est mort par un coup perfide ! La douleur de cette blessure mortelle m'a percé le cœur. Ah ! ah ! hélas ! Plaise aux Dieux que je périsse ! Il me fallait donc mourir honteusement, ainsi que Rhèsos, pour avoir secouru Troia !

LE CHOEUR.

Ces paroles annoncent clairement un malheur ; elles nous apprennent que nos Alliés ont péri.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

La chose est funeste, et très honteuse par surcroît. C'est une double calamité. Mourir glorieusement, en effet, puisqu'il faut mourir, est cruel à la vérité, je pense, pour celui qui meurt. Comment en serait-il autrement ? La gloire et l'illustration de la race appartiennent à ceux qui vivent. Nous, nous périssons honteusement et par imprudence. Après que la main de Hektôr nous eut placés dans le camp, et le signal nous étant confié, nous dormions sur la terre, accablés de fatigue. Et l'armée n'était point gardée par des sentinelles nocturnes, et les armes n'étaient point déposées dans les rangs, et les barres n'étaient point liées au joug des chevaux, parce que le Roi avait

appris que vous étiez victorieux et menaciez les poupes des nefs ; et nous dormions ainsi, couchés imprudemment. Moi, arraché au sommeil par la sollicitude de mon cœur, je mesure une abondante nourriture à mes chevaux pensant qu'il faudra les atteler, au matin, pour le combat. Et je vois deux hommes errant autour de notre armée, dans la nuit épaisse. Mais à peine avais-je remué, qu'ils reculèrent et s'enfuirent. Et je leur criai de ne pas approcher, persuadé qu'ils étaient des pillards venus du camp des Alliés. Et ils ne dirent rien, et je n'en sais pas plus, m'étant couché de nouveau et endormi. Et, dans mon sommeil, une vision m'apparut Je vis en songe deux loups sauter sur le dos des chevaux que j'ai nourris et que je mène attelés au char où je suis debout auprès de Rhèsos ; et ces loups fouettaient de leurs queues le poil des chevaux et les excitaient, et ceux-ci hennissaient pleins de colère et se cabraient de terreur. Et moi, voulant chasser ces bêtes féroces loin des chevaux, je m'éveillai, car la terreur nocturne m'agitait. Et, levant la tête, j'entendis le gémissement des mourants. Un chaud jaillissement m'inonda du sang de mon maître égorgé! Je me levai subitement, désarmé et cherchant à voir et à saisir une épée, quand un homme vigoureux me porta un coup d'épée dans le flanc ; et je sentis le coup, et j'en crois le profond sillon de la plaie. Et je tombai en avant, et ces hommes, ayant enlevé l'attelage, pressèrent la fuite des chevaux. Ah! ah! la douleur me ronge! hélas! malheureux, je ne puis plus me tenir debout! Je sais que ce carnage est vrai, l'ayant vu ; mais je ne puis dire ceux qui ont été égorgés, ni par quelle main; cependant je puis imaginer que ces maux nous ont été causés par des amis.

LE CHOEUR.

Conducteur du Thrèkien malheureux, ne doute pas que des ennemis aient commis cette action. Hektôr lui-même, ayant appris cette calamité, approche. Comme cela est juste, il compatit à tes maux.

HEKTÔR.

Vous qui avez causé de si grands malheurs, comment les espions ennemis vous ont-ils échappé, à votre honte ? Comment l'armée a-t-elle été égorgée, sans que vous les ayez chassés, à leur entrée dans le camp, ou à leur sortie ? Qui mérite un châtiment, sinon toi à qui est confiée la garde de l'armée ? Ils s'en sont allés, sains et saufs, riant de la lâcheté des Phryges et de moi qui commande ! Mais, certes, sachez-le, j'en jure par le Père Zeus : le fouet ou la décapitation sera le châtiment de qui a fait cela, ou l'on pourra dire que Hektôr est un homme de rien et un lâche!

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Iô ! iô !

. . . . . .

O Chef de la Ville, ceci est arrivé pendant que j'allais t'avertir que les nefs des Argiens étincelaient de feu ! Je n'ai point fermé de toute la nuit mon œil vigilant, et je n'ai point dormi, par les sources du Simoïs ! Ne t'irrite point contre moi, ô Roi ! Je suis le plus innocent des hommes. Si, désormais, tu apprends de moi une action

ou une parole mauvaise, mets-moi vivant sous la terre! Je ne demande point grâce.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Pourquoi menaces-tu ceux-ci? Pourquoi, barbare, tentes-tu de me tromper, moi Barbare? C'est toi qui as fait cela. Nous n'en accusons personne, ni ceux qui sont morts, ni nous qui sommes blessés. Certes, tu auras besoin de longues et habiles paroles, afin de me persuader que tu n'as point égorgé tes amis, saisi du désir de ces chevaux, pour lesquels tu as tué tes alliés, après les avoir tant suppliés de venir à ton aide. Ils sont venus, et ils sont morts! Paris, violateur de l'hospitalité sacrée, a mieux agi que toi qui égorges tes alliés! Ne dis jamais qu'un des Argiens est venu nous massacrer ici. Comment aurait-il traversé les troupes Troiennes, jusqu'à nous, en se cachant? Toi et tes Phryges, vous étiez portés en avant de nous. Qui est blessé, qui est mort parmi les tiens, si, comme tu le dis, ce sont des ennemis qui sont venus? Mais nous, nous sommes blessés; et ceux qui ont le plus souffert ne voient plus la lumière de Hèlios. Enfin, nous n'accusons aucun des Akhaiens. Lequel d'entre les ennemis eût trouvé dans la nuit les tentes de Rhèsos, à moins qu'un Dieu ne les eût montrées aux tueurs? Ils ignoraient même qu'il fût arrivé. Mais toi, tu mens!

HEKTÔR.

Depuis aussi longtemps que le peuple Akhaien est sur cette terre, nous avons toujours eu des alliés, et je sais qu'aucun d'eux ne m'a jamais blâmé. Nous commençons par toi. Un si grand désir de ces chevaux ne m'a pas

saisi au point que j'aie égorgé des amis. C'est Odysseus qui a fait cela. Nul autre homme parmi les Argiens ne l'eût médité et accompli. Je le crains, et mon cœur est inquiet en songeant qu'il a rencontré et tué Dolôn. Celui-ci est absent depuis longtemps et ne revient pas.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Je ne connais pas les Odysseus dont tu parles; mais nous n'avons été frappés par aucun des ennemis.

HEKTÔR.

Pense-le, puisqu'il te plaît ainsi.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

O terre de la patrie, plût aux Dieux que je fusse mort dans toi !

HEKTÔR.

Tu ne mourras pas. La foule des morts est assez grande.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Où m'en retournerai-je, privé de mes maîtres ?

HEKTÔR.

Ma demeure te recevra et te guérira.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Comment la main des tueurs me guérira-t-elle ?

HEKTÔR.

Cet homme ne cessera de répéter les mêmes paroles.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Qu'il périsse, celui qui a fait cela! Ma langue ne parle pas de toi, comme tu le dis; mais Dikè sait tout.

HEKTOR.

Prenez-le, conduisez-le dans ma demeure et guérissez-le de ses plaies. Pour vous, il faut que vous alliez annoncer ceci à ceux qui sont dans la Ville, à Priamos et aux vieillards, afin qu'ils ensevelissent les morts le long des chemins publics.

LE CHOEUR.

Pourquoi donc, après une si grande félicité, un Daimôn contraire jette-t-il de nouveau Troia dans le deuil? Que médite-t-il? Ah! oh! oh! Quelle Déesse, ô Roi, emporte dans ses bras, au-dessus de nos têtes, ce corps récemment tué? Je regarde ce prodige avec épouvante!

LA MUSE.

Il vous est permis de la voir, Troiens. Moi, la Muse honorée des sages, une des neuf Sœurs, me voici, contemplant mon fils misérablement tué par les ennemis. Le rusé Odysseus, qui l'a égorgé, recevra un jour le châtiment mérité.

Strophe.

Par une lamentation familiale, je gémis sur toi, ô fils, ô

douleur de ta mère! Tu es venu à Troia par un chemin funeste, obstinément, contre ma défense, contre les prières de ton père! Hélas sur toi, à cause de toi, ô chère, chère tête! Hélas sur moi?

LE CHŒUR.

Autant qu'il m'est permis, bien que je ne sois pas de ta race, je pleure ton fils avec toi.

LA MUSE.

Antistrophe.

Qu'il périsse, l'Oinéide! Qu'il périsse, le Laertiade qui m'a privée de mon plus illustre enfant! et Héléna! qui, ayant quitté sa demeure, a navigué vers un lit nuptial Phrygien, qui a causé ta perte misérable sous Ilios, ô très cher, et qui a dépeuplé d'innombrables villes de leurs plus braves guerriers!

Pendant ta vie, et depuis que tu es parti pour le Hadès, ô fils de Philammôn, tu as déchiré mon cœur, car ton insolence qui t'a perdu, et ta lutte contre les Muses ont fait que j'ai conçu cet enfant malheureux! En traversant les ondes fluviales, je m'approchai du lit fécondant du Strymôn, quand nous allâmes vers le mont Pangaios riche en or, nous, les Muses, munies d'instruments, pour notre grand combat, dans l'art du chant, contre le très habile chanteur Trèkien. Et nous aveuglâmes Thamyris qui avait insulté notre art par de nombreux outrages. Et après que je t'eus enfanté, respectant mes sœurs et la virginité, je t'envoyai vers les tourbillons du Fleuve ton père. Et le Strymôn ne te livra point à des mains mortelles pour être

nourri, mais aux Nymphes des sources. Là, excellemment élevé par des vierges, tu commandais, ô fils, étant le premier parmi les hommes de la Thrèkè. Et je ne craignais pas de te voir mourir quand tu conduisais des armées altérées de sang sur la terre de la patrie; mais, sachant ta destinée, je défendais que tu vinsses jamais vers la citadelle de Troia. Et les députations de Hektôr et les fréquents messages de vieillards te persuadèrent de venir ici en aide à tes amis. Ne pense pas te cacher de moi, Athana! toi qui as causé toute cette tuerie, car ni Odysseus, ni le fils de Tydeus ne l'ont faite d'eux-mêmes. Et, cependant, nous, les Muses-sœurs, nous honorons grandement ta Ville et sommes familières à cette terre. Orpheus, cousin de ce mort que tu as tué, y a allumé le flambeau des mystères sacrés, et Phoibos et nous-mêmes avons instruit Mousaios, ton vénérable citoyen, et qui, de tous les hommes, s'est le plus élevé en sagesse. Et, en récompense, je gémis, portant mon fils dans mes bras! Mais je ne dirai à aucun interprète de gémir pour moi.

LE CHOEUR.

Le conducteur Trèkien nous a donc faussement accusés, Hektor, d'avoir commis ce meurtre.

HEKTÔR.

Je savais cela. Il n'était pas nécessaire qu'un divinateur révélât que celui-ci avait péri par les ruses d'Odysseus. Pour moi, voyant l'armée des Hellènes assiéger ma patrie, ne devais-je pas envoyer des messages à mes amis, afin qu'ils vinssent en aide à notre Ville? J'ai envoyé; et celui-ci, comme cela était dû, est venu combattre avec

moi. Je ne me réjouis nullement qu'il ait été tué. Et maintenant, je suis prêt à lui élever un tombeau et à brûler en même temps de riches péplos. Il est venu en ami, mais il est mort malheureusement.

LA MUSE.

Il n'ira point sous la terre noire, tant je supplierai la Nymphe souterraine, la fille de Dèmètèr qui donne les fruits, afin qu'elle me rende son âme. Elle me doit, comme il semble, d'honorer les amis d'Orpheus. Mais, pour moi, il sera mort désormais, et ne voyant plus la lumière. En effet, il ne viendra jamais plus à moi, et il ne verra plus sa mère; mais, enfermé dans les antres de la terre riche en argent, d'homme fait Dieu, il y vivra, prophète de Bakkhos, dans le Pangalos rocheux qu'habite le Dieu révéré des initiés aux Mystères. Je partagerai aussi le deuil de la Déesse marine, car la destinée de son fils est de mourir. Nous, Muses-sœurs, nous t'honorerons d'abord par nos larmes, puis Akhilleus, fils de Thétis. Pallas ne t'affranchira pas de la mort, elle qui t'a tué, et le carquois d'Apollôn lui garde un trait. O soucis des parents, chagrins des mortels, celui qui sait bien ce que vous êtes, passera sa vie sans enfants, il n'ensevelira pas les enfants qu'il a engendrés!

LE CHOEUR.

Il appartient à la mère de celui-ci de célébrer ses funérailles. Mais toi, Hektôr, si tu veux agir, c'est le moment, car voici la lumière du jour.

HEKTÔR.

Allez! ordonnez à nos compagnons de s'armer à la hâte et d'atteler les chevaux sous le joug. Que tous, portant des torches, attendent le son de la trompette Tyrrhénienne, car, enfonçant l'armée et les retranchements des Akhaiens, je me flatte de mettre le feu aux nefs; et les prochains rayons de Hèlios éclaireront un jour libre pour les Troiens!

LE CHOEUR.

Obéissons au Roi. Allons, couverts de nos armes, avertir nos compagnons. Le Dieu qui est avec nous nous donnera la victoire.

FIN DE RHÈSOS.

XII

LES TRÔIADES

XII

LES TRÔIADES

POSEIDÔN.
ATHÈNA.
HÉKABÈ.
CHŒUR DES CAPTIVES TRÔIADES.
TALTHYBIOS.
KASANDRA.
ANDROMAKHÈ.
MÉNÉLAOS.
HÉLÉNÈ.

POSEIDÔN.

Je suis venu, moi, Poseidôn, quittant les gouffres salés de la mer Aigaienne, là où les chœurs des Nèrèides enlacent le beau mouvement de leurs pieds. En effet, depuis le temps où, Phoibos et moi, nous avons dressé ces tours de pierre

autour de la terre Troienne, jamais mon cœur n'a manqué de bienveillance pour la Ville des Phryges, qui fume maintenant, renversée par la lance Argienne. Le Phôkéen Parnasien Épéios, par l'art de Pallas, a construit un cheval empli d'hommes armés, et il a fait entrer entre les tours ce lourd fléau. De là il sera appelé par les hommes futurs le Cheval lancéan, parce qu'il contenait des lances cachées. Et les Bois sacrés sont déserts, et les temples des Dieux ruissellent de sang, et Priamos est tombé mort au pied de l'autel de Zeus Herkéien! L'or et les dépouilles des Phryges sont amassés dans les nefs des Akhaiens. Les Hellènes, ayant pris cette Ville, attendent un vent propice pour aller revoir, joyeux, après dix ans, leurs femmes et leurs enfants. Et moi, vaincu par la Déesse Hèra l'Argienne et par Athana, qui toutes deux ont détruit les Phryges, je quitte l'illustre Ilios et mes autels. En effet, quand la morne solitude est dans une Ville, le culte des Dieux souffre, et ils ne sont plus honorés. Le Skamandros retentit des gémissements des captives à qui le sort a donné des maîtres. Les unes sont aux Arkadiens, les autres aux Thessaliens, d'autres aux chefs Thèséides des Athènaiens. Celles des Trôiades qui n'ont pas été atteintes par le sort sont ici sous ces tentes, réservées pour les premiers de l'armée; et, avec celles-ci, est la Lakainienne Tyndaride Héléna, captive aussi de droit. Et chacun peut voir la misérable Hékabè, étendue devant la porte, répandant des flots de larmes pour beaucoup de causes. Sa fille Polyxénè a péri malheureusement, sans qu'elle l'ait su, sur le tertre funèbre d'Akhilleus. Priamos et ses enfants sont morts; et la divinatrice Kasandra, que le roi Apollôn a laissée vierge, Agamemnôn l'a traînée de force à un lit adultère, sans respect pour le Dieu et pour

la piété. Donc, salut, Ville autrefois heureuse, tours magnifiques! Si Pallas, la fille de Zeus, ne vous eût pas détruites, vous resteriez encore debout!

ATHÈNA.

M'est-il permis de parler au plus proche parent de mon père, au grand Daimôn honoré entre tous les Dieux, ayant déposé notre colère?

POSEIDÔN.

Certes. L'entretien entre parents, Reine Athana, est un charme puissant pour unir les esprits.

ATHÈNA.

Je loue la bienveillance de ton cœur. Mais j'ai à te dire, Roi, des choses qui nous touchent tous deux.

POSEIDÔN.

M'apportes-tu un ordre de Zeus ou de quelque autre des Dieux?

ATHÈNA.

Non! mais je viens recourir à ta puissance, au sujet de Troia, afin que tu te joignes à moi.

POSEIDÔN.

Serait-ce que, déposant ta haine première, tu aies pitié de Troia consumée par le feu?

ATHÈNA.

Avant tout, réponds à ceci : Veux-tu me faire part de tes desseins, et faire ce que je désire?

POSEIDÔN.

Certes! Mais je veux savoir, cependant, si tu viens pour les Akhaiens ou pour les Phryges.

ATHÈNA.

Je veux réjouir les Troiens, mes anciens ennemis, et préparer aux Akhaiens un retour désastreux.

POSEIDÔN.

Pourquoi changes-tu ainsi de pensée? Pourquoi hais-tu si violemment ce que tu as aimé?

ATHÈNA.

Ne sais-tu pas qu'ils m'ont outragée, et qu'ils ont insulté mon temple?

POSEIDÔN.

Je sais qu'Aias en a entraîné de force Kasandra.

ATHÈNA.

Et les Akhaiens ne l'en ont ni blâmé, ni puni.

POSEIDÔN.

Mais ils ont détruit Ilios par ton aide.

ATHÈNA.

Et c'est pourquoi, unie à toi, je veux les accabler de maux.

POSEIDÔN.

J'agirai selon ta volonté. Que feras-tu?

ATHÈNA.

Je veux leur infliger un retour désastreux.

POSEIDÔN.

Tandis qu'ils sont encore à terre, ou sur la mer salée?

ATHÈNA.

Quand ils navigueront d'Ilios vers leurs demeures. Zeus leur enverra la pluie et la grêle furieuse et les noirs souffles de l'Aithèr; et il dit qu'il me donnera le feu de la foudre, afin que je renverse les Akhaiens et que je brûle les nefs. Pour toi, comme il t'appartient, fais rugir la mer Aigaienne sous les violentes tempêtes, et creuse les tourbillons d'eau salée et remplis de cadavres le profond détroit de l'Euboia, afin qu'à l'avenir, les Akhaiens apprennent à respecter mes temples et à vénérer les autres Dieux!

POSEIDÔN.

Cela sera fait. Ce service ne demande que peu de paroles. Je bouleverserai la mer Aigaienne et les rivages de Mykonos, et les rochers Dèliens, et Skyros, et Lemnos,

et le promontoire Kapharéien seront couverts des cadavres des morts! Retourne dans l'Olympos, prends les traits de la foudre des mains de ton père et attends que l'armée des Argiens ait coupé les câbles. Il est insensé, celui des mortels qui dévaste les Villes, les temples, les sépulcres sacrés des morts, et en fait une solitude. Il périra bientôt lui-même.

HÉKABÈ.

Lève la tête de terre, malheureuse! Dresse le cou! Troia n'est plus, nous ne sommes plus les Rois de Troia. Supporte le Daimôn changé! Suis le courant, navigue selon le Daimôn. Ne tourne point la proue de la vie contre le flot, puisque tu vas au gré de la destinée. Hélas! hélas! Comment ne gémirais-je pas, malheureuse! moi dont la patrie, l'époux et les enfants ont péri! O richesse magnifique des aïeux, maintenant disparue, tu n'étais donc rien! Que me faut-il taire? Que faut-il ne pas taire? Sur quoi faut-il me lamenter? Malheureuse! combien je souffre dans tous mes membres, le dos étendu sur cette dure couche! Hélas! ma tête, mes tempes, mes flancs! Je me tourne sans cesse et me retourne sur le dos et sur chaque côté, en me lamentant misérablement! Mais c'est une consolation pour les malheureux, que de pousser de lugubres gémissements.

Strophe I.

O proues rapides des nefs parties pour le saint Ilios, à l'aide des avirons, à travers la mer pourprée et les ports ranq uilles de la Hellas, avec un Paian funeste, aux sons

éclatants des trompettes et des flûtes, vous avez attaché les câbles Aigyptiens au rivage de Troia, afin de redemander l'odieuse femme de Ménélaos, cet opprobre de Kastôr, cette honte de l'Eurotas, elle qui a fait égorger Priamos, le père de cinquante enfants, et qui m'a jetée, moi, la misérable Hékabè, dans cette destinée mauvaise!

Antistrophe I.

Hélas sur moi, assise à l'entrée des tentes d'Agamemnôn! Je suis emmenée loin de mes demeures, vieille femme esclave, et la tête misérablement rasée d'une façon lugubre! O malheureuses femmes des Troiens aux lances d'airain! O malheureuses vierges, malheureuses fiancées! Lamentons-nous, puisque Ilios fume! Comme l'oiseau qui donne l'exemple à ses petits emplumés, je vous enseignerai une plainte lamentable, non telle que le chant par lequel, sur le mode Phrygien, je célébrais autrefois les Dieux, en excitant aux danses, appuyée sur le sceptre de Priamos!

Ier DEMI-CHOEUR.

Strophe II.

Hékabè! pourquoi te lamentes-tu? Pourquoi cries-tu? Que veut dire cette parole? J'ai entendu, en effet, par les demeures, les gémissements que tu gémis; et la terreur a envahi le cœur des Trôiades, qui pleurent leur servitude dans ces tentes.

HÉKABÈ.

O filles! Déjà les nefs des Argiens sont ébranlées par les avirons.

1er DEMI-CHŒUR.

Hélas! malheureuse, que veulent-ils? Vont-ils donc m'emporter sur les nefs, loin de la terre de la patrie?

HÉKABÈ.

Je ne sais; mais je soupçonne un malheur.

1er DEMI-CHŒUR.

Iô! iô! Écoutez ce qui vous menace, ô misérables femmes Trôiades! Sortez des demeures. Les Argiens sont prêts à partir.

HÉKABÈ.

Hélas! hélas! N'appelez pas au dehors Kasandra, qui est telle qu'une Mainade furieuse, et qui devra être en opprobre parmi les Argiens, de peur d'ajouter des douleurs à ma douleur. Hélas! Malheureuse Troia, tu as péri! Malheureux aussi ceux qui t'ont quittée, qu'ils soient vivants ou morts!

2e DEMI-CHŒUR.

Antistrophe II.

Hélas! Je sors en tremblant de la tente d'Agamemnôn pour apprendre de toi, Reine, si les Argiens ont résolu de me tuer, moi, malheureuse, ou si les matelots se préparent à remuer les avirons.

HÉKABÉ.

O fille! ayant l'âme éveillée par le chagrin, je suis venue, saisie d'horreur.

2e DEMI-CHOEUR.

. . . . . .

Quelque héraut des Danaens est-il venu? A qui suis-je donnée comme esclave?

HÉKABÉ.

Tu vas être tirée au sort.

2e DEMI-CHOEUR.

Iô! iô! Lequel des Argiens ou des Phthiotes, ou quel autre, dans quelque île, va m'emmener, malheureuse, loin de Troia?

HÉKABÉ.

Hélas! hélas! De qui serai-je l'esclave, moi, misérable vieille femme, et sur quelle terre? Telle qu'un frelon, ayant l'aspect d'une morte, semblable aux Ombres vaines, veillerai-je à la porte des demeures, ou garderai-je les enfants, moi qui possédais les honneurs royaux dans Troia?

LE CHOEUR.

Strophe III.

Ah! hélas! Par quelles lamentations gémis-tu sur ta honteuse destinée? Je n'agiterai plus la navette en bro-

dant les toiles de l'Ida. Pour la dernière fois, je vois les corps de mes fils, pour la dernière fois! Je subirai des maux plus terribles que toi, entraînée au lit d'un Hellène, — périssent cette nuit-là et cette destinée! — ou, misérable servante, je puiserai l'eau sacrée de Peirèna. Plaise aux Dieux que je sois menée dans l'illustre et heureuse contrée de Thèseus! Que ce ne soit pas au moins vers les tourbillons de l'Eurotas, dans la très odieuse demeure de Héléna, où je deviendrai l'esclave de Ménélaos, le dévastateur de Troia!

Antistrophe III.

J'ai appris que la sainte contrée Pènéienne, très belle base du mont Olympos, abondait en richesses et en fécondité. C'est là où il me serait doux d'aller, après la divine contrée de Thèseus. Et celle de l'Aitna d'Hèphaistos, mère des montagnes Sikéliennes, en face de la Phoinika, est célébrée aussi, ai-je appris, par ses couronnes de vertus; et, de même, la contrée voisine de la mer Ionienne, qu'arrose le très beau Krathis, qui fait resplendir les chevelures blondes, et qui, de ses sources sacrées, nourrit cette terre bien peuplée.

Mais un héraut des Danaens vient de nous apporter de nouveaux ordres. Il vient, hâtant ses pieds rapides. Qu'apporte-t-il? Que dit-il? Déjà nous sommes esclaves sur la terre Dôrique!

TALTHYBIOS.

Hékabè, certes, tu sais que je suis venu bien souvent

à Troia, en héraut des Akhaiens. J'étais donc déjà connu de toi, femme, et je viens, moi, Talthybios, t'annoncer l'ordre de tous!

HÉKABÈ.

C'est cela, c'est cela, chères femmes, que je craignais depuis longtemps.

TALTHYBIOS.

Vous êtes tirées au sort, si c'est cela que vous craignez.

HÉKABÈ.

Hélas! Dans quelle ville de la Thessalia, de la Phthia ou de la terre Kadméienne?

TALTHYBIOS.

Chacune est à un homme; toutes ne sont pas au même.

HÉKABÈ.

A qui chacune est-elle échue? Laquelle des Iliadiennes aura une fortune heureuse?

TALTHYBIOS.

Je le sais. Mais demande-le pour chacune d'elles, et pour toutes ensemble.

HÉKABÈ.

A qui le sort a-t-il donné ma fille, la malheureuse Kasandra?

TALTHYBIOS.

Le Roi Agamemnôn l'a choisie et prise.

HÉKABÈ.

Elle est donc désormais l'esclave de l'épouse Lakédaimonienne? Hélas sur moi!

TALTHYBIOS.

Non, elle possèdera secrètement le lit de l'époux.

HÉKABÈ.

Elle! la vierge de Phoibos, et à qui Celui qui a des cheveux d'or avait accordé de vivre toujours vierge!

TALTHYBIOS.

Le désir de la jeune fille divinatrice a blessé le cœur du Maître.

HÉKABÈ.

Rejette, ma fille, et les clefs sacrées et les bandelettes saintes qui ornaient ton corps!

TALTHYBIOS.

N'est-ce donc pas un grand honneur pour elle de partager le lit royal?

HÉKABÈ.

Mais où est-elle, la fille que vous m'avez enlevée récemment?

TALYHYBIOS.

Me parles-tu de Polyxénè, ou de quelque autre?

HÉKABE.

D'elle-même. A qui le sort l'a-t-il donnée?

TALTHYBIOS.

Elle a été vouée au tombeau d'Akhilleus.

HÉKABE.

Hélas! j'ai enfanté une fille vouée à un tombeau! Quelle est donc cette loi, ou ce rite des Hellanes, ô ami?

TALTHYBIOS.

Nomme ta fille bienheureuse, car elle a une bonne destinée.

HÉKABÈ.

Que dis-tu? Voit-elle la lumière?

TALTHYBIOS.

La destinée la possède : elle est affranchie de tous les maux.

HÉKABÈ.

Et la femme de Hectôr cuirassé d'airain, la malheureuse Andromakhè, quelle est sa destinée?

TALTHYBIOS.

Le fils d'Akhilleus l'a choisie et prise.

HÉKABÈ.

Et de qui suis-je la servante, moi qui ai besoin d'un bâton, comme d'un troisième pied, pour soutenir ma vieille tête?

TALTHYBIOS.

Le sort t'a donnée à Odysseus, roi d'Ithakè.

HÉKABÈ.

Hélas! heurte ta tête rase, déchire tes deux joues de tes ongles! Hélas sur moi! Je suis contrainte par le sort de servir un homme rusé et abominable, ennemi de la justice, vipère qui méprise les lois, et qui, de sa langue menteuse, soutient les choses opposées et remplace la concorde par la haine! Lamentez-vous sur moi, ô Trôiades! Je péris, je péris, malheureuse! Je suis tombée sur la plus horrible des chances!

LE CHOEUR.

Maîtresse, tu connais ta destinée; mais lequel des Akhaiens, lequel des Hellènes sera mon maître?

TALTHYBIOS.

Allez, serviteurs! Il faut amener promptement Kasandra, afin que je la livre aux mains du Chef de l'armée. Puis je conduirai aux autres les captives désignées. Ah! pour-

quoi cette lumière de torches flambe-t-elle dans la tente? Que font-elles, les Trôiades? Brûlent-elles les tentes, parce qu'elles doivent être emmenées d'ici vers Argos, ou, désirant mourir, brûlent-elles leurs corps? Certes, toute âme libre, en de telles calamités, supporte ses maux avec peine. Ouvre! ouvre! Ce qui peut plaire à celles-ci nuirait aux Akhaiens; et la faute m'en serait transmise.

HÉKABÈ.

Ce n'est pas cela. Elles ne brûlent rien; mais ma fille Kasandra, saisie de fureur, accourt ici.

KASANDRA.

Strophe.

Levez-vous! Rangez-vous de côté! J'apporte la lumière! Voici, voici! J'éclaire, je fais resplendir ce temple de torches! Hymèn! ô Roi Hymènaien! Heureux l'époux! Et moi, heureuse aussi, qui vais, dans Argos, entrer en un lit royal! Hymèn! ô Roi Hymènaien! Puisque tu pleures et gémis, mère, sur mon père mort et la chère patrie, j'allume cette flamme, je fais éclater et resplendir ce feu pour mes noces. Hymèn! ô Roi Hymènaios! Répands la lumière, ô Hékata, pour les noces des vierges, c'est la coutume!

Antistrophe.

Lève le pied, Chef des danses, Évan, Évoé! Iô! iô! comme aux jours de la plus heureuse destinée de mon père. Ce chœur est sacré! Conduis-le, Phoibos! Je sacri-

fie dans ton temple ceint de lauriers. Hymèn! ô Hymènaios! Hymèn! Trépigne, mère; lève le pied! Dirige çà et là la chère danse de tes pieds avec moi. Célébrez Hymènaios et l'épouse, par des clameurs et des chants joyeux! Allons, ô vierges ornées de beaux péplos Phrygiens, chantez mes noces et l'époux promis à mon lit!

LE CHOEUR.

Reine! pourquoi ne retiens-tu pas ta fille en délire, de peur qu'elle ne danse légèrement au milieu de l'armée des Argiens?

HÉKABÉ.

Hèphaistos! tu portes le flambeau dans les noces des mortels; mais, certes, tu secoues ici une flamme funeste, contre notre meilleure espérance! Hélas! fille, ce n'était pas au milieu des armes et sous la lance Argienne que je pensais autrefois célébrer tes noces! Donne-moi la torche. En courant çà et là dans ton délire, tu ne portes pas le feu droit, et ton esprit, ô fille, n'est pas calme, et tu es toujours dans le même état. Rentrez ces torches, ô Trôiades, et répondez par des larmes à son chant nuptial.

KASANDRA.

Mère! orne ma tête victorieuse, et réjouis-toi de mes noces royales, et mène-moi, et, si je n'obéis pas promptement, traîne-moi de force; car si Loxias est Dieu, il sera plus malheureux encore que celui de Héléna, cet hymen d'Agamemnôn, de l'illustre Roi des Akhaiens! Je le tuerai, en effet, et je dévasterai sa demeure, en

châtiment du meurtre de mon père et de mes frères. Mais je tairai ceci : je ne dirai pas la hache qui s'abattra sur mon cou et sur celui d'un autre, ni les combats parricides que causeront mes noces, ni le désastre de la race d'Atreus; mais, puisqu'en proie à un Dieu je suis moins saisie de sa fureur, je montrerai cette Ville plus heureuse que les Akhaiens qui, pour une seule femme et pour un seul lit, pour reprendre Héléna, ont détruit des milliers d'hommes. Voici qu'un chef plein de sagesse se prive pour des ennemis de son plus cher bien, de ses joies domestiques, livrant ses enfants à son frère, à cause d'une femme qui n'a point été enlevée de force, mais qui s'est enfuie volontairement. Arrivés au bord du Skamandros, ils sont morts, non exilés de la terre et des hautes tours de la patrie; et ceux qu'a égorgés Arès n'ont point revu leurs enfants, et ils ne seront pas enveloppés de voiles funèbres par leurs femmes, et ils gisent sur une terre étrangère ! Et leurs choses domestiques ont été telles aussi; et les veuves mouraient, et les pères restaient privés de leurs enfants vainement élevés, et nul ne fait ruisseler le sang sur leur tombeau. Certes, cette expédition est bien digne d'être louée ! Il est mieux de taire les choses honteuses. Que ma muse ne chante pas, plutôt que de célébrer des actions mauvaises ! Mais les Troiens, et c'est la plus belle des gloires, mouraient pour la patrie; ceux que la lance avait tués, emportés dans leurs demeures par leurs amis, étaient déposés dans la terre de la patrie par les mains de ceux dont c'était le devoir. Tous les Phryges qui ne sont pas morts dans le combat, ont habité chaque jour avec leurs femmes et leurs enfants, joie que ne goûtaient point les Akhaiens. Sache quelle est la destinée de Hektôr, si amère qu'elle te

semble : Il est mort, acclamé le plus brave des hommes, et l'armée des Argiens lui a valu cette gloire. S'ils étaient restés dans leurs demeures, sa gloire serait restée cachée. Paris a épousé la fille de Zeus. S'il ne l'avait pas épousée, il eût formé une alliance obscure dans ses demeures. Tout homme sage doit fuir la guerre; mais, si elle survient, l'honneur de la patrie veut que chaque citoyen meure bravement, car la lâcheté est un opprobre. C'est pourquoi il ne convient pas, mère, que tu te lamentes sur la patrie et sur mes noces, car je détruirai par mes noces ceux qui nous sont le plus odieux, à toi et à moi.

LE CHŒUR.

Comme tu te ris avec joie d tes maux domestiques, et comme tu te plais à prophétiser des choses qui, peut-être, n'arriveront jamais !

ALTHYBIOS.

Si Apollôn ne t'eût rendue furieuse, jamais tu n'eusses jeté impunément, de cette terre, ces imprécations contre mes chefs. Mais ceux qui semblent sages ne l'emportent point sur ceux qui ne valent rien; car le plus grand Roi des Panhellènes, le cher fils d'Atreus, est saisi du désir de cette Mainade, que je ne voudrais certes pas épouser, moi qui suis pauvre. J'abandonne aux vents tes outrages contre les Argiens et tes louanges des Phryges, puisque tu as un esprit insensé. Mais suis-moi vers les nefs, belle fiancée du Chef! Et toi, Hékabè, quand le fils de Laertès viendra t'emmener, suis-le. Tu seras servante d'une chaste femme, ainsi que le disent tous ceux qui sont venus vers Ilios.

KASANDRA.

Voilà un dangereux serviteur, certes! Pourquoi les nomme-t-on hérauts, eux qui sont également odieux à tous les hommes, ces messagers des Chefs et des Villes? Tu dis que ma mère doit aller dans les demeures d'Odysseus? Pourquoi donc les paroles d'Apollôn m'ont-elles appris qu'elle doit mourir ici? Mes dernières paroles ne seront point des outrages. Malheureux Odysseus! Il ignore les maux qui lui sont destinés. Les miens et ceux des Phryges lui sembleront de l'or. Après dix années de travaux, outre celles qu'il a passées ici, il rentrera seul dans sa patrie, s'il est épargné par l'horrible Kharybdis qui habite le détroit rocheux où roulent le flux et le reflux, s'il échappe au montagnard Kyklôps, mangeur de chair crue, à la Ligurienne Kirkè, qui transforme en porcs, aux naufrages de la mer salée, aux charmes du Lôtos, aux bœufs sacrés du Hélios, dont on mangera la chair qui parlera, épouvante d'Odysseus! Afin de tout dire brièvement, il descendra vivant dans le Hadès; puis, ayant échappé à l'eau de la mer et revenu dans ses demeures, il y rencontrera d'innombrables maux. Mais qu'importe que je dise les travaux d'Odysseus? Viens, afin que je m'unisse promptement à l'époux dans le Hadès. Certes, tu auras un lugubre tombeau nocturne, non à la lumière, ô toi, Chef des Danaens, qui te crois si glorieux! Et moi, cadavre nu, je serai jetée dans les vallées où roule l'eau des torrents, et près du tombeau de l'époux, je serai déchirée par les bêtes carnassières, moi, la servante d'Apollôn! O bandelettes du plus cher des Dieux, ornements fatidiques, je vous salue! J'ai quitté à jamais les fêtes sacrées qui me réjouissaient Allez, arrachés de mon corps encore

vierge ! Je les livre aux vents rapides pour qu'ils te les portent, ô Roi fatidique ! Où est la nef du Chef ? Sur laquelle me faut-il monter ? A l'instant de recevoir le vent propice dans tes voiles, tu ne m'emporteras jamais assez tôt de cette terre, comme une des trois Érinnyes ! Salut, ma mère ! Ne pleure plus. O chère patrie, ô mes frères qui êtes sous la terre, et toi, ô père qui nous engendras, vous me reverrez promptement ! Mais je viendrai chez les morts, victorieuse, après avoir détruit les demeures des Atréides par qui nous périssons !

LE CHOEUR.

Servantes de la vieille Hékabè, ne voyez-vous pas que votre maîtresse est tombée muette contre terre ? Ne la soutiendrez-vous pas ? Laisserez-vous, ô lâches, la vieille femme tombée ? Relevez-la !

HÉKABÈ.

Laissez-moi ! Vos soins ne me plaisent pas, ô jeunes filles ! Laissez-moi contre terre. Cette prostration convient aux maux que je subis, que j'ai subis et que je subirai encore. O Dieux ! je vous invoque, vous si lents à me venir en aide ! mais il y a cependant quelque raison d'invoquer les Dieux quand un de nous est en proie à la fortune contraire. Et d'abord, il m'est doux de rappeler les biens que j'ai possédés. Je m'attirerai ainsi plus de pitié pour mes maux. J'ai été Reine et épouse royale, et j'ai enfanté de très illustres enfants et non une foule vulgaire, mais les plus nobles des Phryges, tels que nulle autre femme Trôiade, Hellène ou Barbare, ne peut se glorifier d'en avoir enfanté. Et je les ai vus renversés par la

lance hellènique, et j'ai coupé mes cheveux sur leur tertre funèbre. Et ce n'est pas pour avoir appris sa mort par d'autres que j'ai pleuré Priamos, leur père; mais je l'ai vu de mes yeux, égorgé devant l'autel de Zeus Herkéien, et j'ai vu la Ville conquise. Et j'avais élevé des vierges pour être l'honneur d'illustres époux, et elles sont livrées à d'autres, et elles sont arrachées de mes mains, et je les perds! Et, désormais, nulle espérance que je sois jamais revue par elles, ni que je puisse les revoir jamais! Enfin, par surcroît à mes misérables maux, étant vieille, je suis esclave dans la Hellas; et ils m'infligeront les services les plus pénibles pour ma vieillesse. Moi qui ai conçu Hektôr, je garderai les portes, ou je ferai le pain, et je coucherai sur la terre, le dos écorché, après un lit royal, et mon corps déchiré sera vêtu de haillons, indignes de qui fut heureuse autrefois! O malheureuse que je suis! Combien j'ai souffert à cause des noces d'une seule femme, et combien je souffrirai encore! O fille! ô Kasandra, agitée de la fureur sacrée, par quelle calamité as-tu perdu ta virginité? Et toi, malheureuse! où es-tu, Polyxèna? De tous mes enfants, autant qu'ils étaient, il ne me reste ni fils, ni fille qui vienne en aide à ma misère. Pourquoi me relevez-vous? Conduisez mes pieds, si délicats naguère dans Troia et maintenant esclaves, conduisez-les vers la terre, ma couche, et sur la pente d'un roc, afin que, noyée de larmes, j'en tombe, et que je meure! Et, désormais, ne dites d'aucun qu'il est heureux, avant qu'il soit mort!

LE CHŒUR.

Strophe.

O Muse! chante-moi avec des larmes un nouveau chant

funèbre sur Ilios ! En effet, je dirai à haute voix un chant sur Troia, et comment elle a été misérablement domptée à l'aide du Monstre à quatre pieds, et comment j'ai été conquise quand les Akhaiens laissèrent aux portes le Cheval frémissant, aux harnachements d'or et plein de guerriers. Et tout le peuple s'écriait, debout sur la Roche Trôiade : — Allons ! affranchis désormais de vos peines, conduisez dans Ilios cette Image sacrée offerte à la Vierge fille de Zeus ! — Quelle jeune fille, quel vieillard n'est pas sorti de sa demeure ? Et tous, avec des chants joyeux, voulaient s'emparer de ce fléau plein de ruse !

Antistrophe.

Et toute la race des Phryges, avec des pins allumés, se rue aux portes, afin d'offrir à la Déesse cette ruse fabriquée par les Akhaiens, cette ruine de la Dardanie, pour se rendre propice la Vierge ambroisienne. Puis, l'ayant entouré de câbles tordus, comme on fait du ventre noir d'une nef, ils traînèrent le Cheval dans la demeure de pierre de la Déesse Pallas, en ce lieu funeste à la patrie. Mais l'obscurité nocturne était venue pendant ces travaux et cette joie. Et la trompette Libyque et le chant Phrygien résonnaient, et les vierges, en trépignant, chantaient joyeusement ; et dans les demeures, les torches jetaient une noire splendeur sur ceux qui dormaient !

Épôde.

Et moi, je célébrais, dans ma demeure, par des danses, la Vierge Artémis, fille de Zeus. Mais voici qu'un cri terrible pénètre dans les maisons des Phryges ; et les chers

enfants, de leurs mains effrayées, saisissent les robes de leurs mères, et Arès sort de cette embûche, œuvre de la Vierge Pallas ! Et autour des autels ruisselait le carnage des Phryges ; et la funeste solitude, laissant égorger les époux dans leurs lits, donnait la victoire à la Hellas, nourrice de jeunes hommes, et le deuil à la patrie des Phryges !

Hékabè ! vois-tu venir Andromakhè sur un char étranger ? Auprès d'elle, le cher Astyanax, le petit enfant de Hektôr, suit le mouvement de son sein.

HÉKABÈ.

Où vas-tu sur ce char, malheureuse femme, assise sur les armes d'airain de Hektôr et sur les dépouilles des Phryges, conquises par la guerre, et dont le fils d'Akhils leus ornera les temples Phthiotiques, les ayant enlevée de Troia?

ANDROMAKHÈ.

Strophe I.

Mes maîtres Akhaiens m'emmènent.

HÉKABÈ.

Hélas !

ANDROMAKHÈ.

Pourquoi gémis-tu pour moi ?

HÉKABÈ.

Ah ! hélas !

ANDROMAKHE.

Hélas sur ces douleurs !

HÉKABE.

O Zeus !

ANDROMAKHÈ.

Et sur cette misère !

HÉKABÈ.

Mes enfants !

ANDROMAKHE.

Nous avons vécu !

Antistrophe I.

HÉKABE.

Notre bonheur a péri ! Troia a péri !

ANDROMAKHÈ.

Malheureuse !

HÉKABÈ.

Et la noble race de mes enfants !

ANDROMAKHÈ.

Hélas!

HÉKABÈ.

Hélas sur mes

ANDROMAKHÈ.

Misères!

HÉKABÈ.

O malheureuse calamité

ANDROMAKHÈ.

De la Ville

HÉKABÈ.

Qui fume en cendres!

ANDROMAKHÈ.

Strophe II.

Reviens à moi, ô époux!

HÉKABÈ.

O malheureuse, tu appelles mon fils qui est dans le Hadès!

ANDROMAKHÈ.

Reviens protéger ta femme!

HÉKABÈ.

Antistrophe II.

O toi, fléau des Akhaiens, le premier né de mes enfants, couche-moi, dans le Hadès, auprès de Priamos!

ANDROMAKHÈ.

Malheureuse! Tels sont nos profonds regrets, et nous subissons ces maux, la patrie étant morte ; et les douleurs s'ajoutent aux douleurs par la haine des Dieux, tandis que ton fils échappe à la mort, lui qui a perdu la haute Troia par ses noces odieuses! Et les cadavres sanglants des morts, à cause de la Déesse Pallas, gisent déchirés par les oiseaux carnassiers, et Troia subit le joug de la servitude!

HÉKABÈ.

O patrie! ô malheureuse! Je gémis de te quitter. Tu vois sa ruine misérable et la demeure où j'ai enfanté! O mes enfants, privée de sa ville, votre mère est aussi séparée de vous! Quelle lamentation et quel deuil! Dans notre demeure les larmes amènent les larmes. Celui qui est mort ne pleure plus au moins sur ses douleurs!

LE CHŒUR.

Qu'il est doux aux malheureux de pleurer, de gémir lugubrement et de chanter leurs maux!

ANDROMAKHÈ.

Vois ceci, ô mère de l'homme qui, autrefois, tua tant d'Akhaiens à l'aide de sa lance.

HÉKABÈ.

Je vois les Choses des Dieux, qui élèvent ceux qui ne sont rien et perdent ceux qui semblaient puissants!

ANDROMAKHE.

On nous emmène comme un butin, mon fils et moi, et le bien-né devient esclave, par un grand changement.

HÉKABÈ.

La force de la nécessité est terrible; c'est ainsi que Kasandra m'a été arrachée violemment.

ANDROMAKHÈ.

Hélas! hélas! ta fille a trouvé, semble-t-il, un autre Aias. Mais tu subis encore d'autres maux.

HÉKABÈ.

Mes maux n'ont ni mesure, ni nombre, et ils se le disputent l'un l'autre.

ANDROMAKHE.

Ta fille Polyxénè a péri, égorgée sur le tertre d'Akhilleus, offerte à un cadavre!

HÉKABÈ.

Ah! malheureuse! C'est donc là ce que Talthybios m'annonçait si obscurément!

ANDROMAKHÈ.

Je l'ai vue elle-même, et, descendant de ce char, j'ai enveloppé son corps de péplos, et je me suis lamentée sur le cadavre.

HÉKABÈ.

Ah ! ma fille ! Égorgement impie ! Hélas ! de nouveau ! Ah ! que tu as péri affreusement !

ANDROMAKHÈ.

Elle est morte ainsi, mais sa destinée est plus heureuse que la mienne, qui est de vivre !

HÉKABÈ.

Ah ! ma fille, être vivante ou morte, ce n'est pas la même chose ! La mort n'est rien, mais la vie espère toujours.

ANDROMAKHÈ.

O mère, ô toi qui as conçu, écoute une belle parole, afin que je console ton cœur ! Je dis que ne pas être né est semblable à la mort, mais qu'il est meilleur d'être mort que de vivre misérablement, car celui qui n'a pas le sentiment de ses maux ne souffre pas. Mais celui qui de la félicité tombe dans le malheur, languit de chagrin dans son cœur, à cause de sa félicité passée. Celle-ci est comme si elle n'avait pas vu la lumière, puisqu'elle est morte, et elle ne sent rien de ses maux. Pour moi qui ai atteint le faîte, et qui ai possédé ma grande part de gloire,

j'ai manqué la fortune. En effet, j'ai pratiqué, dans la demeure de Hektôr, toutes les choses honnêtes qui appartiennent aux femmes. D'abord, qu'elle soit vertueuse ou non, une femme acquiert une mauvaise renommée, si elle ne reste pas dans la demeure. J'y suis restée, sans désir de sortir, et je n'ai point permis aux doux entretiens des autres femmes d'y entrer. Je n'avais pour maître que mon esprit honnête, et c'était assez pour moi. Je me montrais à mon époux, silencieuse et le visage tranquille, et je savais quand il fallait l'emporter sur lui ou lui céder. La renommée de ces vertus, répandue dans l'armée Akhaienne, m'a perdue. Car, dès qu'on m'eut prise, le fils d'Akhilleus voulut m'épouser, et je servirai dans la demeure du tueur de mon époux! Et si, ayant oublié la chère tête de Hektôr, je donne mon âme au nouvel époux, je semblerai infidèle au mort; et si je lui montre de la haine, je serai haïe de mes maîtres. On dit qu'une seule nuit apaise la haine d'une femme dans le lit d'un homme; mais, moi, j'ai horreur de celle qui, ayant perdu un premier époux, en aime un autre. Un cheval, séparé de la cavale avec laquelle il a été nourri, ne porte pas aussi volontiers le joug, bien que ces bêtes manquent de raison, et que leur nature soit inférieure. Mais en toi, ô cher Hektôr, j'ai possédé un homme sage et de bonne race, et qui excellait par les richesses et le courage. Tu m'as reçue vierge de la demeure de mon père et, le premier, tu t'es uni à moi dans mon lit de vierge. Et, maintenant, tu as péri, et je vais naviguer, captive, vers la Hellas, pour y être esclave. Est-ce que la mort de Polyxénè, sur laquelle tu gémis, n'est pas un mal moindre que mes misères? En effet, l'espérance, qui reste à tous les mortels, m'est refusée; je ne puis plus même m'abuser

en me flattant d'une meilleure fortune future, et, cependant, il est doux de l'imaginer !

LE CHOEUR.

Tes calamités sont les mêmes que les miennes ; et, en pleurant ta destinée, tu me montres en quels maux je suis plongée.

HÉKABÉ.

Je ne suis jamais entrée dans le ventre d'une nef, mais je connais les nefs par leur image, et pour en avoir ouï parler. Quand la tempête n'est pas encore irrésistible, les marins travaillent ardemment pour leur salut, celui-ci à la barre, celui-là aux voiles, cet autre à la cale pour l'épuiser ; mais si la mer bouleversée l'emporte par sa violence, ils cèdent à la destinée et se livrent à la course des flots. Telle, accablée de maux, je suis muette, ne pouvant même parler. L'affreuse tempête envoyée par les Dieux me dompte. Mais, ô chère fille, ne parle plus de la destinée de Hektôr ; tes larmes ne le sauveront pas. Honore plutôt ton nouveau maître, et charme ton époux par tes vertus. Si tu fais cela, tu réjouiras tes amis, et tu pourras élever ce fils de mon fils pour le plus grand espoir de Troia, et pour que tes enfants fassent renaître Ilios et relèvent la Ville. Mais un entretien en amène un autre. Voici que le héraut Akhaien s'approche de nouveau, porteur de nouveaux ordres.

TALTHYBIOS.

Femme de Hektôr, du plus brave des Phryges, ne m'aie point en haine. Car ce n'est pas volontiers que je

t'apporte les résolutions publiques des Danaens et des Pélopides.

ANDROMAKHE.

Qu'est-ce donc ? Tu commences par un exorde de malheurs.

TALTHYBIOS.

Il a été ordonné que cet enfant... Comment parlerai-je ?

ANDROMAKHE.

Ne pourrons-nous avoir le même maître ?

TALTHYBIOS.

Aucun des Akhaiens ne sera jamais son maître.

ANDROMAKHE.

Laissera-t-on ici le dernier des Phryges ?

TALTHYBIOS.

Je ne sais comment t'apprendre doucement ce malheur.

ANDROMAKHE.

Je loue ton respect, à moins que tu m'apportes d'heureuses nouvelles.

TALTHYBIOS.

Ils tueront ton fils! afin que tu saches tout ton malheur à la fois.

ANDROMAKHÈ.

Hélas sur moi ! Ceci est encore plus affreux que mes nouvelles noces !

TALTHYBIOS.

La parole d'Odysseus l'a emporté dans l'assemblée des Panhellènes,

ANDROMAKHÈ.

Hélas ! hélas ! que nous subissons d'horribles maux !

TALTHYBIOS.

Disant qu'il ne fallait point élever le fils d'un père très brave.

ANDROMAKHÈ.

Qu'il l'emporte de cette façon pour les siens !

TALTHYBIOS.

Il faut que l'enfant soit précipité du haut des tours Troiennes. Ne le retiens pas obstinément, mais souffre avec courage. Ne pouvant rien, ne compte pas sur tes forces, car tu n'as aucune aide. Il te faut songer que, ta Ville et ton époux ayant péri, tu es dans la servitude, et que nous sommes assez puissants pour combattre une femme seule. C'est pourquoi ne lutte pas ; ne fais rien qui t'attire l'opprobre et la haine, et n'envoie pas des imprécations aux Akhaiens. En effet, si tu disais des choses irritantes pour l'armée, cet enfant ne serait point enseveli, et il

n'aurait point de lamentations funéraires. Mais, te taisant et souffrant ton mal d'un cœur ferme, tu ne laisseras point ce cadavre non enseveli, et les Akhaiens te seront plus doux à toi-même.

ANDROMAKHÈ.

O très cher, ô mon fils bien aimé, tu vas mourir de la main de nos ennemis, et abandonner ta malheureuse mère! C'est la bonne race de ton père qui te tue, elle fait le salut des autres! La vertu de ton père ne t'a pas été opportune. O malheureux lit, ô noces pour lesquelles je vins autrefois dans la demeure de Hektôr, non pour enfanter une victime des Danaens, mais un maître pour la fertile Asia! O enfant, tu pleures? Sens-tu tes maux? Pourquoi me saisis-tu de tes mains et retiens-tu mon péplos, et, comme un petit poussin, te caches-tu sous mes ailes? Hektôr, brandissant son illustre lance, ne sortira pas de dessous terre, et ne reviendra pas à la lumière pour te sauver. Ni les parents de ton père, ni la force phrygienne ne te secourront non plus; mais tombant d'en haut sur la tête, dans une affreuse chute, tu rendras l'esprit! O tendre fardeau de mes bras, bien aimé de ta mère, ô douce haleine de ma vie, c'est donc en vain que cette mamelle t'a nourri dans tes langes, que j'ai tant souffert, et que je me suis consumée de tant de peines! Maintenant, et jamais plus, embrasse ta mère, serre-toi contre ta mère, entoure mon cou de tes bras, et baise ma bouche! O Hellènes, qui méditez ces actions barbares, pourquoi tuez-vous cet enfant innocent de toute faute? O race Tyndaréienne, tu n'as jamais été la fille de Zeus! mais je dis que tu es née d'Alastôr, de Phthonos, de Pho-

nos et deThanatos, tous ces monstres que nourrit la terre! Non, en effet, jamais je ne dirai que Zeus t'a engendrée, ô ruine des Barbares et des Hellènes! Que tu périsses, puisque, par tes yeux très beaux, tu as honteusement dévasté les illustres plaines des Phryges! Allez! emportez-le, précipitez-le, s'il vous plaît ainsi! Mangez sa chair, puisque nous périssons par les Dieux, et que je ne puis écarter la mort loin de mon nls! Cachez mon corps misérable, et jetez-le dans une nef, car je pars pour ces belles noces, après avoir perdu mon fils!

LE CHŒUR.

Malheureuse Troia, que de milliers d'hommes tu as perdus à cause d'une seule femme et de noces odieuses!

TALTHYBIOS.

Va, enfant, arraché au tendre embrassement d'une malheureuse mère, monte au sommet des tours paternelles, là où la sentence des Akhaiens a décidé que tu rendrais l'âme! Prenez-le. Il faut, pour être le héraut de tels ordres, être inexorable et sans honte, plus que je ne le suis.

HÉKABÉ.

O enfant, ô fils de mon malheureux fils, ta vie nous est injustement arrachée à ta mère et à moi! Que ferai-je pour toi, malheureuse? Je te donne ces plaies et ces

meurtrissures de ma tête et de ma poitrine, les seules choses qui soient en mon pouvoir. Hélas sur moi, à cause de la Ville et à cause de toi ! Nous manque-t-il une seule misère ? Que nous manque-t-il pour accomplir notre ruine entière ?

LE CHŒUR.

Strophe I.

O Roi de Salamis nourricière d'abeilles, Télamôn, qui habites l'Ile entourée des flots, et proche des collines sacrées où Athana fit croître le premier rameau du vert olivier, couronne ouranienne et honneur de l'éclatante Athènaiè ! Tu vins avec le puissant archer, fils d'Alkmèna, pour assiéger et renverser Ilios, Ilios notre Ville.

Antistrophe I.

Dans le temps où Hèraklès, irrité à cause des chevaux refusés, conduisit la fleur de la Hellas, et arrêta ses nefs, qui marchent sur la mer, à l'embouchure du Simoïs au large cours. Et il attacha les câbles aux poupes, et il sortit des nefs les flèches que sa main sûre devait lancer pour la mort de Laomédôn. Et, après avoir consumé par la flamme pourprée les murailles bâties par la règle de Phoibos, il dévasta la plaine de Troia. Ainsi, par deux assauts, la lance sanglante a renversé Troia !

Strophe II.

Donc, vainement, ô fils de Laomédôn, marchant avec grâce parmi les Kyathes d'or, tu as la gloire de remplir les coupes de Zeus, par un très illustre emploi ! La terre

qui t'a enfanté est consumée par le feu ! Les rivages de la mer retentissent. Comme l'oiseau qui appelle ses petits, les unes appellent leurs époux, les autres leurs enfants, et d'autres leurs vieilles mères. Tes bains si frais et les courses des gymnastes ont péri ; mais tu as encore ton jeune visage, gracieux, tranquille et beau, auprès du thrône de Zeus ! Et la Hellas a dévasté par la lance la terre de Priamos !

Antistrophe II.

Érôs, Érôs ! qui vins autrefois vers les demeures Dardaniennes, selon le désir des Ouranides, combien tu as magnifiquement glorifié Troia, en formant des alliances avec les Dieux ! Je ne le dirai point en blâme à Zeus, mais la lumière, douce aux mortels, d'Ëôs aux blanches ailes, voit la ruine de cette terre et la destruction des Pergamiens, quoiqu'elle ait choisi ici un époux, le père de ses enfants, que son char d'or à quatre chevaux enleva jusqu'aux astres, grande espérance de la terre de la patrie. Mais les amours des Dieux se sont enfuis, inutiles à Troia !

MÉNÉLAOS.

O splendeur de Hèlios, qui répands ta belle lumière sur ce jour où je reprends ma femme Hélénè ! Me voici, moi, Ménélaos, qui ai supporté tant de fatigues, et voici l'armée Akhaienne. Je suis venu à Troia, non pour cette femme, ainsi qu'on le pense, mais contre l'homme qui, violant l'hospitalité, a enlevé ma femme de mes demeures. Grâce aux Dieux, il a été châtié, et la terre de sa patrie a

été domptée par la lance Hellènique. Je suis venu pour emmener cette Lakainienne, car je ne veux pas la nommer mon épouse, ce qu'elle fut autrefois. Elle est dans cette tente avec les captives Trôiades. Ceux qui l'ont reprise par leurs travaux guerriers me l'ont donnée pour que je la tue, ou pour que je la reconduise sur la terre Argienne. Et j'ai décidé de ne point tuer Hélénè à Troia, mais de la ramener sur ma nef dans la Hellas, et de la tuer là, afin de venger ceux des nôtres qui sont morts devant Ilios. Allons ! Entrez dans la tente, serviteurs, et traînez-la ici par les cheveux, souillée qu'elle est de tant de carnage ! Dès que les vents seront favorables, nous la ramènerons dans la Hellas.

HÉKABE.

O toi qui fais se mouvoir la terre, et qui habites en elle, qui que tu sois enfin, impénétrable à la pensée, Zeus ! Nécessité de la nature ou Esprit des mortels, je t'implore ! car, par des voies cachées, tu mènes avec équité toutes les choses mortelles !

MÉNÉLAOS.

Qu'est-ce que cela ? Quelles prières inaccoutumées aux Dieux !

HÉKABÉ.

Je te loue, Ménélaos, de vouloir tuer ta femme. Mais fuis-la, de peur qu'elle ne te dompte par le désir. En effet, elle se saisit des yeux des hommes, elle renverse les Villes, elle brûle les demeures, tant elle a de charmes ! Moi-

même, je la connais; et toi, et ceux qui avez souffert par elle la connaissez.

HÉLÈNE.

Ménélaos, ceci m'effraie avec justice. Je suis violemment arrachée de cette tente par les mains de tes serviteurs. Mais, quoique je sache que je te suis odieuse, cependant, je veux te demander quelle sentence a été portée sur ma vie par les Hellènes et par toi.

MÉNÉLAOS.

Tu n'as pas été soumise à un jugement, mais toute l'armée, que tu as fait souffrir, t'a donnée à moi, afin que je te tue.

HÉLÈNE.

Ne m'est-il point permis de répondre et de prouver que, si je meurs, je serai tuée injustement?

MÉNÉLAOS.

Je ne suis pas venu pour disputer, mais pour te tuer.

HÉKABÈ.

Entends-la! Qu'elle ne meure pas privée de défense, Ménélaos, et accorde-moi de lui répondre. En effet, tu ne connais aucune des mauvaises actions qu'elle a commises à Troia. Tout sera dit afin qu'elle meure, et de nulle façon elle ne pourra échapper.

MÉNÉLAOS.

Le temps manque pour cette grâce. Cependant, si elle veut parler, cela lui est permis. C'est par ton intercession, qu'elle le sache, que je lui accorde ceci, et non à cause d'elle-même.

HÉLÈNE.

Peut-être, que je parle bien ou mal, ne me répondras-tu pas, me traitant en ennemie ; mais, ce que tu me reprocheras, je le réfuterai, et j'opposerai mes accusations aux tiennes. Et, d'abord, celle-ci a enfanté la cause de nos maux, en enfantant Paris. Ensuite, le vieillard Priamos nous a perdus, Troia et moi, en ne tuant pas cet enfant, Alexandros, cette funeste image d'une torche. Ecoute ce qui s'en est suivi. Alexandros devint juge entre trois Déesses, et il lui fut promis par Pallas que, commandant aux Phryges, il dévasterait la Hellas. Hèra lui promit qu'il régnerait sur l'Asia et l'Europè, s'il jugeait pour elle. Enfin, Kypris, glorifiant ma beauté, lui promit de me donner à lui, s'il la déclarait la plus belle des Déesses. Réfléchis aux choses qui suivirent. La Déesse Kypris l'emporta. Et voici comment mes noces furent propices à la Hellas : Vous n'avez point été conquis par les Barbares et n'avez point subi leur joug. Mais si la Hellas a été heureuse de ceci, moi, j'en meurs, vendue à cause de ma beauté et honteusement accusée, quand je devrais recevoir une couronne en récompense. Mais tu me demanderas pourquoi je me suis enfuie secrètement de ta demeure. C'est qu'il était venu, accompagné d'une puissante Déesse, ce Daimôn funeste, que tu le nommes Alexandros ou Paris, lui que tu laissas dans ta demeure, ô

le plus lâche des hommes, quand tu partis sur ta nef, de Sparta pour la Krètè. Et maintenant, ce n'est plus toi, c'est moi que j'interrogerai sur ce qui suivit. Quelle était ma pensée en suivant cet étranger loin de ma demeure et trahissant ainsi ma patrie? Demande-le à la Déesse, et sois plus puissant que Zeus qui est l'esclave de celle-ci, bien qu'il commande aux autres Dieux. Je dois donc être pardonnée. Tu peux, ensuite, porter contre moi une accusation plus spécieuse. Après qu'Alexandros fut descendu, mort, sous la terre, et que le mariage imposé divinement n'était plus, il me fallait quitter les demeures et venir aux nefs des Argiens. J'ai tenté de le faire ; les gardes des tours et les sentinelles des murailles m'en sont témoins! et souvent ils m'ont surprise descendant en secret, à l'aide de cordes, du haut des créneaux, jusqu'à terre. Mais un nouveau mari m'a prise de force, Dèiphobos, et il m'a épousée malgré les Phryges. Comment donc, ô Maître, mourrais-je équitablement, condamnée avec justice par toi, quand celui-ci m'a épousée de force, et quand ma beauté m'a livrée à une dure servitude, au lieu de me valoir le prix de la victoire? Mais si tu veux l'emporter sur les Dieux, ce que tu veux est insensé.

LE CHŒUR.

Reine, défends tes enfants et ta patrie! réfute son éloquence, car, si elle parle bien, elle n'en est pas moins malfaisante, et cela est dangereux.

HÉKABÈ.

Je défendrai d'abord les Déesses, et je montrerai qu'elle parle faussement. Je ne pense pas, en effet, que

Hèra et la Vierge Pallas aient été insensées à ce point que l'une ait vendu Argos aux Barbares, et que Pallas ait voulu soumettre Athèna aux Phryges, en venant sur l'Ida, pour la palme de la beauté, au milieu des jeux et des délices. Comment Hèra aurait-elle eu un tel désir de la beauté ? Espérait-elle un plus puissant époux que Zeus ? Pallas désirait-elle s'unir à l'un des Dieux, elle qui a obtenu de son père d'être toujours vierge, et qui fuit le mariage ? Ne fais pas les Déesses insensées pour parer ton crime. Tu ne persuaderas jamais les sages de ceci. Tu dis que Kypris, et cela est ridicule, vint avec mon fils dans la demeure de Ménélaos ? Ne pouvait-elle pas, restant tranquille dans l'Ouranos, te transporter avec Amyklaia tout entière dans Ilios ? Mon fils était d'une beauté admirable ; et l'ayant vu, c'est ton désir qui a été Kypris ! Les désirs insensés des mortels sont, en effet, Kypris pour eux ; et c'est justement que le nom de la Déesse signifie folie. Dès que tu l'eus vu resplendissant d'or et d'ornements Barbares, ton âme brûla de désirs amoureux. Tu jouissais de peu de richesses dans Argos, et tu as espéré, en quittant Sparta, que la Ville des Phryges, où ruisselait l'or, satisferait à toutes tes dépenses ; car la demeure de Ménélaos ne suffisait pas à tes délices luxueuses. Mais tu dis que mon fils t'a emmenée de force ? Lequel d'entre les Spartiates l'a su ? Quel cri as-tu poussé qu'aient entendu le jeune Kastôr et son frère encore vivant et qui n'était pas encore parmi les astres ? Arrivée à Troia, et les Argiens y ayant suivi de près tes traces, et la guerre ayant commencé, tu louais Ménélaos dès qu'on t'annonçait que les choses lui étaient favorables, afin que mon fils en fût attristé, ayant un rival dangereux ; mais, quand les Troiens l'emportaient, Ménélaos n'était plus rien. Tu

ne voyais que la fortune, ne suivant qu'elle et dédaignant la vertu. Et, maintenant, tu dis que tu voulais t'enfuir en te laissant suspendre par des cordes du haut des tours, comme si tu restais contre ta volonté ! Où donc t'a-t-on surprise à tendre un lacet ou à aiguiser une épée, ce que fait toute femme bien née qui regrette son premier mari ? Que de fois ne t'ai-je pas dit : — O ma fille, va! Mes fils épouseront d'autres femmes. Je t'aiderai à te rendre furtivement aux nefs Akhaiennes. Mets fin à la guerre entre les Hellènes et nous. — Mais cela te déplaisait ; tu voulais te glorifier dans la demeure d'Alexandros, et te faire adorer des Barbares. Cela seul était grand pour toi. Et voici que tu te montres ainsi parée encore, et que tu respires le même air que ton mari, ô tête exécrable ! quand il conviendrait que tu vinsses humblement, couverte de haillons, tremblante de terreur, la tête rasée à la skythique, étant modeste et non insolente, à cause de tes fautes passées ! Ménélaos, afin que tu saches quelle est la conclusion de mes paroles, honore la Hellas en tuant celle-ci, ce qui est digne de toi, et établis cette loi pour toutes les femmes, qu'elle devra mourir, celle qui aura trahi son mari.

LE CHOEUR.

Ménélaos, pour la gloire de tes ancêtres et de ta demeure, châtie ta femme, et repousse le reproche de mollesse que te fait la Hellas, en prouvant, contre tes ennemis, que tu es un homme bien né.

MÉNÉLAOS.

Tu penses comme moi. Elle a volontairement aban-

donné ma demeure pour un lit étranger, et elle n'a parlé de Kypris que pour m'abuser. Va vers ceux qui te lapideront ; expie les longues misères des Akhaiens par une prompte mort, et apprends à ne plus me déshonorer.

HÉLÈNÈ.

Je te supplie par tes genoux, ne me reproche pas un mal envoyé par les Dieux ! Ne me tue pas, pardonne-moi !

HÉKABÈ.

Ne trahis pas tes compagnons qu'elle a tués. Je te prie pour eux, et pour mes fils.

MÉNÉLAOS.

Cesse, vieille femme ! Je ne m'inquiète plus de celle-ci, et je dis à mes serviteurs de la porter à la nef qui l'emmènera.

HÉKABÈ.

Qu'elle n'entre pas dans la même nef que toi !

MÉNÉLAOS.

Qu'est-ce ? Elle n'est pas plus lourde maintenant qu'elle ne l'était avant.

HÉKABÈ.

Il n'est point d'homme ayant aimé qui n'aime toujours, quels que soient les caprices de celle qui est aimée.

MÉNÉLAOS.

Qu'il en soit comme tu le demandes! Elle n'entrera pas dans la même nef que moi, car tu m'avertis sagement. Dès son arrivée à Argos, elle mourra d'une mauvaise mort, ainsi qu'elle le mérite, et elle enseignera la chasteté aux autres femmes. Ceci n'est pas facile; mais le supplice de celle-ci frappera de terreur leur imprudence, fussent-elles encore pires!

LE CHOEUR.

Strophe I.

Ainsi donc, ô Zeus, tu as livré aux Akhaiens le temple bâti dans Ilios, et l'autel où abondaient les parfums, et le feu des sacrifices, et la fumée de la myrrhe qui volait dans l'Aithèr, et la citadelle sacrée de Pergamos, et les halliers, les halliers Idaiens couronnés de lierre, arrosés par les fleuves neigeux, et la cime que Hèlios frappe la première, où siège une lumière divine!

Antistrophe I.

Tu n'as plus ni sacrifices, ni le retentissement joyeux des chœurs dans la nuit, ni les veillées des Dieux, ni les figures des statues d'or, ni les douze plénitudes de Sélana célébrées pas les Phryges. O Roi, qui as un thrône Ouranien dans l'Aithèr, je m'inquiète de savoir si tu vois ces choses, ma Ville étant détruite, elle que l'ardente violence du feu a dévorée!

Strophe II.

O mon cher mari, tu erres, mort, non enseveli, non

lavé ! Et moi, une nef aux ailes rapides va m'emmener, sur la mer, vers Argos nourricière de chevaux, où se dressent, très hautes, les murailles de pierres kyklopéennes. La foule des enfants, aux portes, s'attachent en pleurant à nos robes, en criant dans leur faiblesse : — Hélas ! mère, les Akhaiens m'emportent loin de toi, loin de tes yeux, sur la noire nef aux avirons marins, vers la sainte Salamis, ou sur l'Isthme aux deux mers qui garde les portes de Pélops !

Antistrophe II.

Plaise aux Dieux que le Feu fulgurant et sacré, lancé à deux mains, tombe au milieu de la mer Aigaienne sur la nef de Ménélaos allant à travers la mer, puisqu'elle m'emporte, en pleurs, loin d'Ilios, loin de la patrie, pour être esclave en Hellas ! Puisse la fille de Zeus, emportant les miroirs d'or, délices des vierges, ne jamais aborder à la terre Lakainienne et à ses foyers domestiques ! Puisse Ménélaos ne jamais arriver à la Ville de Pétana et aux portes d'airain de la Déesse, lui qui a épousé cette femme pour être l'opprobre de la grande Hellas et la misérable ruine des bords du Simoïs !

Iô ! Iô ! De nouvelles calamités succèdent aux calamités de la patrie ! Voyez, malheureuses femmes des Troiens, Astyanax mort que les Danaens ont tué, en le jetant affreusement du haut des tours !

TALTHYBIOS.

Hékabè, une seule nef est restée qui va transporter

aux rivages Phthiotiques les dépouilles laissées par le fils d'Akhilleus. Néoptolémos lui-même est parti sur une nef, ayant appris les malheurs arrivés à Pèleus, que le fils de Pélias, Akastos, a chassé de sa patrie. C'est pourquoi il est parti très promptement, bien que désirant retarder; et, avec lui, Andromakhè qui m'a arraché beaucoup de larmes, tandis qu'elle gémissait de quitter sa patrie et qu'elle saluait le tombeau de Hektôr. Elle a obtenu de Néoptolémos la grâce d'ensevelir ce mort, fils de ton Hektôr, qui a rendu l'âme, jeté du haut des tours. Et il lui a été accordé que le bouclier d'airain, terreur des Akhaiens, que le père de cet enfant portait contre son flanc, ne serait point envoyé dans la demeure de Pèleus, là où la mère de ce petit mort doit connaître un autre hymen, car ce serait pour elle un spectacle amer; mais qu'il servirait de sépulture à l'enfant, au lieu d'un cercueil de cèdre et d'un monument de pierre. Et je dois remettre ce cadavre entre tes mains, afin que tu le couvres de péplos et de couronnes, autant qu'il te sera possible, et que ta fortune présente te le permettra, puisque Andromakhè elle-même est partie, et que la hâte du Maître lui a ôté le pouvoir d'ensevelir son fils. Donc, lorsque tu auras paré le cadavre, nous amasserons la terre sur lui, et nous planterons une lance sur le tertre. Accomplis promptement ces ordres. Cependant, je t'ai déjà épargné un travail. En traversant le courant du Skamandros, j'ai baigné le cadavre et lavé ses plaies. Mais je vais lui creuser une fosse, afin que notre commun travail, étant accompli, nous ramène sur les nefs vers nos demeures.

HÉKABÈ.

Déposez sur la terre le bouclier arrondi de Hektôr, triste et amer spectacle pour moi! O Akhaiens! qui l'emportez par la lance plutôt que par l'intelligence, pourquoi dans votre terreur de cet enfant, avez-vous commis ce nouveau meurtre? Craigniez-vous qu'il relevât un jour Troia renversée? Vous étiez donc des hommes de rien, puisque, nous ayant péri, la Ville étant prise et les Phryges étant détruits, malgré Hektôr puissant par la force, et tant d'autres guerriers, vous avez craint un si petit enfant? Je n'approuve pas la crainte, quand celui qui craint n'obéit pas à la raison. O très cher, que ta mort a été lamentable! Si, au moins, tu étais mort pour ta Ville, ayant connu la jeunesse, les noces et une puissance égale à celle des Dieux, tu aurais été heureux, s'il y a quelque félicité en cela! Mais tu as vu ces choses sans les connaître, ô enfant, et tu n'as pas joui des biens qui étaient dans tes demeures! Malheureux! Combien les murailles de ta patrie, les tours construites par Loxias, ont affreusement déchiré ta tête, dont ta mère cultiva comme un jardin et baisa tant de fois la chevelure! Et le sang coule de tes os brisés, sans parler d'une autre chose horrible! O mains, qui êtes l'image charmante de celles de son père, vous voilà inertes et les articulations rompues! O chère bouche, accoutumée à de si beaux vœux, tu es muette! Et tu me trompais quand, saisissant mon péplos, tu disais : — O mère! certes, je couperai les nombreuses boucles de mes cheveux sur ta tombe, et j'y conduirai la troupe de mes égaux en âge pour t'adresser de douces paroles! — Et ce n'est pas toi, c'est moi, vieille femme, exilée, sans enfants, qui t'ensevelis tout

jeune, ô lamentable cadavre ! Hélas ! Et tous ces baisers, tous mes soins pour l'élever, tant de sommeils interrompus, sont perdus ! Quelle parole le poète écrira-t-il sur ta tombe ? — Les Argiens, dans leur terreur, ont tué autrefois cet enfant ! — Et cette inscription sera un opprobre pour la Hellas ! Mais, ô déshérité des biens paternels, tu posséderas au moins le bouclier d'airain dans lequel tu seras enseveli ! O bouclier qui, autrefois, couvrais le beau bras de Hektôr, tu as perdu ton noble maître ! La marque de son cher bras est restée dans ton anneau, et sur ton beau contour voici la sueur que Hektôr répandait de son front, au milieu de ses fatigues, quand il t'approchait de ses joues ! Apportez, apportez, pour orner ce lamentable cadavre, tout ce que nous possédons encore ! et, si un Daimôn ne permet pas que je t'honore richement, reçois les seules choses qui me restent. Il est insensé, celui d'entre les mortels qui, se flattant d'être toujours heureux, se plaît dans la joie. Et la fortune est semblable à un homme en démence ; elle roule ça et là, et nul n'est sans cesse heureux.

LE CHOEUR.

Celles-ci t'apportent dans leurs mains ce qui reste des richesses Phrygiennes, afin que tu ornes ce cadavre.

HÉKABE.

O fils, tu n'as vaincu tes rivaux ni par les chevaux, ni par l'arc, auxquels sont accoutumés les Phryges qui ne s'y livrent pas sans mesure. Ta mère ne peut te vouer les ornements de ton père, qui autrefois faisaient partie de tes richesses. Maintenant, Hélénè, haïe des Dieux, te les a

enlevés. Par surcroît, elle a tué ton âme et ruiné toute ta demeure !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! Tu me frappes au cœur, ô toi qui devais être un jour le glorieux chef de la Ville !

HÉKABÈ.

Tu devais pour tes noces, ayant épousé la plus illustre des Asiatides, te revêtir de ces ornements Phrygiens dont j'enveloppe ton cadavre ! Et toi, arme-mère de trophées sans nombre, sois couronné, cher bouclier de Hektôr ! Immortel, tu seras comme mort avec ce cadavre, car il est juste que tu sois plus honoré que les armes du mauvais Odysseus !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas ! La terre te recevra amèrement pleuré, ô enfant ! Lamente-toi, mère !

HÉKABÈ.

Hélas !

LE CHOEUR.

Lamente-toi pour les morts !

HÉKABÈ.

Hélas sur moi !

LE CHOEUR.

Que je souffre à cause de tes maux intolérables !

HÉKABÈ.

Je fermerai tes plaies avec ces bandelettes, sans les

guérir, malheureux médecin que je suis, n'en ayant que le nom avec peu de science ; mais ton père te guérira chez les morts !

LE CHOEUR.

Frappe, frappe ta tête de tes mains, et meurtris-la ! hélas !

HÉKABÈ.

O très chères femmes !

LE CHOEUR.

Pourquoi pousses-tu ce cri, Hékabè ?

HÉKABÈ.

Il n'était donc d'autre souci chez les Dieux que ma misère et que la haine qu'ils avaient pour Troia entre toutes les Villes? Nous leur avons fait de vains sacrifices. Mais si un Dieu ne nous eût renversés et couchés contre terre, nous serions ignorés, et nos lamentations ne nous auraient point fait connaître, et nous n'aurions point transmis nos chants funèbres aux hommes à venir. Allez ! mettez ce cadavre dans la tombe, puisqu'il a reçu les honneurs funéraires, ainsi qu'il convient. Je pense que les morts s'inquiètent peu de riches funérailles. C'est une gloire vide qui n'appartient qu'aux vivants.

E CHOEUR.

Iô ! Iô ! Malheureuse la mère qui a perdu en toi les hautes espérances de sa vie ! O toi qu'on disait très heureux parce que tu étais né d'une noble race, tu es mort d'une mort cruelle !

HÉKABÈ.

Ah! Quels sont ceux-ci que je vois sur les hauteurs d'Ilios, agitant dans leurs mains des torches flambantes? Quelque nouvelle calamité s'apprête pour Troia.

TALTHYBIOS.

Je commande aux chefs des troupes qui ont pour tâche d'incendier la Ville de Priamos de ne point garder plus longtemps la flamme oisive entre leurs mains. Lancez le feu, afin qu'ayant détruit jusqu'aux fondements la Ville Ilios, nous naviguions, joyeux, de Troia vers nos demeures! Et vous, afin de dire deux fois les mêmes paroles, filles des Troiens, quand les chefs de l'armée auront fait sonner la trompette éclatante, allez aux nefs des Akhaiens, pour que nous quittions cette terre. Et toi, ô malheureuse vieille femme, suis ces hommes envoyés par Odysseus, de qui le sort t'a faite l'esclave.

HÉKABÈ.

O malheureuse que je suis! Voici donc le dernier terme de mes maux! Je quitte ma patrie, ma Ville est consumée par le feu! Mais, ô mes vieux pieds, hâtez-vous, bien qu'avec peine, afin que je salue ma lamentable Ville. O Troia, si grande et si puissante naguère parmi les Barbares, bientôt tu vas perdre ton nom illustre! Ils te brûlent, et ils nous emmènent esclaves loin de la patrie! O Dieux! Mais pourquoi appeler les Dieux? Ils ne nous entendent plus maintenant, et depuis longtemps. Allons!

courons à cet incendie. Il me sera très glorieux de mourir consumée avec ma patrie!

TALTHYBIOS.

Tu es en démence, malheureuse! à cause de tes maux Emmenez-la! ne l'épargnez pas. Il faut, en effet, qu'elle soit remise aux mains d'Odysseus, à qui elle est due.

HÉKABÈ.

Ah! ah! hélas! Ah! hélas! O Kroniôn, Prytane des Phryges, père de ma race, vois les outrages que nous subissons, indignes du sang de Dardanos!

LE CHŒUR.

Il les voit, et cette grande Ville, qui n'est plus une ville, a péri, et Troia n'est plus rien!

HÉKABÈ.

Ah! hélas! Ah! hélas! Ilios resplendit, les hauteurs Pergamiennes flambent, et la Ville, et les murailles élevées!

LE CHŒUR.

De même que la fumée que dissipe le vent, de même la patrie périt, renversée de son faîte et saccagée par le fer, et ses palais sont dévastés par le feu et par la lance ennemie!

HÉKABÈ.

Strophe.

O mes enfants, entendez, reconnaissez la voix de votre mère!

LE CHOEUR.

Tu appelles les morts d'une voix lugubre

HÉKABÈ.

Je roule mes vieux membres sur le sol, et je frappe la terre de mes deux mains.

LE CHOEUR.

Après toi je m'agenouille aussi, et nous appelons nos malheureux maris qui sont sous la terre.

HÉKABÈ.

Nous allons ! nous sommes entraînées...

LE CHOEUR.

Que tu cries douloureusement !

HÉKABÈ.

Vers les demeures serviles, loin de la patrie ! hélas ! ô Priamos, Priamos, tu es mort non enseveli, sans tes amis, et tu ne sais rien de ma misère !

LE CHOEUR.

La noire mort couvre tes yeux, ô irréprochable, égorgee par un meurtre impie !

HÉKABÈ.

Antistrophe.

O temples divins ! O chère Ville !

LE CHOEUR.

Hélas !

HÉKABÈ.

Vous subissez la flamme qui dévore, et la pointe de la lance.

LE CHOEUR.

Et, bientôt, sur cette chère terre, vous tomberez sans nom !

HÉKABÈ.

La poussière, telle que la fumée, enlevée dans l'aithèr sur des ailes, ne me laisse plus reconnaître mes demeures.

LE CHOEUR.

Le nom de cette terre sera oublié, chaque chose disparaît tour à tour, et la malheureuse Troia n'est plus !

HÉKABÈ.

Voyez-vous ? entendez-vous ?

LE CHOEUR

Certes ! c'est le retentissement de Pergamos qui s'écroule !

HÉKABÈ.

C'est l'ébranlement de la chute de toute la Ville ! Iô ! Je frémis, mes membres sont tremblants, conduisez-moi, allons vivre esclaves !

LE CHOEUR.

Hélas! O malheureuse Ville! Cependant, hâte tes pieds vers les nefs des Akhaiens.

FIN DES TRÔIADES.

XIII

LES BAKKHANTES

XIII

LES BAKKHANTES

DIONYSOS.
CHŒUR DES BAKKHANTES.
TEIRÉSIAS.
KADMOS.
PENTHEUS.
UN SERVITEUR.
UN MESSAGER.
UN AUTRE MESSAGER.
AGAVÈ.

DIONYSOS.

Je suis venu sur cette terre Thèbaienne, moi, le fils de Zeus, Dionysos, qu'enfanta autrefois la fille de Kadmos, Sémélè, accouchée par le feu de la foudre. Ayant changé la forme d'un Dieu en celle d'un homme, me voici auprès des sour-

ces de Dirkè et des eaux de l'Isménos. Et je vois, non loin de cette maison, le tombeau de ma mère frappée de la foudre, et les ruines de ses demeures qui exhalent encore la vive flamme du Feu divin, éternelle vengeance de Hèra sur ma mère! Je loue Kadmos d'avoir consacré à sa fille ce lieu inaccessible, et, moi-même, je l'ai ombragé de tous côtés des pampres feuillus de la vigne. Et j'ai quitté les champs riches en or des Lydiens et des Phryges, et les plaines ardentes des Perses, et les villes Baktriennes, et l'âpre terre des Mèdes, et l'Arabia heureuse, et toute l'Asia qui se baigne dans la mer salée et qui possède d'innombrables villes bien peuplées et fortifiées de tours, où habitent, confondus, Hellènes et Barbares. Et celle-ci est la première ville de la Hellas où je sois entré, après avoir conduit là-bas mes chœurs et célébré mes rites sacrés, afin de rendre manifeste aux hommes que j'étais un Dieu. Thèba est la première ville de la Hellas où j'ai fait retentir le hurlement des Bakkhantes, ayant enveloppé leurs corps de la nébride et mis en leurs mains le thyrse entouré de lierre. Et cela, parce que les sœurs de ma mère, contre toute justice, niaient que Dionysos fût le fils de Zeus, et disaient que Sémélè, ayant été surprise par quelque mortel, rejetait cette faute sur Zeus, par le conseil de Kadmos. Et elles affirmaient que Zeus l'avait tuée à cause de ce mensonge. Aussi, je les ai chassées, furieuses, hors de leurs demeures; et, maintenant, elles courent en délire sur la montagne. Et je les ai contraintes de revêtir les signes de mes Mystères; et j'ai chassé de leurs demeures les femmes des Kadméiens, furieuses aussi, toutes tant qu'elles sont, mêlées aux filles de Kadmos, et elles habitent sous le vert feuillage des sapins et sous les roches arides. Il faut, en effet, que

cette Ville connaisse mes Mystères et qu'elle y soit initiée, bien qu'elle ne le veuille pas; et que, soutenant la cause de ma mère Sémélè, je me manifeste aux mortels comme un Dieu qu'elle a conçu de Zeus. Kadmos a transmis la tyrannie royale à Pentheus, son petit-fils, qui combat mon culte, me refuse les libations, et ne me nomme point dans ses supplications. C'est pourquoi, je lui prouverai, à lui et à tous les Thèbaiens, que je suis un Dieu. Et, dès que tout sera ordonné ici, j'irai me manifester dans un autre pays. Mais, si la Ville des Thèbaiens, irritée, veut chasser par les armes les Bakkhantes de la montagne, je combattrai à la tête des Mainades. C'est pour cela que, changeant l'aspect d'un Dieu en celui d'un mortel, j'ai revêtu la forme humaine. O vous qui avez quitté le Tmôlos, ce rempart de la Lydia, et qui m'escortez, vous, mes compagnes et mes alliées, que j'ai menées avec moi, prenez vos tympanons familiers à la terre des Phryges, inventés pour la Mère Rhéa et pour moi, et faites-les retentir autour des demeures royales de Pentheus, afin que la Ville de Kadmos les connaisse. Et moi, j'irai avec les Bakkhantes, dans les gorges du Kithairôn, où elles sont, et je me mêlerai à leurs chœurs.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Partie de la terre d'Asia, ayant quitté le Tmôlos sacré, j'accomplis en hâte un travail joyeux et une douce tâche, pour Bromios, en célébrant le Dieu Bakkhos.

Antistrophe I.

Qui est dans le chemin? Qui est dans le chemin? Qui est dans la demeure? Que chacun s'écarte et se taise d'une bouche pieuse, car je vais chanter Évoé, selon le rite, en l'honneur de Dionysos!

Strophe II.

Oh! heureux celui qui, sachant les Mystères des Dieux, purifie sa vie et consacre son âme par des purifications sacrées, dansant sur les montagnes avec les Bakkhantes, et qui, accomplissant selon le rite les Orgies de la grande Mère Kybéla, agitant le thyrse et couronné de lierre, honore Dionysos! Allez, Bakkhantes! Allez, Bakkhantes! Suivez le Dieu Bromios, Dionysos, fils d'un Dieu, et, des montagnes phrygiennes, portez Bromios dans les larges villes de la Hellas!

Antistrophe II.

Lui que sa mère, autrefois, dans les peines de l'enfantement, enveloppée de la foudre de Zeus, rejeta de son sein, privée elle-même de la vie par un coup foudroyant! Et, aussitôt, le Kronide Zeus le reçut, et, le cachant dans sa cuisse, il l'y enferma à l'aide d'agrafes d'or, pour le dérober à Hèra. Puis, quand les Moires eurent formé le Dieu aux cornes de taureau, il l'enfanta et le couronna de serpents; et c'est de là que les Mainades porte-thyrses, ayant pris ceux-ci, les mêlèrent à leurs cheveux.

Strophe III.

O Thèba, nourrice de Sémélè, couronne-toi de lierre!

Fleuris, fleuris-toi du vert smilax aux belles grappes! Orne-toi de chêne, selon le rite de Bakkhos, ou du feuillage des sapins! Couvre les nébrides tachetées de la toison blanche des brebis, lève pieusement les férules lascives! Bientôt, toute cette terre célèbrera par des trépignements Bromios qui mène les thyases sur la montagne où reste la foule des femmes, loin des toiles et des fuseaux, en proie à la fureur de Bakkhos.

Antistrophe III.

O antres sacrés des Kourètes, divines demeures natales de Zeus dans la Krèta, où les Korybantes, qui portent le casque à triple cône, inventèrent pour moi cet orbe tendu de cuir, et où ils mêlèrent, furieux, leurs clameurs au doux son des flûtes phrygiennes, en remettant aux mains de la Mère Rhéa ce tympanon qui devait retentir au milieu des hurlements des Bakkhantes! Mais les Satyres, l'ayant reçu de la Déesse-mère, l'appliquèrent aux danses des Triétèrides qui plaisent à Dionysos.

Épôde.

Quand, joyeux, loin des danses sur les montagnes, il se jette contre terre, revêtu de la nébride sacrée, ou qu'il chasse le bouc et fait ses délices de sa chair crue, en courant sur les montagnes phrygiennes et lydiennes. Et Bromios marche en avant, Évoé! Et la terre ruisselle de lait, ruisselle de vin, ruisselle du nektar des abeilles, et l'encens syrien fume. Et Bakkhos, lui-même, agitant une torche de pin enflammée dans une férule, se précipite, excite par des clameurs les chœurs vagabonds, et laisse flotter dans l'air ses beaux cheveux. Et il crie avec des hurlements :

— Allez, ô Bakkhantes ! Allez, ô Bakkhantes ! délices du Tmôlos qui roule de l'or ! Chantez Dionysos à l'aide des tympanons stridents, Évoé ! Celébrez le divin Évios par la clameur phrygienne et par des cris, tandis que la douce flûte sacrée y mêle ses sons vénérables qui règlent les courses sur la montagne, sur la montagne ! Et telle que le poulain près de sa mère paissant, la Bakkhante se réjouit et agite ses pieds rapides en bondissant.

TEIRÉSIAS.

Qui appellera aux portes, hors de la demeure, Kadmos, le fils d'Agènôr, qui, ayant quitté la citadelle de Sidôn, bâtit cette ville des Thèbaiens ? Qu'une messagère aille lui dire que Teirésias le demande ! Il sait pourquoi je viens, et il sait le pacte que, moi vieillard, j'ai fait avec lui plus vieux encore, de prendre le thyrse, de revêtir la peau des faons, et de couronner nos têtes de lierre.

KADMOS.

O très cher, j'ai reconnu ta voix, en l'entendant du fond de la demeure, car c'est la voix d'un homme sage. Me voici prêt et portant les signes du Dieu. Il nous faut, en effet, autant que nous le pourrons, étendre les honneurs de Dionysos qui s'est manifesté aux hommes comme un Dieu, et qui est né de ma fille. Où conduire les chœurs? Où mettre nos pieds et secouer nos têtes blanches ? Sois mon conducteur, Teirésias, et, vieillard, guide un vieillard, car tu es sage. Ni le jour, ni la nuit, je ne me lasserai de heurter le thyrse contre terre, et j'oublierai volontiers que je suis vieux.

TEIRÉSIAS.

Tu ressens donc les mêmes choses que moi! Moi aussi, en effet, je rajeunis et veux me mêler aux danses.

KADMOS.

N'irons-nous pas en char sur la montagne?

TEIRÉSIAS.

Le Dieu ne serait pas ainsi convenablement honoré.

KADMOS.

Étant vieux moi-même, je te conduirai, vieillard, comme un enfant.

TEIRÉSIAS.

Le Dieu lui-même nous conduira sans peine.

KADMOS.

Les seuls, de toute cette ville, célèbrerons-nous les danses de Bakkhos?

TEIRÉSIAS.

Seuls nous sommes sages; les autres sont en démence.

KADMOS.

La distance est grande; mais prends ma main.

TEIRÉSIAS.

La voici; unis ta main à la mienne.

KADMOS.

Je ne méprise pas les Dieux, n'étant qu'un mortel.

TEIRÉSIAS.

N'argumentons point avec les Daimones. Gardons les traditions paternelles qui sont du temps de nos aïeux. Aucune raison ne peut les détruire, ni même aucune conception des esprits les plus habiles. Peut-être quelqu'un dira-t-il que je ne respecte pas ma vieillesse, ayant résolu de danser, la tête ceinte de lierre ; mais le Dieu ne distingue pas un jeune d'un vieux pour mener les danses. Il veut être honoré de tous, et ne s'inquiète point particulièrement de ceux-ci ou de ceux-là.

KADMOS.

Puisque tu ne vois plus la lumière, ô Teirésias, je serai le divinateur qui t'annoncera les choses. Voici que Pentheus, le fils d'Ëkhiôn, à qui j'ai remis la puissance sur cette terre, vient en hâte vers les demeures. Qu'il est troublé ! Que va-t-il nous dire de nouveau?

PENTHEUS.

J'étais absent de cette terre, et j'apprends qu'il y a de grands troubles dans la Ville. Nos femmes ont quitté les demeures pour se mêler à la feinte démence des Bakkhantes, et vagabonder sur les montagnes boisées, et célébrer par des danses ce nouveau Dieu, ou quel qu'il soit,

Bakkhos. Il y a des kratères pleins au milieu des thyases; et chacun va, çà et là, dans la solitude, se livrer à l'embrassement des mâles, sous prétexte qu'elles sont des Mainades accomplissant les rites sacrés; mais elles aiment mieux Aphrodita que Bakkhos. Les serviteurs gardent dans les demeures publiques, les mains liées, toutes celles que j'ai prises; et j'emmènerai captives, de la montagne, celles qui ont échappé, Inô, Agavè qui m'a conçu d'Ékhiôn, et la mère d'Aktaiôn, Autonoè. Et je les comprimerai de liens de fer, et je mettrai aussitôt fin à cette démence lascive. On dit aussi qu'un imposteur étranger est venu ici, un enchanteur qui arrive de la terre Lydienne, aux boucles blondes, à la chevelure parfumée, ayant les grâces d'Aphrodita dans ses yeux noirs, et qui, jours et nuits, se mêle aux jeunes filles pour leur enseigner, prétend-il, les Mystères de Bakkhos. Si je le saisis dans cette demeure, je ferai qu'il cesse de heurter le thyrse contre terre et de secouer sa chevelure, en séparant sa tête de son corps. Il dit qu'il est le Dieu Dionysos et qu'il a été autrefois cousu dans la cuisse de Zeus, ayant été brûlé par les flammes de la foudre, en même temps que sa mère qui avait menti en parlant de ses noces avec Zeus. Cet étranger, quel qu'il soit, n'est-il pas digne, par une si grande imprudence, d'être suspendu à la corde infâme? Mais voici un autre prodige! Je vois le divinateur Teirésias revêtu de la peau tachetée des faons, et le père de ma mère, chose risible, portant le thyrse des Bakkhantes! Il est honteux pour moi, père, de voir votre vieillesse en démence. Ne jetteras-tu pas ce lierre? Ta main libre ne laissera-t-elle pas tomber ce thyrse, ô père de ma mère? Est-ce toi qui lui as conseillé cela, Teirésias? Veux-tu, en apportant ce nouveau Dieu aux hommes, te faire payer

pour observer le vol des oiseaux et les présages du feu? Si ta vieillesse ne te préservait pas, tu resterais enchaîné au milieu des Bakkhantes, toi qui as introduit ici ces rites désastreux. Quand le jus de la grappe, en effet, coule dans un festin pour des femmes, je dis que rien n'est bon dans ces orgies.

LE CHOEUR.

Tu ne respectes pas la piété vénérable, ô Étranger, ni Kadmos, le Semeur de la moisson née de la terre. Étant le fils d'Ekhiôn, tu déshonores ta race!

TEIRÉSIAS.

Quand un homme sage trouve une bonne occasion de parler, il ne lui est pas difficile de le faire clairement. Tu as, en effet, une langue rapide, comme un homme rusé, mais il n'y a point d'intelligence dans tes paroles. Un homme audacieux, puissant et éloquent, est un citoyen dangereux, s'il a un esprit mauvais. Ce Dieu nouveau que tu railles, je ne saurais dire la grandeur qui lui est réservée dans la Hellas. Il y a, en effet, deux divinités, ô jeune homme, qui sont les plus illustres parmi les mortels : d'abord, la Déesse Dèmètèr, qui est la même que la Terre, ou quel que soit le nom que tu lui donnes, et qui nourrit tous les hommes; et l'autre est le fils de Sémélè. Il a découvert la liqueur de la grappe, et l'a donnée aux mortels. Elle affranchit les malheureux de leurs douleurs, et, quand ils sont pleins de la liqueur de la vigne, elle leur apporte le sommeil et l'oubli des maux de chaque jour. Et il n'y a pas d'autres remèdes aux peines. Ce Dieu lui-même est offert en libations aux

Dieux, afin que les hommes acquièrent par lui la félicité. Et, cependant, tu railles parce qu'il a été cousu dans la cuisse de Zeus. Je t'enseignerai ce que cela signifie vraiment. Après qu'il eut dérobé cet enfant au feu de la foudre, Zeus l'emporta nouveau-né dans l'Olympos. Hèra voulut le précipiter de l'Ouranos; mais Zeus, en Dieu puissant qu'il est, s'y opposa ainsi : Ayant détaché une partie de l'Aithèr qui enveloppe la terre, il lui donna la forme de Bakkhos et il le remit en otage à Hèra pour calmer ses querelles; d'où les hommes ont dit qu'il avait été nourri dans la cuisse de Zeus, en changeant le sens du nom, parce qu'il avait été donné en otage à Hèra. Et c'est pour cela qu'ils ont créé cette fable. Et ce Dieu est aussi divinateur, car l'ivresse, de même que la fureur, possède une grande puissance de divination. En effet, quand ce Dieu est entré abondamment dans le corps, il fait révéler les choses futures à ceux qu'il met en démence. Il prend aussi parfois la nature d'Arès. La terreur saisit une armée rangée en bataille, avant qu'elle ait saisi la lance; et cette démence lui a été envoyée par Bakkhos. Tu le verras quelquefois aussi, sur les rochers Delphiens, agitant et secouant le thyrse et des torches sur le double faîte, et grand dans toute la Hellas. Mais crois-moi, Pentheus! ne pense pas que la puissance seule domine les hommes; ou, si tu penses ainsi, et c'est là une vaine pensée, ne te crois pas sage. Reçois le Dieu sur ta terre, fais des libations, danse dans ses fêtes, et couronne ta tête. Bakkhos ne pousse pas les femmes lascives vers Aphrodita, car la tempérance est toujours dans leur nature. Ceci est à observer que, même dans les Orgies, celle qui est chaste ne se corrompt pas. Ne le vois-tu pas? Tu te réjouis quand la multitude s'empresse à ton seuil et quand

la Ville glorifie le nom de Pentheus; et lui, je pense, se plaît aussi à un tel honneur. C'est pourquoi, moi et Kadmos que tu railles, nous nous couronnerons de lierre et nous danserons, attelage à cheveux blancs. Et je ne combattrai point contre un Dieu, excité par tes paroles, car tu es très misérablement insensé, et il n'y a point de remèdes qui puissent te guérir, et tu ne périras point sans remèdes !

LE CHOEUR.

O vieillard, tes paroles ne sont pas indignes de Phoibos, et tu es sage en vénérant Bromios, le grand Dieu.

KADMOS.

O fils, Teirésias t'a sagement averti. Habite avec nous, et n'enfreins pas les prescriptions des lois. Maintenant, en effet, tu t'égares, et ta sagesse n'est nullement sage. Même quand celui-ci ne serait pas un Dieu, comme tu le dis, cependant tu devrais le déclarer tel et faire un mensonge irréprochable, afin que Sémélè passe pour avoir enfanté un Dieu et que l'honneur de toute notre race soit sauf. Vois la misérable mort d'Aktaiôn ! Les chiens mangeurs de chair crue le déchirèrent dans les halliers, eux qu'il avait nourris; et cela, parce qu'il se vantait de l'emporter sur Artémis dans la chasse. Pour que ceci ne t'arrive point, viens que je couronne ta tête de lierre, et, avec nous, rends honneur au Dieu.

PENTHEUS.

N'approche point ta main de moi ! Va te mêler à cette démence, mais tu ne me feras point partager ta folie. Je

châtierai pourtant celui qui te l'a inspirée. Que quelqu'un aille très promptement aux demeures de celui-ci, là où il observe les oiseaux, et qu'on renverse tout, pêle-mêle, à l'aide des leviers, et qu'on jette ses couronnes aux vents et aux tempêtes ! C'est ainsi que je le punirai le plus cruellement. Et vous, cherchez, en courant par la Ville, cet Étranger efféminé qui a introduit ce nouveau mal parmi les femmes et qui a corrompu les noces vénérables. Et, l'ayant pris, amenez-le enchaîné, afin qu'il meure lapidé, après avoir vu d'amères Bakkhanales dans Thèba.

TEIRÉSIAS.

O malheureux, tu ne sais jusqu'où tu t'avances en paroles ! Déjà tu es furieux, et tu n'étais auparavant que privé de raison. Nous, Kadmos, allons ! et supplions le Dieu pour lui, bien qu'il soit en fureur, et pour la Ville aussi, de peur qu'il nous arrive malheur. Suis-moi avec le thyrse, et soutiens-moi, et je te soutiendrai. Il est, en effet, honteux à des vieillards de tomber. Mais ce qui doit être sera. Il faut servir Bakkhos, fils de Zeus. Prends garde, ô Kadmos, que Pentheus n'amène le deuil dans tes demeures. Je ne dis point ceci par divination ; lui-même l'annonce par ses actes, et l'insensé dit des choses insensées.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Sainteté, vénérable parmi les Dieux ! Sainteté, qui portes des ailes d'or sur la terre ! Entends-tu ces paroles de Pentheus ? Entends-tu cette injure impie contre Bromios,

fils de Sémélè, qui, dans les festins ornés de belles couronnes, est le premier entre les Immortels? Ses dons sont de conduire les chœurs dans les Thyases, de se réjouir des flûtes, d'apaiser les inquiétudes quand la liqueur de la vigne coule pour le festin des Dieux, et quand, dans les banquets fleuris de lierre, le kratèr dispense le sommeil aux hommes.

Antistrophe I.

Les bouches sans frein et la démence qui méprise les lois ont une fin malheureuse; mais la vie paisible et sage reste inébranlable et sauvegarde la demeure, car les Ouranides qui habitent dans l'Aithèr protègent les choses humaines, si loin de nous qu'ils soient. Une sagesse trop subtile n'est point la sagesse; et il n'appartient pas aux mortels d'aspirer trop haut. La vie est brève; et qui poursuit de trop grandes choses ne jouit pas des choses présentes. Tel est, à mon avis, la nature des hommes inintelligents et des insensés.

Strophe II.

Que ne puis-je aller à Kypros, l'Ile d'Aphrodita, où sont les Désirs qui charment l'esprit des mortels, et à Paphos qui est fécondée par les eaux du Fleuve Barbare où ne tombent point les pluies et qui sortent par cent bouches! Que ne puis-je aller dans la Vallée sacrée de l'Olympos, où est la très belle demeure des Muses Piérides! Conduis-moi là, Bromios, Bromios! Daimôn Bakkhien! Là sont les Kharites, là est le Désir! C'est là qu'il est permis aux Bakkhantes de célébrer les Orgies sacrées!

Antistrophe II.

Ce Daimôn, fils de Zeus, se réjouit des joyeux festins; il aime la dispensatrice des richesses, la divine Paix qui multiplie la jeunesse. Il donne également au riche et au pauvre le charme du vin qui chasse le chagrin, mais il hait celui qui ne se soucie point que nous passions les jours et les douces nuits dans la joie. Tiens à l'écart des hommes trop sages ton esprit et ton cœur. J'ordonne d'approuver et de suivre ce que l'humble vulgaire approuve et suit.

UN SERVITEUR.

Pentheus! nous voici, ayant saisi cette proie vers laquelle tu nous as envoyés, et nous n'avons point fait de vains efforts. Cet animal sauvage nous a été doux. Il n'a point pris la fuite, mais il nous a tendu les mains sans pâlir et sans que ses joues roses aient changé de couleur. Souriant, il nous a commandé de le lier et de l'emmener, et il est resté, rendant ma tâche plus facile. Et moi, je lui ai dit respectueusement : — O Étranger, je ne t'emmène pas de ma propre volonté, mais par l'ordre de Pentheus qui m'a envoyé. — Alors, les Bakkhantes, que tu as fait enchaîner dans la prison publique, ont bondi et se sont échappées dans les bois en invoquant le Dieu Bromios, car les liens qui les retenaient par les pieds sont tombés, et les portes se sont ouvertes d'elles-mêmes sans l'aide d'une main mortelle. Cet Étranger est venu plein de prodiges dans Thèba. C'est à toi de songer au reste.

PENTHEUS.

Déliez ses mains! Une fois dans les rets, il n'est point assez agile pour m'échapper. Mais, Etranger, ton corps n'est point sans beauté, et doit, sans doute, charmer les femmes pour qui tu es venu à Thèba. Ta longue chevelure, peu faite pour la lutte, flotte, pleine de désirs, autour de tes joues; tu as une blanche couleur que n'ont point altérée les rayons de Hèlios, et tu la montres, au sortir de l'ombre, afin de séduire Aphrodita par ta beauté. Dis-moi d'abord de quelle race tu es.

DIONYSOS.

Je ne me vanterai point; mais il est facile de répondre. Tu as peut-être entendu parler du Tmôlos fleuri?

PENTHEUS.

Je le connais; il entoure de toutes parts la Ville des Sardiens.

DIONYSOS.

Je suis de là, et la Lydia est ma patrie.

PENTHEUS.

Pourquoi apportes-tu ces rites dans la Hellas?

DIONYSOS.

Dionysos, fils de Zeus, nous a conduits.

PENTHEUS.

Y a-t-il donc là quelque autre Zeus qui enfante de nouveaux Dieux?

DIONYSOS.

Non! Mais c'est le même qui s'est uni à Sémélè.

PENTHEUS.

Est-ce en songe, ou t'apparaissant en face, qu'il t'a envoyé?

DIONYSOS.

Face à face. Et il m'a confié ses Mystères.

PENTHEUS.

Mais que te semble-t-il de ses Orgies?

DIONYSOS.

Il est défendu aux mortels non initiés de les connaître.

PENTHEUS

De quelle utilité sont-elles aux initiés?

DIONYSOS.

Tu ne peux le savoir; mais cela est digne d'être su.

PENTHEUS.

Tu as répondu subtilement et faussement sur ce que je veux apprendre.

DIONYSOS.

Les Orgies du Dieu se dérobent à l'impiété.

PENTHEUS.

Puisque tu dis avoir vu ce Dieu face à face, quel aspect avait-il ?

DIONYSOS.

Celui qu'il voulait avoir. Je ne lui commandais rien en cela.

PENTHEUS.

Tu te dérobes de nouveau, afin de ne rien répondre.

DIONYSOS.

On semble insensé à un insensé, même en parlant avec sagesse.

PENTHEUS.

Est-ce toi qui, le premier, as apporté ce Daimôn ici ?

DIONYSOS.

Tous les Barbares célèbrent ces Orgies en dansant.

PENTHEUS.

C'est qu'ils sont bien moins intelligents que les Hellènes.

DIONYSOS.

Ils le sont beaucoup plus en ceci. Mais les coutumes diffèrent.

PENTHEUS.

Ces Mystères sont-ils célébrés la nuit, ou le jour ?

DIONYSOS.

Le plus souvent, la nuit. Les ténèbres ont quelque chose d'auguste.

PENTHEUS.

Ceci est dangereux pour les femmes, et propre au vice.

DIONYSOS.

Il se rencontre aussi pendant le jour.

PENTHEUS.

Tu dois être châtié pour tes pernicieux mensonges.

DIONYSOS.

Et toi, pour ta démence, et parce que tu es impie envers un Dieu.

PENTHEUS.

Ce Bakkhant est audacieux, et n'est pas inhabile à parler.

DIONYSOS.

Apprends-moi ce que je dois souffrir. Quel mal me feras-tu ?

PENTHEUS.

Je couperai d'abord tes belles boucles.

DIONYSOS.

Ma chevelure est sacrée : je l'ai vouée au Dieu.

PENTHEUS.

Puis, livre-moi ce thyrse que tu as aux mains.

DIONYSOS.

Arrache-le-moi toi-même ! Je le porte, l'ayant reçu de Dionysos.

PENTHEUS.

Nous enchaînerons ton corps dans une prison.

DIONYSOS.

Le Dieu lui-même me délivrera, quand je le voudrai.

PENTHEUS.

Sans doute quand tu l'invoqueras au milieu des Bakkhantes ?

DIONYSOS.

En ce moment même il est ici ; il voit ce que je souffre.

PENTHEUS.

Où est-il ? Certes, je ne l'aperçois point de mes yeux.

DIONYSOS.

Il est avec moi ! Mais, impie que tu es, tu ne le vois pas.

PENTHEUS.

Saisissez-le ! Il nous insulte, moi et Thèba.

DIONYSOS.

Et moi, qui ai ma raison, je vous ordonne, insensés, de ne point m'enchaîner.

PENTHEUS.

Et moi, qui suis le plus puissant, je leur ordonne de t'enchaîner.

DIONYSOS.

Tu ne sais ni ce que tu dis, ni ce que tu fais, ni ce que tu es.

PENTHEUS.

Je suis Pentheus, fils d'Agavè; et mon père est Ékhiôn.

DIONYSOS.

Tu as un nom funeste et de malheureux augure.

PENTHEUS.

Va! Enchaînez-le près de l'enclos des chevaux, afin qu'il ne voie que les ténèbres. Danse là! Pour ces femmes que tu mènes, complices de tes crimes, ou je les vendrai, ou, faisant taire leurs clameurs et le bruit strident du tympanon, je leur ferai tisser la toile.

DIONYSOS.

Je m'en vais, car il ne faut pas subir ce qui n'est point fatal. Mais Dionysos te châtiera pour ces outrages, lui que tu nies! En m'outrageant, c'est lui que tu mets aux fers!

LE CHOEUR.

Strophe.

Fille d'Akhélôos, vénérable et auguste vierge Dirka! tu reçus autrefois dans tes eaux le fils de Zeus, quand le Père Zeus l'arracha du Feu immortel, et, le cachant dans sa cuisse, s'écria : — O Dithyrambos! que mon corps soit ton sein maternel! Je ferai que tu sois nommé ainsi par Thèba. — Et toi, ô heureuse Dirka, tu repousses mes chœurs couronnés! Pourquoi me méprises-tu? Pourquoi me fuis-tu? Certes, bientôt, par les délices de la vigne de Dionysos! bientôt, tu prendras souci de Bromios!

Antistrophe.

Oh! quelle nature il révèle, ce Pentheus, issu des dents du Dragon, et qu'engendra autrefois Ékhiôn né de la Terre! C'est un monstre effrayant, non un homme mortel! Comme un géant meurtrier, il combat contre les Dieux; et il veut me pendre, moi, servante de Bromios; et il retient déjà dans la demeure, au fond d'une noire prison, le compagnon de mes danses! Vois, ô fils de Zeus, ô Dionysos, ton prophète en ce péril mortel! Viens, ô Roi, qui secoues dans l'Olympos ton thyrse fleuri couleur d'or, et réprime la violence de cet homme cruel!

Épôde.

Où donc mènes-tu tes Thyases, ô Porte-thyrse, ô Dionysos? Est-ce dans Nysa nourrice de bêtes fauves, ou sur le faîte Kôrykien, ou dans les antres boisés de l'Olympos, où, autrefois, Orpheus, jouant de la kithare, assemblait

par ses chants les arbres et les bêtes sauvages? O heureuse Piéria, Évios t'honore! et il viendra, menant les chœurs et l'ivresse; et, traversant l'Axios au cours rapide, il conduira les Mainades dansantes; et il passera le Lydias qui dispense la félicité aux mortels et engraisse de ses eaux limpides, ainsi que je l'ai appris, la contrée aux beaux chevaux.

DIONYSOS.

Iô! Écoutez, écoutez ma voix, ô Bakkhantes, ô Bakkhantes!

LE CHOEUR.

Qu'est cette voix? Quelle est-elle? D'où vient la voix d'Évios qui m'appelle?

DIONYSOS.

Iô! Iô! J'appelle de nouveau, moi, le fils de Sémélè et de Zeus.

LE CHŒUR.

Iô! Iô! Maître, Maître! Viens vers notre Thyase, ô Bromios, Bromios! O ébranlement sacré de la terre! Ah! ah! Bientôt la demeure de Pantheus va s'écrouler en ruines! Dionysos est là! Honorez-le! Nous l'honorons, Iô! Voyez! Les travées de pierre tombent de ces colonnes! Bromios fait retentir les demeures de sa voix triomphale!

DIONYSOS.

Allume la torche ardente à la foudre! Brûle, brûle la demeure de Pentheus!

1er DEMI-CHOEUR.

Ah! ah! Ne vois-tu pas le feu? Ne vois-tu pas, sur le tombeau sacré de Sémélè, la flamme qu'elle y laissa, quand elle fut frappée autrefois de l'éclair foudroyant de Zeus?

2e DEMI-CHOEUR.

Jetez contre terre, jetez vos corps tremblants, Mainades! Le Roi, fils de Zeus, est ici! et il renverse cette demeure de fond en comble!

DIONYSOS.

Femmes Barbares, êtes-vous saisies de crainte au point d'être tombées contre terre? Vous avez pressenti, à ce qu'il semble, Bakkhos ébranlant la demeure de Pentheus. Relevez vos corps, rassurez-vous, et réprimez le tremblement de vos membres.

LE CHOEUR.

O toi, notre plus grande lumière au milieu des ivresses d'Évios, comme je te revois avec joie, après être restée seule et abandonnée!

DIONYSOS.

Étiez-vous tombées dans le désespoir, lorsque j'étais emmené pour être jeté dans la noire prison de Pentheus?

LE CHOEUR.

Comment non? Qui eût veillé sur moi à l'avenir si quelque malheur te fût arrivé? Mais comment t'es-tu délivré, étant aux mains d'un homme impie?

DIONYSOS.

Je me suis délivré moi-même, facilement, sans peine.

LE CHOEUR.

Il n'avait donc pas lié tes mains à l'aide de chaînes?

DIONYSOS.

En cela, je me suis joué de lui; car, pensant m'enchaîner, il ne m'a atteint ni saisi, et il se flattait d'une espérance vaine. Ayant trouvé un taureau dans l'enclos où il nous avait enfermés, il lui a jeté un lacet aux genoux et aux pieds, respirant la fureur, la sueur coulant de son corps, et se mordant les lèvres, tandis que je regardais, tranquillement assis près de lui. Cependant, Bakkhos survint, qui ébranla la demeure et alluma le feu sur le tombeau de sa mère. Et Pentheus, voyant cela et croyant que sa demeure brûlait, courait çà et là, et ordonnait à ses serviteurs d'apporter de l'Akhélôos. Et tous les esclaves s'occupaient de ce vain travail. Alors, laissant cela, et, comme si je m'échappais, ayant tiré sa noire épée, il se rua promptement dans la demeure. Puis, Bromios, ainsi qu'il me sembla, du moins je le pense, fit apparaître un fantôme dans la cour. Et Pentheus se jeta sur lui, et il frappait l'air lumineux, comme s'il m'égorgeait. En outre, Bakkhos l'affligea d'un mal nouveau : il fit crouler toute

la demeure en ruines contre terre ; et tandis que Pentheus regardait mes chaînes très rudes, l'épée tomba de sa main fatiguée, et il languit désarmé. En effet, n'étant qu'un homme, il avait osé lutter contre un Dieu. Et moi, sorti tranquillement de la demeure, je suis venu vers vous, sans plus m'inquiéter de Pentheus. Mais, certes, il me semble qu'un bruit de chaussure résonne dans les demeures et viendra bientôt sous le portique. Que dira-t-il après cela ? Je le supporterai d'une âme égale, bien qu'il respire une violente colère, car il est d'un homme sage de se montrer tranquille et modéré.

PENTHEUS.

J'ai souffert des maux affreux ! L'Étranger qui était chargé de liens m'a échappé. Éia ! Le voici ! Qu'est-ce ? Comment, étant sorti, te trouves-tu sous le portique de mes demeures ?

DIONYSOS.

Arrête ! suspends le cours de ta colère.

PENTHEUS.

Comment es-tu sorti, ayant rompu tes liens ?

DIONYSOS.

Ne t'ai-je pas dit, n'as-tu pas entendu, que quelqu'un me délivrerait ?

PENTHEUS.

Qui? Tu dis toujours quelque chose de nouveau.

DIONYSOS.

Celui qui a fait croître la douce vigne pour les hommes.

PENTHEUS.

Ainsi tu attribue à Dionysos ce service éclatant?

. . . . . .

PENTHEUS.

Je ferai clore de toutes parts les portes de toutes les tours.

DIONYSOS.

Pourquoi? Les Dieux ne franchissent-ils pas aussi les murailles?

PENTHEUS.

Tu es sage, sauf là où tu devrais être sage.

DIONYSOS.

Je suis sage là où il faut surtout que je le sois. Mais apprends d'abord la nouvelle que t'apporte cet homme qui vient de la montagne. Pour moi, je resterai à ton côté; je ne fuierai pas.

LE MESSAGER.

Pentheus, Roi de cette terre Thèbaienne, j'arrive du Kithairôn où ne s'éteignent jamais les brillantes lueurs de la blanche neige.

PENTHEUS.

Quelle nouvelle pressante viens-tu m'apporter?

LE MESSAGER.

J'ai vu les Bakkhantes furieuses qui, pleines de démence, ont porté leurs pieds blancs loin d'ici, et je suis venu, désirant annoncer à toi et à la Ville, ô Roi, qu'elles font des choses extraordinaires et prodigieuses. Mais je veux apprendre si je dois te raconter librement toutes ces choses, ou s'il me faut abréger. Je crains, en effet, l'impétuosité de ton esprit, ô Roi, et ta colère, et ta nature despotique.

PENTHEUS.

Dis. Je ne t'infligerai aucun châtiment. Il ne faut point s'irriter contre les choses justes. Mais plus tu révèleras d'actions horribles commises par les Bakkhantes, plus je châtierai celui qui a enseigné ces rites à ces femmes.

LE MESSAGER.

Déjà les troupeaux de bœufs gravissaient le faîte de la montagne, au moment où Hèlios échauffait la terre de ses rayons. Je vois alors trois chœurs de femmes, conduits, l'un par Autonoè, l'autre par ta mère Agavè, et le troi-

sième par Inô. Et toutes dormaient, abandonnant leurs corps, les unes, le dos appuyé sous les feuillages des sapins, les autres sous celui des chênes, et la tête modestement reposée contre terre, et non, comme tu le dis, ivres de vin et du son des flûtes et poursuivant Kypris dans les bois solitaires. Et ta mère, debout au milieu des Bakkhantes, poussa un cri pour les éveiller, dès qu'elle eut entendu le mugissement des bœufs cornus. Et celles-ci, ayant chassé le profond sommeil de leurs yeux, se dressèrent debout, admirables de modestie, jeunes, vieilles et vierges non mariées. Et d'abord elles dénouèrent leurs chevelures sur leurs épaules, rattachèrent leurs nébrides dont le nœud s'était relâché, et ceignirent les peaux tachetées avec des serpents qui léchaient leurs joues. D'autres, tenant dans leurs bras un chevreau ou les petits sauvages des loups, leur donnaient un lait blanc, parce que leur mamelle était récemment pleine et qu'elles avaient laissé leurs enfants dans les demeures. Et elles se couronnaient de lierre, de feuilles de chêne et de smilax fleuri. Une d'elles ayant frappé la roche de son thyrse, une eau vive et limpide en jaillit, et une autre ayant jeté sa ferule contre terre, le Dieu en fit sortir une source de vin. Celles qui désiraient boire du lait ouvraient le sol du bout de leurs doigts, et elles avaient une abondance de lait; et de doux rayons de miel dégouttaient des thyrses couronnés de lierre. Certes, étant présent, tu aurais, à cette vue, supplié de tes vœux le Dieu que tu outrages maintenant. Nous tous, alors, bouviers et pasteurs de brebis, nous nous sommes rassemblés, pour parler entre nous des prodiges merveilleux qu'elles accomplissaient. Et un d'entre nous, qui visite la Ville et qui est habile à parler, nous dit : — O vous qui hantez les cimes sacrées des montagnes,

voulez-vous que nous saisissions Agavè, mère de Pentheus, et que nous l'enlevions à ces Orgies, agissant ainsi pour être agréable au Roi? — Il nous sembla qu'il avait bien parlé, et nous nous sommes cachés en embuscade sous les halliers feuillus. Et les Bakkhantes, l'heure étant venue, agitaient le thyrse Orgiaque, invoquant, toutes à la fois, Iakkhos, fils de Zeus, ou Bromios. Et toute la montagne et les bêtes fauves entrèrent en fureur, et tout s'agita et courut. Et comme Agavè bondissait par hasard près de moi, je m'élançai, afin de la saisir, hors du hallier où j'étais caché; mais elle s'écria : — O mes chiennes rapides, nous sommes attaquées par ces hommes! Suivez, suivez-moi, armées de vos thyrses! — Alors nous fuyons, évitant d'être déchirés par les Bakkhantes; et celles-ci se jetèrent sur les animaux qui paissaient l'herbe, bien que sans armes. Et tu aurais vu une d'elles déchirer en deux, de ses mains, une génisse aux lourdes mamelles et mugissante; et d'autres mettaient les vaches en lambeaux; et tu aurais vu les côtes et les pieds fourchus sauter de toutes parts, et les morceaux, suspendus aux sapins, dégoutter de sang. Et les taureaux farouches, aiguisant leurs cornes avec fureur, étaient renversés contre terre par les mille mains de ces jeunes filles, et leurs peaux étaient arrachées de leurs chairs, plus promptement que tu n'abaisserais tes paupières sur tes pupilles royales. Et elles furent emportées, comme des oiseaux volant dans l'air, vers l'immense plaine où coule l'Asôpos et qui donne de riches moissons à Thèba; et, se ruant en ennemies sur Hysia et Erythra qui sont au pied du Kithairôn, elles y ont tout dévasté; et elles ont enlevé les enfants des demeures; et tout ce qu'elles ont chargé sur leurs épaules y demeurait attaché sans liens et sans tomber sur le sol noir, même le fer,

même l'airain ; et elles emportaient du feu dans leurs chevelures, et ce feu ne les brûlait pas. Les pasteurs, dépouillés par les Bakkhantes, se sont jetés sur leurs armes ; mais, ô Roi, ce fut un spectacle prodigieux : les traits armés de pointes ne les blessaient point, et leurs thyrses qu'elles lançaient faisaient des blessures, et, non sans l'aide d'un Dieu, contraignaient les hommes de fuir comme des femmes. Et, revenant au lieu d'où elles étaient parties, elles regagnèrent ces mêmes sources qu'un Dieu avait fait jaillir pour elles ; et elles y lavèrent leur sang ; et des serpents lèchaient de la langue les gouttes qui coulaient de leurs joues. Ce Dieu, quel qu'il soit, ô Maître, reçois-le donc dans cette Ville, puisque, puissant qu'il est en beaucoup d'autres choses, on dit, comme je l'ai appris, qu'il a donné aux mortels la vigne consolatrice des peines. Sans le vin, il n'y plus de Kypris, et aucune volupté ne reste plus aux hommes.

LE CHOEUR.

Je crains, certes, de parler librement devant le Tyran, mais, cependant, il faut le dire : Dionysos n'est au dessous d'aucun des Dieux.

PENTHEUS.

Voici que, semblable au feu, la démence des Bakkhantes envahit tout, à la honte des Hellènes. Mais il ne faut pas attendre plus longtemps. Cours à la porte Élektra, ordonne aux porte-boucliers, à tous les monteurs de chevaux aux pieds rapides, à tous ceux qui lancent des piques et qui tendent les nerfs des arcs, de se joindre à moi pour que nous portions la guerre aux Bakkhantes. Ce serait passer

toute mesure que de supporter de ces femmes ce que nous en souffrons.

DIONYSOS.

Tu ne cèdes en rien à mes paroles, Pentheus; mais bien que tu agisses mal envers moi, je dis cependant que tu ne dois point porter les armes contre un Dieu, mais rester en repos. Bromios ne souffrira pas que tu chasses les Bakkhantes des montagnes Orgiaques.

PENTHEUS.

Cesse de me répondre. Puisque tu as pu t'échapper bien que chargé de liens, sois satisfait de cela ; sinon, je te châtierai de nouveau.

DIONYSOS.

J'aimerais mieux, n'étant qu'un mortel, sacrifier à un Dieu, que de me révolter avec fureur contre l'aiguillon.

PENTHEUS.

Certes, je lui offrirai en sacrifice, sur les cimes du Kithairôn, un abondant carnage de femmes, ainsi qu'elles l'ont mérité.

DIONYSOS.

Vous fuirez tous! et ce sera une chose honteuse que de voir les boucliers d'airain reculer devant les thyrses des Bakkhantes.

PENTHEUS.

Nous avons affaire à un étranger intraitable, qui ne se tait ni quand on le châtie, ni quand il échappe au châtiment.

DIONYSOS.

O mon ami, il est encore possible de tout concilier.

PENTHEUS.

Comment? En servant mes servantes?

DIONYSOS.

J'amènerai ici ces femmes sans armes.

PENTHEUS.

Ah! ah! Voici que tu ourdis déjà quelque ruse contre moi.

DIONYSOS.

Laquelle? Si je désire te sauver par mon adresse?

PENTHEUS.

Vous vous êtes entendus pour préparer les rites Orgiaques.

DIONYSOS.

Certes, sache-le! je me suis conjuré, mais avec un Dieu.

PENTHEUS.

Apportez-moi ici mes armes! Et toi, cesse de parler!

DIONYSOS.

Ah! Tu veux donc voir les Bakkhantes elles-mêmes sur les montagnes?

PENTHEUS.

Assurément. Et je donnerais pour cela un grand poids d'or.

DIONYSOS.

Pourquoi en as-tu un si violent désir?

PENTHEUS.

C'est pour leur malheur que je les verrais ivres.

DIONYSOS.

Verrais-tu donc volontiers ce qui te serait funeste?

PENTHEUS.

Sois-en certain. Je resterai en silence sous les sapins.

DIONYSOS.

Mais elles découvriront tes traces, quelque secrètement que tu sois venu.

PENTHEUS.

Alors, j'irai ouvertement. Tu as bien parlé sur ceci.

DIONYSOS.

Ainsi, je te conduirai, et nous irons?

PENTHEUS.

Conduis-moi promptement; je serai prodigue de mon temps.

DIONYSOS.

Couvre donc ton corps d'un péplos de lin.

PENTHEUS.

Et pourquoi? D'homme deviendrais-je femme?

DIONYSOS.

Pour qu'elles ne te tuent pas, si tu leur sembles un homme.

PENTHEUS.

Tu as bien parlé, et tu es fort habile.

DIONYSOS.

C'est Dionysos qui m'a enseigné cela.

PENTHEUS.

Comment faire pour le mieux ce que tu me conseilles?

DIONYSOS.

Je t'ornerai moi-même dans la demeure.

PENTHEUS.

De quel ornement ? D'une parure de femme ? J'en aurais honte !

DIONYSOS.

Tu n'es plus aussi pressé de contempler les Mainades.

PENTHEUS.

Mais de quel ornement veux-tu me revêtir ?

DIONYSOS.

Je ferai flotter d'abord ta longue chevelure.

PENTHEUS.

Et puis, quel autre ornement ?

DIONYSOS.

Un péplos touchant les talons, et la mitre sur la tête.

PENTHEUS.

Y a-t-il encore quelque chose à ajouter ?

DIONYSOS.

La thyrse en main, et la peau tachetée du faon.

PENTHEUS.

Je ne pourrai jamais revêtir une robe de femme.

DIONYSOS.

Alors tu feras couler le sang en combattant contre les Bakkhantes.

PENTHEUS.

C'est bien. Il s'agit d'abord d'explorer les choses.

DIONYSOS.

Ceci vaudra mieux que de s'attirer le mal par le mal.

PENTHEUS.

Comment irai-je par la Ville à l'insu des Thèbaiens?

DIONYSOS.

Nous irons par des routes secrètes. Je te conduirai.

PENTHEUS.

Tout me semble meilleur que d'être en dérision aux Bakkhantes.

DIONYSOS.

Une fois dans la demeure, nous verrons ce qu'il faut faire.

PENTHEUS.

Je le veux. Je suis prêt à tout. Entre. Ou j'emmènerai des hoplites, ou je suivrai tes conseils.

DIONYSOS.

Femmes, cet homme tombe dans le rets, et il ira vers les Bakkhantes, là où il sera châtié par la mort. Dionysos, maintenant, c'est à toi d'agir, car tu n'es pas loin d'ici. Vengeons-nous de cet homme. Trouble d'abord son esprit en lui envoyant une légère démence ; car, s'il a l'esprit sain, il ne voudra pas se couvrir de vêtements de femme ; mais, dès que son esprit sera troublé, il s'en couvrira. Je veux le livrer aux rires des Thèbains, en le menant par la Ville, vêtu comme une femme, après les premières menaces par lesquelles il était terrible. Je vais envelopper Pentheus de l'ornement sous lequel il descendra dans le Hadès, tué par les mains de sa mère. Il connaîtra enfin quel est Dionysos, fils de Zeus, Dieu effrayant, mais très doux pour les hommes.

LE CHŒUR.

Strophe.

Ainsi, en des danses nocturnes, je ferai bondir mes pieds blancs et je dresserai le cou dans l'air humide de rosée, comme le faon qui paît les délices verdoyantes de la prairie, quand il échappe à la chasse terrible et aux rets bien tendus, et quand le chasseur excite par ses cris la course des chiens. Dans ses angoisses et dans sa fuite, tel qu'un rapide tourbillon, le faon bondit à travers la plaine arrosée par le fleuve, se réjouissant de la solitude et des feuillages épais de la forêt. Quelle est la vraie sagesse, ou quel est le plus beau don des Dieux aux hommes, si ce

n'est de faire peser sa main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau est toujours bon.

Antistrophe.

La Force divine vient lentement, mais sûrement, et elle châtie les hommes qui honorent l'iniquité, et qui, saisis de démence, ne respectent pas le culte des Dieux. Par une secrète embûche, les Dieux dérobent avec ruse les pieds du temps, et ils poursuivent l'impie. Jamais, en effet, on ne peut concevoir et méditer rien de mieux que les Lois. Il y a peu de peine à reconnaître la puissance Daimonienne, quelle qu'elle soit, quand la Loi a été consacrée par un long temps et par la nature. Quelle est la vraie sagesse, ou quel est le plus beau don des Dieux aux hommes, si ce n'est de faire peser sa main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau est toujours bon.

Épôde.

Heureux qui, échappé aux flots de la mer, atteint le port! Heureux aussi qui est plus fort que ses peines! Les hommes l'emportent l'un sur l'autre par la félicité, ou par la puissance. Ils ont encore mille autres espérances; et, de celles-ci, les unes ont pour fin la richesse, et les autres s'évanouissent. Je pense que celui-là seul est heureux, dont la vie de chaque jour est heureuse.

DIONYSOS.

Viens, Pentheus, toi qui désires voir ce qu'il n'est pas permis de voir et qui tentes ce qu'on ne doit pas tenter, sors de la demeure, et montre-toi vêtu comme une femme

Mainade pour épier ta mère et la troupe des Bakkhantes. Tu ressembles à une des filles de Kadmos.

PENTHEUS.

Certes, il me semble voir deux soleils et deux Thèba, une double Ville aux sept portes, et il me semble que tu me précèdes, tel qu'un taureau, et que deux cornes ont poussé sur ta tête. Es-tu donc une bête sauvage ? Tu as la forme d'un taureau !

DIONYSOS.

Le Dieu marche avec nous. Il n'était pas propice, et maintenant il est réconcilié. Tu vois les choses qu'il convient que tu voies.

PENTHEUS.

Qui semblé-je être ? Inô, ou Agavè ma mère ?

DIONYSOS.

Je pense les voir elles-mêmes en te regardant. Mais cette boucle s'est dérangée; ce n'était pas ainsi que je l'avais placée sous ta mitre.

PENTHEUS.

Je l'aurai agitée en me remuant, et dérangée dans mon délire Orgiaque.

DIONYSOS.

Mais, moi, qui ai pris soin de te parer, je la remettrai en son lieu. Dresse la tête.

PENTHEUS.

Voilà. Pare-moi. Je m'en remets à toi.

DIONYSOS.

Tes ceintures sont relâchées, et ne tombent pas comme il convient sur tes talons.

PENTHEUS.

Du côté droit, il me semble ainsi ; mais, de l'autre, le péplos tombe bien jusqu'à la cheville.

DIONYSOS.

Certes, tu me reconnaîtras pour le premier de tes amis, lorsque, contre ton attente, tu verras les Bakkhantes modestes.

PENTHEUS.

Est-ce en tenant le thyrse de la main droite, ou de la main gauche, que je ressemblerai davantage à une Bakkhante ?

DIONYSOS.

La droite convient mieux ; et il te faut aussi le soulever du pied droit. Je te loue d'avoir changé de résolution.

PENTHEUS.

Ne pourrais-je pas porter sur mes épaules les sommets du Kithairôn et les Bakkhantes elles-mêmes à la fois ?

DIONYSOS.

Tu le peux, si tu veux. Tu n'avais pas l'esprit sain; mais tu l'as maintenant comme il faut que tu l'aies.

PENTHEUS.

Emporterons-nous des leviers, ou arracherai-je ces montagnes de mes mains, les emportant sur mes épaules ou dans mes bras?

DIONYSOS.

Prends garde de renverser les retraites des Nymphes et la demeure de Pan, là où il a coutume de jouer de la flûte

PENTHEUS.

Tu as bien parlé : ces femmes ne doivent pas être vaincues par la force. Et je me cacherai sous les sapins

DIONYSOS.

Tu te cacheras là où il convient que tu sois caché pour épier avec ruse les Mainades.

PENTHEUS.

Certes, il me semble les voir dans les bois, telles que des oiseaux, prises dans le très doux filet du lit!

DIONYSOS.

Est-ce donc pour cela que tu vas les épier? Tu les prendras peut-être, si tu n'es pas pris le premier.

PENTHEUS.

Conduis-moi à travers la terre Thèbaienne. Je suis le seul homme, entre tous, qui ose ceci.

DIONYSOS.

Seul tu travailles pour cette Ville, seul. C'est pourquoi des combats, tels qu'il les faut, te sont réservés. Viens ! Je serai ton guide propice ; mais un autre te ramènera.

PENTHEUS.

Ma mère, sans doute ?

DIONYSOS.

A la vue de tous.

PENTHEUS.

J'y vais.

DIONYSOS.

Tu reviendras porté...

PENTHEUS.

Tu me soupçonnes de mollesse !

DIONYSOS.

Entre les mains de ta mère.

PENTHEUS.

Et tu me pousses aux délices.

DIONYSOS.

Certes ! à de telles délices.

PENTHEUS.

J'entreprends des choses dignes de moi !

DIONYSOS.

Tu es effrayant, effrayant ! Et tu vas à un carnage terrible, et tu trouveras la gloire fixée dans l'Ouranos. Étendez les mains, Agavè, et vous, sœurs, filles de Kadmos ! Je mène ce jeune homme à un grand combat. Je serai victorieux, et Bromios aussi. La chose elle-même manifestera le reste.

LE CHOEUR.

Strophe.

Allez, Chiens rapides de la Rage, allez sur la montagne où les filles de Kadmos ont leur thyase ; aiguillonnez-les contre cet espion des Mainades furieuses, couvert d'ornements de femme. Sa mère, la première, l'apercevra du haut d'un rocher poli ou de quelque arbre, et elle criera aux Mainades : — Quel est cet homme d'entre les Kadméiens qui est venu épier nos courses sur la montagne, ô Bakkhantes ? Il n'est pas né du sang d'une femme, mais de quelque lionne, ou des Gorgones Libyques. Que Dika se manifeste ! Qu'elle vienne avec l'épée, et qu'elle frappe

au milieu de la gorge l'impie, le scélérat, le violateur des lois, le fils d'Ékhiôn né de la terre ! —

Antistrophe.

Dans un esprit inique et une rage criminelle, il est venu, ô Bakkhos, l'âme furieuse et en délire, vers tes Orgies et celles de ta mère, comme s'il voulait dompter de force un Dieu invincible. Avoir un esprit modeste et prêt, ainsi qu'il sied aux mortels, à rendre l'hommage dû aux Dieux, c'est une vie pleine de douceur. Je cherche volontiers une sagesse non haïssable. Mais c'est une autre vertu grande et illustre de se diriger jour et nuit vers une vie honnête, d'agir avec piété et d'honorer les Dieux en rejetant tout ce qui est contraire à la justice. Que Dika se manifeste ! Qu'elle vienne avec l'épée, et qu'elle frappe au milieu de la gorge l'impie, le scélérat, le violateur des lois, le fils d'Ékhion né de la terre !

Épôde.

Apparais, Taureau ou Dragon aux nombreuses têtes, ou Lion à l'aspect furieux ! Allons, ô Bakkhos ! et, avec un visage riant, enlace du lacet fatal ce chasseur des Bakkhantes tombé au milieu de la foule des Mainades !

LE MESSAGER.

O demeure, qui florissais autrefois dans la Hellas ! ô maison du Vieillard Sidônien qui sema en terre la moisson du Dragon, comme je me lamente sur toi, bien

que je sois esclave ! Mais, cependant, les serviteurs fidèles ressentent les misères des maîtres.

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il ? Nous annonces-tu quelque chose de nouveau sur les Bakkhantes ?

LE MESSAGER.

Pentheus est mort, le fils d'Ekhiôn !

LE CHOEUR.

O Roi Bromios, tu es grand ! Tu t'es montré un grand Dieu !

LE MESSAGER.

Que dis-tu ? Pourquoi dis-tu cela ? Te réjouis-tu, femme, de ce que mes Maîtres sont malheureux ?

LE CHOEUR.

Étrangère, je pousse une clameur orgiaque en des chants Barbares, car je ne tremble plus d'être enchaînée.

LE MESSAGER.

Tu penses donc que Thèba est lâche à ce point?

LE CHOEUR.

Dionysos, Dionysos, non Thèba, a puissance sur moi

LE MESSAGER.

Il faut donc te pardonner. Mais, cependant, il est honteux, ô femme, de se réjouir de maux accomplis.

LE CHOEUR.

Dis-moi! raconte par quelle destinée est mort cet homme inique qui méditait des actions iniques.

LE MESSAGER.

Après avoir passé Thérapna, à la limite de la terre Thèbaienne, et traversé le courant de l'Asôpos, nous avons commencé à gravir les hauteurs du Kithairôn, Pentheus et moi, car je suivais, en effet, le Maître et l'Etranger qui nous menait voir les Orgies. Et d'abord nous nous sommes arrêtés dans une vallée herbue, taisant le bruit de nos pas et retenant nos langues, afin de regarder sans être vus. Et cette vallée était environnée de rochers, arrosée d'eaux, et ombragée de pins. Et les Mainades étaient là, les mains occupées d'un travail agréable; car les unes ornaient de nouvelles couronnes de lierre les thyrses sans feuillage; et les autres, comme de jeunes poulains libres du joug, chantaient un chant Orgiaque en se répondant entre elles. Mais le malheureux Pentheus, ne voyant pas la troupe des femmes, dit ceci : — O Étranger, d'où nous sommes, de mes yeux je n'aperçois point les Mainades, tandis qu'en montant sur une hauteur ou sur un sapin élevé, je verrai très bien leurs Orgies lascives. — Je vois alors un prodige de cet Étranger. Saisissant le rameau Ouranien d'un sapin, il l'amena, l'amena, l'amena contre le noir sol. Et le rameau se cour-

bait comme un arc, ou comme une roue arrondie au tour. Ainsi cet Étranger, saisissant le rameau montagnard, l'inclinait contre terre, faisant ainsi une chose non humaine. Puis, ayant placé Pentheus au milieu des branches, il laissa le sapin se redresser peu à peu, de peur qu'il le rejetât violemment. Et le sapin se dressa droit dans l'air, ayant le Maître assis sur son dos. Et celui-ci fut aperçu par les Mainades plus tôt qu'il ne les vit. A peine, en effet, était-il apparu au sommet, que l'Étranger cessa d'être visible ; et une voix, dans l'Aithèr, celle de Dionysos, comme on peut le croire, s'écria : — O jeunes femmes, j'amène celui qui se rit de vous, de moi, de mes Orgies ! vengez-vous de lui ! — Et, en disant cela, il fit jaillir de terre jusque dans l'Ouranos la splendeur du Feu sacré. Et l'Aithèr se tut, et la forêt feuillue retint le bruit de ses feuillages, et tu n'aurais entendu aucune voix de bête sauvage. Mais les Bakkhantes, n'ayant pas entendu clairement, se dressèrent, portant leurs yeux de toutes parts. Et le Dieu leur commanda de nouveau. Et, dès que les filles de Kadmos eurent compris l'ordre de Bakkhos, elles se ruèrent aussi rapides que des colombes, Agavè et ses sœurs et toutes les Bakkhantes; et elles étaient emportées à travers la vallée, les torrents et les rochers, rendues furieuses par les souffles du Dieu. Dès qu'elles eurent vu mon Maître assis dans le sapin, elles lui jetèrent d'abord des pierres avec une grande force, étant montées sur une roche comme sur une tour. Et les unes lui lançaient des branches de sapin, et les autres leurs thyrses ; et Pentheus était le malheureux but ; mais elles ne l'atteignaient pas, assis qu'il était à une hauteur inaccessible. Et le misérable restait là, ne sachant que faire. Enfin, ayant rompu des branches de chêne, elles tentèrent

de déraciner le sapin à l'aide de ces leviers sans fers; et, voyant que ce travail ne finissait point, Agavè dit : — Allons ! Environnez l'arbre, et saisissez-le, Mainades, afin que nous saisissions aussi cette bête sauvage qui est là-haut, et qu'elle ne puisse révéler les mystères du Dieu. — Et aussitôt, de leurs mille mains, elles saisirent le sapin et l'arrachèrent de terre. Et Pentheus, précipité d'en haut, tomba contre terre en gémissant, pressentant le prochain danger. Mais, la première, comme une sacrificatrice qui va égorger la victime, sa mère se rua sur lui. Et il arracha la mitre de ses cheveux, afin que la malheureuse Agavè le reconnût et ne le tuât pas; et il dit en lui touchant les joues : — C'est moi, mère ! Je suis ton fils Pentheus, que tu as enfanté dans les demeures d'Ékhiôn. Aie pitié de moi, mère ! et ne tue pas ton fils à cause de mes fautes ! — Mais, elle, écumante, roulant des yeux hagards, ne sentant plus ce qu'elle aurait dû ressentir, était possédée par Bakkhos; et Pentheus ne la fléchit pas. Saisissant sa main gauche, et le pied appuyé sur le flanc du malheureux, elle arracha le bras, non par sa propre force, mais par celle que lui communiquait le Dieu. Et Inô, de l'autre côté, déchirait les chairs; et, de même, Autonoè, et toute la foule des Bakkhantes. Une clameur confuse s'élevait; et lui, gémissait autant qu'il avait encore de souffle; et Elles hurlaient. Et l'une emportait un bras, et une autre le pied avec la sandale; et ses flancs n'avaient plus de chairs; et toutes, souillées de sang, se jetaient comme des balles les morceaux de Pentheus ! Et son corps partagé pendait çà et là, aux pointes des rochers et aux branches des arbres, et il était difficile de le retrouver. Et sa misérable tête, sa mère l'avait saisie et fixée au bout de son thyrse, comme celle d'un lion sau-

vage, et elle la portait sur le Kithairôn, ayant laissé ses sœurs dans la foule des Mainades. Et, toute glorieuse de sa misérable proie, elle revient vers ces murs, en invoquant Bakkhos, compagnon de sa chasse, couronnée de la même victoire pour cette proie conquise dont le premier prix sera de lui coûter des larmes ! Et moi, je fuis loin de cette calamité, avant qu'Agavè regagne la demeure. La modération et le respect des Choses divines, je pense, sont ce qu'il y a de plus sage et de plus beau pour les mortels qui s'y conforment.

LE CHCEUR.

Célébrons Bakkhos par la danse ! Chantons le malheur de Pentheus issu du Dragon, qui, portant des vêtements de femme et la férule, a reçu une mort certaine ornée du thyrse feuillu, conduit par le Taureau qui le menait à sa perte. Bakkhantes Kadméiennes, vous avez changé son cri victorieux en deuil et en larmes. C'est un beau combat que celui qui a trempé la main d'une mère du sang de son fils ! Mais je vois, se hâtant vers la demeure, Agavè, mère de Pentheus, avec des yeux hagards. Recevez le chœur joyeux du Dieu Évios !

AGAVÈ.

Strophe.

Bakkhantes Asiades !

LE CHOEUR.

Pourquoi m'appelles-tu ?

AGAVÈ.

Nous apportons des montagnes, dans ces demeures, un lierre fraîchement coupé, illustre proie !

LE CHOEUR.

Je vois, et je saute de joie comme toi.

AGAVÈ.

J'ai pris celui-ci sans rets, un jeune lion, comme tu vois.

LE CHOEUR.

Dans quel désert ?

AGAVÈ.

Le Kithairôn...

LE CHOEUR.

Le Kithairôn ? Eh bien ?

AGAVÈ.

L'a tué.

LE CHOEUR.

Laquelle l'a frappé la première ?

AGAVÈ.

J'ai eu cet honneur. Je serai nommée la bienheureuse Agavè dans les Thyases !

LE CHŒUR.

Et qui encore ?

AGAVÉ.

Les filles de Kadmos...

LE CHŒUR.

Les filles de Kadmos ?

AGAVÉ.

Après moi, après moi, elles ont frappé la bête sauvage.

LE CHŒUR.

Soyez heureuses de cette proie !

AGAVÉ.

Antistrophe.

Prends ta part du festin !

LE CHŒUR.

A quoi prendrai-je part, malheureuse ?

AGAVÉ.

Ce jeune veau a les joues fleuries de puberté sous sa molle chevelure.

LE CHŒUR.

On dirait en effet la crinière d'une bête sauvage.

AGAVE.

Le chasseur Bakkhos a fort habilement poussé les Mainades à cette chasse.

LE CHOEUR.

Il est, certes, le Roi de la chasse.

AGAVE.

Tu me flattes !

LE CHOEUR.

Qu'est-ce donc ? Je te loue sans doute

AGAVE.

Bientôt, aussi, les Kadméiens me loueront.

LE CHOEUR.

Et ton fils Pentheus aussi louera sa mère !

AGAVÈ.

Il me louera de m'être emparée de ce lion.

LE CHOEUR

Proie excellente !

AGAVÈ.

Certes, excellente !

LE CHOEUR.

Tu te réjouis ?

AGAVÈ.

Je me réjouis des grandes et magnifiques actions que j'ai accomplies pour cette terre.

LE CHOEUR.

Montre donc aux citoyens, ô malheureuse, cette proie, prix de ta victoire, que tu es venue apporter ici!

AGAVÈ.

O vous qui habitez la Ville bien fortifiée de tours de la terre Thèbaienne, venez! Voyez cette proie, cette bête sauvage, que nous avons prise, nous, filles de Kadmos, non avec les piques aiguës des Thessaliens, ni avec des rets, mais avec les doigts blancs de nos mains! Et, maintenant, qu'on se glorifie de fabriquer des lances et des armes inutiles! Nous avons saisi de nos mains et dispersé les membres de cette bête féroce. Où est le vieillard mon père? Qu'il approche! Et mon fils Pentheus, où est-il? Qu'il applique aux demeures les degrés des échelles solides, afin de clouer aux triglyphes la tête de ce lion, que j'apporte ici, l'ayant prise!

KADMOS.

Suivez-moi, vous qui portez le misérable cadavre de Pentheus, suivez-moi, serviteurs, dans la maison. J'amène ici, après beaucoup de fatigues et de recherches, ce corps que j'ai trouvé en morceaux sur les sommets du Kithairôn,

non en un seul lieu, mais dispersé dans les bois et péniblement recherché. J'ai appris, en effet, les actions mauvaises de mes filles, en rentrant dans les murs de la Ville avec le vieux Teirésias, ayant quitté les Bakkhantes; et je suis retourné sur la montagne; et j'apporte mon fils égorgé par les Mainades. J'ai vu Autonoè qui conçut autrefois Aktaiôn d'Aristaios, et Inô, et toutes deux furieuses encore dans les halliers; et quelqu'un m'a dit qu'Agavè dans sa course Orgiaque venait ici. Et je n'ai pas entendu une vaine parole, car je la vois elle-même, spectacle lamentable!

AGAVÈ.

Père! tu peux te glorifier hautement, entre tous les mortels, d'avoir engendré les plus illustres de toutes les filles! Je dis : toutes, mais moi surtout, qui, ayant quitté les fuseaux à tisser la toile, ai entrepris de plus grandes actions en saisissant de mes mains des bêtes sauvages. Je porte, en effet, dans mes bras, tu le vois, ce prix du courage, afin qu'il soit suspendu dans tes demeures. Toi, père, reçois-le de mes mains, et, te réjouissant de ma chasse, appelle tes amis au festin. Heureux es-tu, heureux, que nous ayons accompli de telles actions!

KADMOS.

Oh! quelle action digne d'un deuil immense et intolérable à voir! Quel meurtre vous avez accompli de vos misérables mains! Après avoir offert ce beau sacrifice aux Daimones, tu nous convies à un festin, Thèba et moi! Hélas! à cause de ces maux! Hélas sur toi d'abord, et

puis sur moi! Que le Dieu est juste et pourtant cruel! Le Roi Bromios nous a perdus, bien que de notre sang!

AGAVÈ.

Que la vieillesse est triste pour les hommes, et qu'elle a des yeux farouches! Plût aux Dieux que mon fils fût heureux à la chasse et tel que sa mère, quand, parmi les jeunes hommes Thèbaiens, il cherche les bêtes féroces! Mais il ne sait que combattre contre les Dieux. O Père! c'est à toi et à moi de l'avertir, de peur qu'il se réjouisse de mauvaises maximes. Où est-il? Qui l'appellera en ma présence, pour qu'il me voie heureuse?

KADMOS.

Hélas! hélas! Quand vous serez revenues à vous, vous serez accablées d'une cruelle douleur à cause de ce que vous avez fait. Sinon, si vous restez dans l'état où vous êtes, sans être heureuses, du moins vous ne vous verrez point malheureuses.

AGAVÈ.

Qu'y a-t-il donc de mauvais ou de triste en ceci?

KADMOS.

Lève d'abord tes yeux dans l'Aithèr.

AGAVÈ.

Voici. Pourquoi m'ordonnes-tu de regarder l'Aithèr?

KADMOS.

Est-il le même encore? Vois-tu quelque changement?

AGAVÉ.

Il me semble plus splendide et plus pur qu'auparavant.

KADMOS.

Le trouble est-il toujours dans ton âme ?

AGAVÉ.

Je ne comprends pas cette parole. Cependant, je suis plus calme, et mon esprit redevient ce qu'il était.

KADMOS.

M'écouteras-tu ? et me répondras-tu clairement ?

AGAVÉ.

C'est que j'ai oublié tout ce que j'ai déjà dit, Père !

KADMOS.

Dans quelle maison es-tu venue avec les chants nuptiaux ?

AGAVÉ.

Tu m'as donnée à Ékhiôn né, dit-on, des dents du Dragon.

KADMOS.

Et quel fils a été engendré par ton mari dans les demeures ?

AGAVÉ.

Pentheus est sorti de l'union de son père et de moi.

KADMOS.

De qui est la tête que tu portes dans tes bras?

AGAVÈ.

D'un lion, à ce que disent les chasseresses de bêtes fauves.

KADMOS.

Regarde attentivement. Regarder est une peine légère.

AGAVÈ.

Ah! que vois-je? Qu'est-ce que je porte dans les mains?

KADMOS.

Contemple-le, et regarde avec soin.

AGAVÈ.

Malheureuse que je suis! Je vois une grande douleur.

KADMOS.

Cela te semble-t-il un lion?

AGAVÈ.

Non! Mais je tiens la tête de Pentheus, malheureuse!

KADMOS.

Chose lamentable, avant même que tu l'aies reconnue!

AGAVÈ.

Qui l'a tué ? Comment est-il entre mes mains ?

KADMOS.

Misérable vérité, tu viens après le temps !

AGAVÈ.

Parle, car mon cœur bat, épouvanté de ce qui sera dit !

KADMOS.

Toi et tes sœurs vous l'avez tué !

AGAVÈ.

Où a-t-il péri ? Dans la demeure, ou dans quel lieu ?

KADMOS.

Là où les chiens ont déjà déchiré Aktaiôn.

AGAVÈ.

Pourquoi ce malheureux est-il venu sur le Kithairôn ?

KADMOS.

Il y allait se rire du Dieu et de tes Orgies.

AGAVÈ.

Mais nous, comment sommes-nous allées là ?

KADMOS.

Vous étiez furieuses. Et toute la Ville était aussi saisie de la fureur Orgiaque.

AGAVÈ.

Dionysos nous a perdues ! Maintenant, enfin, je comprends.

KADMOS.

Il avait été outragé : vous refusiez de le croire un Dieu.

AGAVÈ.

Mais où est le très cher corps de mon fils, Père ?

KADMOS.

J'en ai apporté ceci péniblement cherché.

AGAVÈ.

Tous ces malheurs sont-ils réunis ?

KADMOS.

. . . . . .

AGAVÈ.

En quoi ma démence concernait-elle Pentheus ?

KADMOS.

Il fut tel que vous, ne respectant point le Dieu. Et

c'est pourquoi celui-ci nous a tous réunis dans la même ruine, vous et Pentheus, en perdant cette maison, et moi-même qui, n'ayant point d'enfants mâles, ai vu périr ce fruit de ton sein très misérablement et très lentement, ô malheureuse, lui en qui espérait la maison; et toi, ô fils, né de ma fille, qui soutenais ma famille et qui étais vénérable aux citoyens! Et personne n'osait outrager ma vieillesse en face de toi, car il en eût été châtié dignement. Mais, maintenant, je serai chassé avec mépris de mes demeures, moi, ce grand Kadmos, qui ai semé la race des Thèbaiens et moissonné une très belle moisson! O le plus cher des hommes, bien que tu ne sois plus, tu compteras cependant pour moi parmi les plus chers. O fils, tu ne toucheras plus mon menton de ta main, tu n'embrasseras plus le père de ta mère en disant : — Qui t'a outragé? Qui t'a méprisé, vieillard? Qui trouble ton cœur et ta vie? Parle! que je châtie qui t'a offensé, ô Père! — Mais, maintenant, je suis malheureux; et toi, et ta misérable mère, et tes misérables sœurs, vous êtes aussi malheureux. S'il est quelqu'un qui méprise les Daimones, qu'il regarde cette mort, et qu'il reconnaisse des Dieux!

LE CHOEUR.

Je déplore ta destinée, Kadmos. Cependant ton petit-fils a reçu un châtiment mérité, bien que cruel pour toi.

AGAVÉ.

O Père, vois combien les choses ont changé pour moi!

. . . . . .

Si je n'avais, en effet, accompli de mes mains cette action impie . . . . . .
. . . . . .

DIONYSOS.

. . . . . .

Ayant changé de forme, tu deviendras dragon. Et celle que tu as épousée, la fille d'Arès, Harmonia, quoique mortel toi-même, revêtira la forme d'un serpent. Sur un char attelé de veaux, comme le dit l'oracle de Zeus, tu iras avec ta femme, et tu commanderas aux Barbares. En tête de troupes innombrables, tu renverseras beaucoup de villes. Mais quand ces armées auront dévasté le temple de Loxias, elles auront un retour funeste. Cependant Arès vous délivrera, toi et Harmonia, et vous accordera la vie des Bienheureux. Moi, Dionysos, né de Zeus et non d'un père mortel, je vous le dis : si vous aviez résolu d'être sages, au lieu de vous y refuser, vous auriez pour protecteur le fils de Zeus, et vous seriez heureux.

AGAVÉ.

Dionysos, nous te supplions ! nous avons mal agi.

DIONYSOS,

Vous m'avez connu tard. Quand il le fallait, vous ne m'avez pas connu.

AGAVÉ.

Nous le comprenons ! Mais tu te venges trop.

DIONYSOS.

C'est que j'ai été traité outrageusement par vous, bien que je fusse un Dieu.

AGAVÈ.

Il ne faut pas que les Dieux soient semblables aux mortels.

DIONYSOS.

Depuis longtemps mon père Zeus a voulu ceci.

AGAVE.

Hélas ! Vieillard, notre misérable exil est résolu !

DIONYSOS.

Pourquoi donc tardez-vous à faire ce qui doit être fait nécessairement ?

KADMOS.

O fille, dans quelle horrible calamité nous sommes tombés, et toi, malheureuse, et tes sœurs ! Et moi, misérable, vieux et étranger, j'irai chez les Barbares, et il est fatal, par surcroît, que je conduise dans la Hellas des armées Barbares ! Revêtu de la forme effrayante d'un Dragon, de même que ma femme, Harmonia, la fille d'Arès, je mènerai ces armées contre les autels et les tombeaux Hellènes ! Malheureux ! nul ne me délivrera de mes maux ; et, même après avoir passé sur la nef l'Akhérôn souterrain, je n'aurai jamais de repos !

AGAVÈ.

O Père, je serai donc privée de toi dans mon exil ?

KADMOS.

Pourquoi me serres-tu entre tes bras, ô malheureuse fille, telle qu'un cygne blanc uni à un frelon ?

AGAVÈ.

Rejetée de la patrie, où irai-je ?

KADMOS.

Je ne sais, fille ! Ton père est un faible soutien.

AGAVÈ.

Salut, ô demeure, ô patrie, ô cité ! Misérable et exilée de la chambre nuptiale, je vous quitte dans la douleur !

KADMOS.

Va donc, ô fille, vers la terre d'Aristaios.

. . . . . .

AGAVÈ.

Je gémis sur toi, père !

KADMOS.

Et moi, enfant, sur toi et sur tes sœurs !

AGAVÈ.

Le Roi Dionysos a fait tomber sur ta demeure une horrible vengeance !

KADMOS.

Il a souffert aussi un terrible outrage de vous, ayant dans Thèba un nom sans honneur.

AGAVÈ.

Salut, Père !

KADMOS.

Salut, ô malheureuse fille ! Tu te réjouiras difficilement.

AGAVÈ.

O compagnes, conduisez-moi là où je trouverai mes sœurs malheureuses, condamnées au même exil. Que j'aille là où l'abominable Kithairôn ne me verra pas, où je ne le verrai point de mes yeux, où il n'y aura nul souvenir du thyrse ! Je laisse tout cela aux autres Bakkhantes.

LE CHOEUR.

Elles sont innombrables, les formes des Destinées divines; et les Dieux accomplissent bien des choses contre notre espérance; et celles que nous espérons ne s'accomplissent pas. Un Dieu donne aux choses une fin imprévue. Telle finit celle-ci.

FIN DES BAKKHANTES

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE

VII. ANDROMAKHÈ 3
VIII. LES SUPPLIANTES 59
IX. IPHIGÉNÉIA A AULIS 117
X. IPHIGÉNÉIA CHEZ LES TAURES 197
XI. RHÈSOS 277
XII. LES TRÔIADES 329
XIII. LES BAKKHANTES 387

271
1500 4

Bibliothèques
versité d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

1 AOUT 1996

OCT 0 8 1999

SEP 0 5 2000

AUG 2 8 2000
AOUT

SEP 2 2 2000

OCT 0 6 2000

05 OCT. 2000

JAN 2 8 2001

FEB 1 6 2001

FEB 2 3 2001

MAR 0 6 2001

MAR 1 7 2001

MAR 2 6 2001

JUN 1 6 2007

UOJUIN 1 5 2007

a39003 001365013b

CE PA 3976
.F5L4 V002
COO EURIPIDES. EURIPIDE.
ACC# 1183714